MARIE, FILLE-MERE
DELARUE-MARDRUS, Lucie
cote : 8° 4992

LUCIE DELARUE-MARDRUS

MARIE, FILLE-MÈRE

— ROMAN —

SEPTIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1923

MARIE, FILLE-MÈRE

EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle

DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

POÉSIE

Occident .... 1 vol.
Ferveur .... 1 vol.
Horizons .... 1 vol.
La Figure de proue .... 1 vol.
Par Vents et Marées .... 1 vol.
Souffles de tempête .... 1 vol.
A Maman .... 1 vol.

ROMAN

Marie, fille-mère .... 1 vol.
Le Roman de six petites filles .... 1 vol.
L'Acharnée .... 1 vol.
Tout l'Amour .... 1 vol.
La Monnaie de Singe .... 1 vol.
L'Inexpérimentée .... 1 vol.
Douce Moitié .... 1 vol.
Un Cancre .... 1 vol.
Un Roman civil en 1914 .... 1 vol.
Deux Amants .... 1 vol.
L'Ame aux Trois Visages .... 1 vol.

Comme tout le monde (Tallandier) .... 1 vol.
Toutoune et son amour (Albin Michel) .... 1 vol.
L'Apparition (Ferenczi) .... 1 vol.
Les Trois Lys (Ferenczi) .... 1 vol.
Le Château tremblant (Ferenczi) .... 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

MARIE, FILLE-MÈRE

— ROMAN —

SEPTIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1923

Tous droits réservés.

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
MARGUERITE DURAND

8° 4992 E.1

PREMIÈRE PARTIE

I

LA RENCONTRE DU DESTIN

Avant que sa destinée s'abattît sur elle, Marie fut, à dix-sept ans, une fille des campagnes normandes, née de paysans assez pauvres. Elle ne connaissait de l'existence que sa part de travail au milieu d'une famille silencieuse, le retour exact des saisons parmi les herbages, et le vague bien-être de se sentir jeune, intacte et sans pensées.

Elle ne se savait pas pareille à une fleur rurale, avec son buste droit, ses longues jam-

bes et ses joues très rouges sous une épaisse chevelure cassante et fauve. Sur la blancheur des dents bousculées, sa bouche trop grande s'ouvrait entre un nez court et un menton avancé. Mais, au-dessus d'yeux d'un vert sombre, larges et changeants, des sourcils parfaits, dessinés comme au pinceau, étaient l'aristocratie de ce visage.

N'eût-il pas fallu le langage de quelque esprit cultivé pour apprendre à Marie ces choses, pour lui dire que sa petite beauté paysanne faisait songer, à cause, sans doute, d'une lointaine parenté de races, au charme un peu gauche de certaines jeunes Anglaises? Elle ne percevait d'elle-même que deux grandes mains foncées et laborieuses, et aussi les mouvements de son corps étroit auquel elle ne prêtait pas attention. Ses rares regards vers le vieux miroir de la ferme étaient des regards distraits. L'idée de s'intéresser à sa figure ne lui était jamais venue...

Or, le soir d'un dimanche d'avril, elle ira au bois, comme dans les chansons; et c'est là que son roman commencera.

La journée avait été semblable à beaucoup d'autres dimanches. Au sortir de la grand'-messe, dans le vieux cimetière ébouriffé au milieu duquel se dressait l'église du village comme une toute petite cathédrale, Marie et sa famille s'étaient arrêtées à saluer les habitants des fermes disséminées dans la vallée; car tout le monde, dans le pays, se connaissait. C'étaient des hommes d'allure bedonnante et joviale, vêtus d'amples blouses bleues et de casquettes hautes. Ils avaient le nez extrêmement fin, le teint vif, et leur ordinaire expression de ruse les avait striés à la tempe d'une large patte d'oie. C'étaient leurs femmes, serrées et remontées dans des corsets d'ancienne mode, les coudes écartés, une petite capote noire, à fleurs déteintes, posée sur leur tête grasse de pommade. Leur regard raisonnable, clair dans la face rougeaude, ne s'illuminait que de lueurs moqueuses, parce que les Normands, sans le savoir, ont tous l'ironie dans le sang. C'étaient des filles de l'âge de Marie, c'étaient les enfants de l'école, c'étaient des jeunes gens de grande taille, intimidés et

brusques, dont les yeux réticents étaient déjà pleins de lucre et de roublardise.

Tous s'abordaient et se parlaient. Leur rustique conversation, sans qu'ils s'en doutassent, ressemblait, avec ses expressions archaïques et ses fortes images, au style des fables de La Fontaine.

Au milieu du brouhaha des voix et du bruit des carrioles qui démarraient, chargées de monde, le tremblement des cloches secouait l'air endimanché. Marie se sentait confusément heureuse. Son âme sans histoire souriait en elle, et cela se traduisait sur son visage par une expression d'avenante niaiserie. L'encens de la messe resté dans ses cheveux, les cloches, le goût précieux du pain bénit qu'elle grignotait composaient une atmosphère spéciale où elle respirait, sans qu'elle s'en rendît compte, quelque chose d'analogue aux contes de fées que sa grand'mère morte radotait autrefois. D'ailleurs, elle n'essayait pas de comprendre la religion. Est-ce que la messe du dimanche et le retour des grandes fêtes carillonnées n'étaient pas, pour elle, une chose aussi fatale que les

foins au mois de juin et les pommes à cidre en octobre?

... Cependant, un peu de pluie a surpris la famille Avenel dans les chemins creux du retour. Marie, sa mère et la petite sœur Angéline ont vite défait leurs capotes à brides pour les enfermer dans leurs mouchoirs, et, la jupe sur la tête, ont couru toutes trois sans rire, suivies d'Henri, le second fils, qui a presque quinze ans.

Le père, lui, est demeuré aujourd'hui, comme il le fait presque chaque semaine, à boire avec les quatre chantres, cultivateurs de ses amis, et qui, réunis dans l'unique petite épicerie du village, sont encore tout rouges d'avoir, vêtus de surplis trop courts et de robes qui leur venaient au genou, hurlé du plain-chant autour du lutrin, et détonné à qui mieux mieux.

La pluie n'a pas continué. Au moment où Marie franchissait le seuil, un petit coup de soleil, passant à travers les branches bourgeonnantes, venait toucher le toit d'ardoises de la vieille ferme, ratatinée dans le creux d'un pré. La volaille luit dans cette lumière, une des

vaches meugle, tourmentée par l'heure de la traite.

Dès le retour du père au milieu de la cuisine sombre, moisie par les bois proches, où le feu danse dans sa haute cheminée, on se met à table sans guère parler. Les Normands ne sont jamais bien expansifs; et puis, le père est un peu saoul, comme d'ordinaire, le dimanche, et l'on craint de le mettre en colère. C'est un grand paysan au poil gris, aux dents gâtées, aux yeux austères. Sa bouche, dans sa barbe revêche, reste volontiers muette, même quand il est en état d'ivresse. Mais quand il donne un coup de poing sur la table, Marie se met à pâlir. Elle a appris dès l'enfance à considérer la face de son père comme la face de Dieu. Il est celui qui ne plaisante jamais et devant lequel chacun doit accomplir strictement son devoir sans un mot de réplique. C'est tout ce qu'on sait de cette âme fermée.

Les yeux de la mère Avenel, grands et pareils à ceux de Marie, n'ont-ils pas, à cause de cela, conservé dans leur regard un fond de tristesse? Pourtant, comme elle est douce de

nature, les scènes ont été rares dans la famille. Seul, Alexandre, le fils aîné, a dû quitter la ferme à la suite de violentes querelles, pour se marier avec la fiancée qu'il avait choisie et qui ne plaisait pas chez lui. Il vit depuis des années dans ce Paris que personne ne connaît au village et que tout le monde déteste sourdement. Il est installé chez la tante Mathilde, ou plutôt *Maltide*, sœur d'Avenel, et brouillée avec lui. Cette vieille fille malicieuse et mauvaise a été ravie, pour faire pièce à son frère, de recueillir chez elle Alexandre et sa femme, puis leurs enfants. Ils tiennent tous ensemble une boutique de fruiterie dans le quartier Notre-Dame.

Alexandre écrit quelquefois à sa mère, qui lui répond. Mais elle sait bien que c'est un enfant perdu pour elle; car si profonds sont à la ferme le respect et la peur du chef de famille que personne n'ose parler de ce fils qu'il a chassé.

Et dire que ce père intransigeant n'était même pas chez lui, dans sa ferme! Elle appartenait, comme beaucoup d'autres domaines de la région, à la comtesse de Croissy. On avait

toujours bien de la peine à payer les termes, quoique chacun travaillât dur. Mais, de père en fils, depuis des cent ans et des cent ans, le nom d'Avenel régnait sur cette ferme et ses sept hectares de terrain, à côté du nom titré des propriétaires.

Est-ce par de telles ancestralités que les fermiers de Normandie sont devenus les seigneurs rustiques qu'ils sont, guindés dans leurs traditions, exclusifs dans leur respectabilité et, malgré tout l'alcoolisme et toute la ruse, imbus de l'orgueil ancien des hautes castes?

Donc, vers le tard, vous voyez Marie qui s'en va seule au bois. Elle a laissé sa mère préparer le repas du soir, son frère à l'écurie bouchonnant la jument, sa petite sœur Angéline en train de s'amuser, avec des marguerites, à élever une manière de reposoir dans le creux du vieux noyer. Le père, la pipe aux dents, fait lentement et tout seul le tour de l'unique grande pièce de labour qu'il ait, à l'ouest de l'herbage principal.

Marie, ayant fini sa besogne, a eu tout à

coup envie de cette promenade. Il n'est pas six heures, il fait encore bien clair. Elle trouvera des violettes entre les jambes des arbres, et aussi des jacinthes et des petites anémones blanches. Marie aime les fleurs comme toutes les filles de son âge. Elle les cueille sans songer à rien, aussi placide qu'une bête qui paît. Des coups de vent brefs, éparpillaient sur elle, tout à l'heure, les gouttelettes du sous-bois mouillé. Maintenant, elle traverse un herbage éloigné, situé à même les arbres, à la façon d'une clairière, et qui montre, entre ses quatre haies, son herbe montée, d'un vert immaculé. Marie secoue au passage des ombelles aussi grandes qu'elle, et des marguerites qui lui jettent de l'eau sur sa jupe. Les branches des pommiers en fleur, touffues, parées et légères comme des paons blancs, traînent sur la verdure et les marguerites exubérantes. L'air encore froid, plein de cris d'oiseaux, charrie la petit odeur des herbes sures et des fleurs détrempées... Et, tout à coup, Marie s'arrête, respire largement, lève la tête vers le ciel bleu pâle et se met à sourire toute seule. C'est

que, malgré que son esprit soit presque aussi simple que celui d'une génisse, elle ne peut s'empêcher tout de même de se sentir pareille au mois d'avril.

Ce fut à ce moment d'inconsciente exaltation, à ce moment d'adolescence, de virginité, d'innocence parfaite dans la solitude et les fleurs que Marie rencontra son destin.

Elle tressaillit soudain, se retourna et faillit laisser tomber les violettes et les anémones qui remplissaient son tablier, en voyant s'avancer vers elle un grand jeune homme proprement mis, à cause du dimanche, et qu'elle ne reconnut pas.

Son œil bleu luisait, glacial. Une fine moustache blonde, au-dessous de ses narines fières, tombait autour de sa bouche rouge, comme la moustache des Vikings d'autrefois. Mais Marie ignorait de telles choses. Tout ce qu'elle pouvait imaginer, en voyant surgir le mince garçon, c'est qu'il ressemblait au prince Charmant des contes. Il la salua et vint à elle, qui sentit du coup le feu envahir ses joues.

— Vous n'me r'connaissez brin du tout,

chanta la voix normande du gars. J'suis l'fils Budin, d'la ferme du Mont-Saint-Pierre...

Elle eut un rire court de timidité et d'orgueil. Le fils Budin était un riche. Son père avait beaucoup de bien. La ferme du Mont-Saint-Pierre leur appartenait. Était-il possible que ce garçon consentît à lui parler, à elle, la petite Avenel, la pauvre?

Il l'interrompit dans ses réflexions :

— Alors, comme ça, vous ramassez d'la violette? fit-il. Les bois en sont piants du moment.

Puis, se rapprochant un peu :

— J'vous avais pas vue d'puis l'renouveau dernier, rapport qu'on n'est point sû la même commune. C'est qu'vous avez bien haussé, v'savez? Et pis bien belli!

Marie, dans son émotion, tordait les bords de son tablier, baissant et relevant des yeux en détresse, et ses joues de pourpre éclataient dans le soir descendant.

— Vous vous gaussez d'mé!... murmura-t-elle enfin.

Et elle détournait la tête avec des larmes

dans ses grandes prunelles : elle n'arrivait pas à comprendre en quoi elle pouvait intéresser quelqu'un au monde...

Comment devineriez-vous, Marie, vous qui vous sentez encore une fillette insignifiante, pareille à tant d'autres enfants des fermes, que vous êtes une proie délicieuse, debout au milieu des fleurs, et que votre jeunesse toute rouge tente déjà depuis longtemps le fin mâle blond qui vous considère, avec une envie brutale de vous renverser? Savez-vous que c'est un amoureux que vous avez devant vous, et qu'un amoureux est un ennemi? Pauvre gosse troublée par le premier regard masculin, vous ignorez tout ce qui peut suivre ce sourire aimable dont vous êtes enveloppée; vous ignorez la précieuse tranquillité d'être vierge; vous ignorez que l'atteinte de l'homme peut devenir, pour la féminité encore close, plus terrible que le pire malheur. Et voici que déjà vous relevez la tête et souriez à travers vos larmes et que vous laissez, ravie, le garçon vous prendre la main.

— Voulez-vous qu'en en ramasse ensemb', d'la violette?... a dit le fils Budin câlinement, pour rassurer Marie effarouchée.

Et jusqu'à la tombée de la nuit, sans s'expliquer davantage, ils ont erré côte à côte sous les branches, cueillant des fleurs comme deux innocents. Le garçon n'ose pas encore avouer ce qu'il pense, et la fille n'ose pas encore croire ce qu'elle espère. Elle sent son cœur qui bat bien fort. Elle a envie à la fois de se sauver à toutes jambes et de rester pour la vie entière près du grand jeune homme qui l'intimide. Elle sait qu'il vient un moment, quand on a grandi, où un gars du voisinage vous remarque et s'accorde avec vous. Elle a déjà vu des jeunes filles et leurs prétendus qui se « parlaient ». Mais elle n'avait pas encore réfléchi que cela lui arriverait à son tour. Et puis, le fils Budin, c'est un parti tellement trop beau pour elle !

Car il ne lui viendrait jamais en tête une autre idée que celle des épousailles. Elle a pourtant aperçu souvent, dans la lumière des prés ou l'ombre des cages, l'accouplement des animaux en feu. Mais sa candeur naturelle l'a

gardée de toute pensée vicieuse ou simplement équivoque ; et sa courte imagination n'a pas prêté aux humains le même geste qu'aux bêtes. D'ailleurs, son sens inné des traditions ne suffirait-il pas seul à l'empêcher de concevoir un amour qui ne serait pas conjugal?...

Au moment où le dernier morceau de couchant s'éteignait entre les arbres, et comme l'obscurité allait tout envahir, marée noire, Marie déclara qu'il fallait qu'elle rentrât bien vite. Sa poitrine se serrait en songeant que l'enchantement de ce dimanche soir se terminait peut-être pour toujours. Mais comme elle tendait gauchement la main pour dire adieu à son camarade de cueille, celui-ci retint la patte gourde dans ses doigts rudes et demanda :

— J'vous r'trouv'rai-t-y bientôt, mam'zelle Marie ?

Alors elle bredouilla, dans sa joie de ne pas le perdre :

— Demain... J'tire les vaques dans l'mitan du bois, à la grande herbage... J'vous espérerai là jusqu'au midi...

Et sans ajouter un seul mot elle s'enfuit dans l'ombre, vers la ferme noire de son enfance, secouant son tablier gorgé de corolles ; et elle crispait ses deux mains sur son cœur comme pour y contenir son secret débordant, sans se rendre compte qu'elle venait, comme tant d'autres, d'accorder à un homme un premier rendez-vous.

II

LE PREMIER BAISER

A midi, Marie Avenel est assise sur ses talons dans un pré, au pied de la plus grande vache, dite « la Blanche ». Elle achève de traire. Les mamelles duvetées et pâles, aussi pesantes que des outres, tremblent sous les mains qui tirent alternativement les quatre pis rouges. Les cheveux de Marie, frisés par la lumière, composent une auréole autour de ses joues de dix-sept ans et de ses grands yeux frais, couleur de feuille au soleil. Dans le seau posé de biais sous la bête, le lait mousse lour-

dement. Et la grande vache soulagée, immobile, allonge son cou entravé d'une chaîne rattachée à ses deux pattes de devant, cligne ses yeux de velours et laisse doucement luire ses cornes au soleil. Dans l'ombre courte d'un pommier rond, les trois autres vaches attendent, groupées en cercle, que le coup de midi s'atténue pour retourner paître. Un ciel de gros nuages blancs et de grandes places bleues s'accumule au-dessus des bois bourgeonnants qui entourent le pré. C'est, aujourd'hui, un beau jour d'avril et de Normandie.

Pendant que sous ses mains adroites jaillit le lait, Marie, songeuse, s'inquiète de ne pas voir apparaître le fils Budin. Hier, à son retour tardif à la ferme, elle n'a raconté à personne le joli dimanche soir passé dans les bois, à cueillir de la violette avec le gars riche et beau de la ferme du Mont-Saint-Pierre. Et pourtant son âme reste candide en elle comme une petite anémone blanche, cette petite anémone qu'on appelle au pays « l'églantine de printemps » ; car si elle a dit au garçon de venir la retrouver aujourd'hui, ce rendez-vous

n'est-il pas semblable à ceux que les enfants se donnent quand ils veulent continuer un jeu? Alors, pourquoi n'a-t-elle pas raconté la chose à table, hier? Un premier petit souffle de mensonge a peut-être effleuré l'âme intacte de Marie. Oui, pourquoi n'a-t-elle rien raconté hier? Était-ce à cause du tremblement qu'elle a, depuis le berceau, devant son père morose et violent? Était-ce à cause des yeux tristes de sa mère? Était-ce à cause de son frère Henri, plus jeune qu'elle, ou bien de sa petite sœur Angéline?

Et lui, le fils Budin, le riche, ne s'est-il pas simplement moqué d'elle, parce qu'elle est une fille pauvre et que, sans doute, il avait un peu bu?

Ces pensées ne se formulent pas aussi clairement dans l'esprit de Marie, mais elles forment, au fond de sa tête, un chaos qui la gêne. Et, comme elle se relève et saisit le seau presque plein, voici qu'elle aperçoit de loin le fils Budin qui s'avance. Alors, toute son anxiété tombe d'un seul coup. Une rougeur générale l'envahit jusqu'à ses cheveux fauves,

et, tout interdite de joie, elle attend, le seau à la main, le jeune homme qui va s'approcher d'elle.

Quand ils furent côte à côte, après avoir échangé la lourde poignée de mains du bonjour, ils restèrent à se regarder sans savoir que dire. Marie, gênée de sentir le sang à son visage, essayait de se détourner. Lui, dans sa blouse de travail et ses courtes bottes, sûr de soi, grand, blond, souriait de ses yeux froids et de sa bouche rouge où, dans l'ombre de la moustache, une dent déjà gâtée mettait une petite lueur verdâtre. Mais comme il n'osait pas expliquer son désir, il se taisait en mordillant une tige. Enfin, trouvant un sujet de conversation, il se mit à parler des vaches.

— C'est eusses qui m'ont dit la route, fit-il. J'les entendais beugler dans l'fin milieu du bois.

— C'est quand c'est l'heure de leû marée, expliqua Marie. Maint'nant qu'elles sont tirées, me v'là aller cheuz nous.

Mais elle ne bougeait pas de sa place d'herbe et de soleil. Debout, dans sa fraîcheur pareille

à celle des Anglo-Saxonnes, elle considérait avec complaisance cet être gentil qui semblait innocent comme elle. Car elle ne soupçonnait pas ce qu'il peut y avoir dans l'âme d'un homme qui regarde une femme. Elle ignorait que le désir est un chasseur sans pitié. Elle ne s'était jamais demandé pourquoi toutes les femelles animales, plus intelligentes que les filles, commencent par fuir les mâles après les avoir appelés, à cause qu'une sorte de peur les talonne devant la fatalité de l'amour. Elle n'avait jamais réfléchi que cette fuite était peut-être beaucoup moins une coquetterie qu'un instinct d'éviter le rôle douloureux de perpétuer l'espèce. Elle ne savait pas qu'il y a de la lutte dans l'amour et de l'assassinat dans la possession, qu'il y a d'un côté l'attaque et de l'autre la défense, et que l'homme, plus cruel que toute autre bête, est agité dans sa jeunesse par la sourde envie de terrasser la femme comme un adversaire plus faible, et de lui faire toucher les épaules.

Maintenant, ils se racontaient leur existence sans événements. Marie disait au jeune homme, en toute humilité, les petites choses quotidiennes de sa vie, et elle l'admirait d'avoir, lui, tant d'orgueil, en parlant des terres de son père, du nombre de leurs bestiaux, de leurs chevaux, de leurs herbages, de leurs labours. Elle se sentait, à côté de lui, chétive et misérable, et elle continuait à s'étonner qu'il voulût bien lui parler. Elle ne remarquait pas toutes les réticences de ce langage magnifique, elle ne sentait pas que ce garçon lui cachait des choses. Éblouie, elle l'écoutait.

Mais son plaisir et son émotion augmentèrent quand, au moment de quitter l'herbage, il exigea qu'elle le laissât porter deux des grands brocs d'étain remplis de lait et coiffés d'une touffe de houx, ces grands brocs qu'on appelle en Normandie des « cannes ».

— Quittez-moi m'en charger, dit-il. C'est lourd pour vous, cha! Y s'ra ben temps d'les reprendre à la care du bois...

Et Marie, tout en marchant à côté de lui, s'enchantait, flattée et déjà atteinte par cette chose qu'elle ne connaissait pas encore : la galanterie.

C'est ainsi que l'amour, aventure banale et universelle, recommence chaque jour en chaque être nouveau, comme si ses épisodes toujours les mêmes reprenaient une fraîcheur première.

Quand ils furent arrivés au bout du sentier d'où l'on apercevait déjà la ferme Avenel, chacun posa ses deux brocs à terre dans la bruyère, et Marie se pencha pour en reprendre la charge complète.

Mais elle n'acheva pas son mouvement. Le fils Budin, d'un geste vif, l'avait saisie aux poignets et la dévisageait sans parler, avec un regard étrange. Surprise, elle l'interrogeait des yeux sans oser retirer ses poignets, bien qu'il lui fît mal. Autour d'eux, les pins chauffés répandaient une forte odeur balsamique, des bouleaux lisses luisaient, une averse de soleil tombait entre des branches déjà chargées de minuscules feuilles. Et, par une échappée dans la masse moutonnante et mauve des bois bourgeonnants, on apercevait, tout en bas, un bout de la vallée, des petits toits rouges, des petits chaumes, le carré brun des labours à côté du carré vert des herbages...

Marie baissa les yeux. Le regard du fils Budin la fascinait. Ses cils fauves touchèrent ses belles joues ; et, avant qu'elle eût relevé les paupières, le garçon avança la tête et posa ses lèvres sur les siennes.

Ce que Marie ressentit sous ce baiser fut quelque chose de frais et d'ordinaire, comme de mordre dans un fruit. Mais lui, le gars, avait pâli. Brusquement, il la lâcha et recula comme quelqu'un qu'on vient de blesser, et elle vit cette pâleur sans se l'expliquer.

Naïve et confuse, elle contemplait une dernière fois son charmant amoureux resté tout silencieux dans la bruyère, et déjà elle reprenait ses brocs pour rentrer vite chez elle.

Elle savait bien qu'ils venaient tous deux de faire une chose défendue, mais, quoique le sang fût encore à ses joues, aucun trouble ne voilait son regard pur de fillette. N'était-elle pas à l'âge poétique où la jeunesse, encore tout imprégnée d'enfance, ne pense qu'à de jolies petites choses sentimentales, à l'âge où la virginité des filles, hermétique comme une urne close, n'a pas encore senti s'éveiller la

bête terrible qui, plus tard, tourmentera le giron féminin ?

— Au revouère !... cria-t-elle, mutine et déjà familière.

Elle disparaissait parmi le tintement et l'éclat de ses « cannes » coiffées de houx. Remis enfin de son émotion, le jeune homme lui cria :

— A demain !...

Et elle répondit de loin par un signe, comme si c'eût été une chose toute naturelle de le revoir chaque jour à l'heure de la traite. Mais, en entrant dans la cour de la ferme, elle rencontra la petite Angéline. Alors, elle l'embrassa sur le front, grave, et son regard se fit sérieux en plongeant dans les yeux enfantins : Marie venait de comprendre tout à coup qu'elle n'était plus pareille à sa petite sœur, puisqu'elle avait dans l'âme et sur la bouche un secret qu'elle ne pouvait dire.

III

L'ÉTREINTE

Marie, comme par le passé, vaque chaque jour à son labeur, à travers les herbages ou dans la maison. Dehors, elle tire ses vaches aux heures voulues, nourrit la volaille et les porcs ; dedans, elle coud, balaie ou lave, peigne sa petite sœur Angéline, aide sa mère à préparer les repas, dans cette haute cheminée pleine d'un grand feu, qui, en Normandie, remplace fourneaux et cuisinières. Quelquefois même, à la place de son jeune frère Henri occupé ailleurs, elle attelle la jument grise.

De-ci, de-là, on la voit circuler, active et brillante, illuminant, sans le savoir, la ferme obscure et pauvre, de tout l'éclat de ses joues pourpres et de son regard vert sombre. Sa longue personne adolescente, surmontée d'une chevelure d'ombre et d'or, a l'air, dans l'herbe mouillée, d'une fleur plus haute que les autres. Et, les soirs, à l'heure du souper, assise à sa place ordinaire, entre son frère et sa sœur, elle semble toujours la jeune fille placide, sage et un peu craintive, qui baisse les paupières quand les yeux irritables de son père l'intimident.

Lequel, entre ceux de sa famille, se douterait du changement de Marie? Il faudrait que l'amour qu'elle a dans le cœur devînt visible aux yeux. Alors on la verrait environnée d'un nimbe. Car il ne se passe pas une seconde qu'elle ne pense à celui qu'elle aime. Elle ne peut se rassasier du souvenir de son visage orgueilleux de paysan riche. Elle y songe avec entêtement. Les seules heures qui, à présent, l'intéressent, sont celles du matin, les heures où, à travers bois, le gars vient la rejoindre au

fond de l'herbage éloigné dans lequel, chaque jour, elle va traire les bêtes.

Depuis qu'il l'a embrassée sur la bouche, elle trouve presque légitime le baiser qu'il lui donne en arrivant et en partant. Trop jeune pour ressentir aucun émoi sensuel, elle continue à se nourrir d'une sentimentalité inconsciente et douce. Il ne lui est pas encore venu à l'idée de se demander *pourquoi* elle aime ce fils Budin. Elle ne pense même plus, comme les premiers temps, à un mariage possible. Subjuguée, annulée, elle se laisse embrasser, peut-être par un besoin de docilité, d'humilité, par joie de faire plaisir au jeune homme qui paraît si heureux quand il prend ses lèvres. Elle n'a même plus cette sorte de regret premier de n'avoir rien raconté chez elle. Sous le coup d'une espèce d'hypnose délicieuse, elle attend que le bien et le mal lui viennent de celui qu'elle aime, de même que les jeunes mortelles antiques attendaient tout du dieu qui les visitait.

Le garçon a bien, une ou deux fois, esquissé quelque geste qui l'a surprise. Mais devant

l'effarement des yeux naïfs, il s'est arrêté dans ce mouvement de mâle ardent, trop pressé de toucher, à travers les vêtements bourrus, le petit corps virginal qu'il convoite.

Puis voici que, de jour en jour, doucement, la Saint-Jean est venue, qui est la saison des foins. Et, maintenant, la chaleur d'un mois de juin sec et tout trépidant de grillons, la griserie qui monte de l'herbe fanée qu'on remue, toute cette fête d'été, baignée de langoureuse lumière, énerve l'amoureux patient et rusé, précipite son désir qui, depuis près de trois mois, se contente de baisers chastes sur des lèvres closes et de conversations d'enfants.

Un matin, dans l'herbage de leurs rencontres, il obtint de Marie qu'elle le reverrait le soir, après la fenaison. Elle avait hésité longtemps à lui accorder ce rendez-vous qu'elle sentait plus dangereux que les autres. D'abord, l'idée de se retrouver seule avec lui dans le jour tombant l'effrayait sans qu'elle devinât pourquoi. Puis, il fallait qu'elle trompât son père, son frère, sa sœur et les autres faneurs et faneuses, en s'esquivant au moment du retour à

la ferme, et en se cachant derrière quelque meule jusqu'à ce qu'ils fussent tous partis. Alors le fils Budin, au guet dans les bois, viendrait la retrouver, et ils auraient un moment de joie, égal à ceux de leurs matins.

Sur ses instances, elle avait dit oui, et maintenant, à mesure que la journée s'avançait, une sourde angoisse, mêlée d'un grand bonheur, la torturait.

Vous la voyez qui, juchée sur une meule déjà haute, tourne en rond autour de la fourche de bois, fichée au centre, qui lui sert de point d'appui. Elle enjambe les paquets de foin sans cesse ajoutés sur la meule par les faneurs rapides. Ce tassement de la meule sous les pas qui tournent s'appelle, au pays « piler les mulons ». La chaleur vibre au-dessus du pré, un parfum stupéfiant environne Marie. La sueur coule de ses tempes, et des brindilles, tombées de ses cheveux, se sont collées sur la couleur vive de ses joues trop chaudes.

Tout autour d'elle, elle voit de haut les hommes qui se dépêchent, sa petite sœur qui joue, la voisine qui ratisse le foin. Dans l'in-

terstice des chemises bâillantes, les poitrines velues ruissellent. Les pommettes des hommes sont rouges, leurs yeux clairs sont brouillés par les bolées de cidre qu'ils ont bues, et aussi par la fatigue et l'excitation de s'agiter dans l'air brûlant, sous le ciel presque trop bleu pour un ciel normand. Surtout, ils sont chavirés par cet encens rustique et universel qui s'exhale du foin et qui, parfois, vous saoule plus que du calvados. Des rires et des plaisanteries scandent les gestes précis, et ce sont des mots gras, des expressions saisissantes, des drôleries, tout le sel d'une race qui a naturellement de l'esprit.

Au milieu de cette atmosphère surchauffée, l'inquiétude de Marie, peu à peu, s'évapore, pour ne laisser subsister en elle que la grande joie du rendez-vous proche. Elle tourne autour de sa fourche, ivre aussi d'épuisement et de chaleur, et elle sent vaguement que toute la terre, en cette heure parfumée et violente, l'incite à se réjouir d'être jeune, fraîche, immaculée, et d'aimer.

Quand le couchant lisse et violet commença

d'occuper le bas du ciel, au bout de l'herbage, quand les feuilles des arbres, dans le bois, devinrent obscures et nettes sur ce fond intense, les hommes se mirent à ramasser leurs fourches, leurs vestes et leurs cruchons à cidre pour rentrer. Le dernière meule s'achevait sous les pieds de Marie. Entre deux fourches protectrices, piquées au flanc de la meule et tenues par un homme, elle s'apprêtait, assise et serrant ses jupons sur ses jambes, à se laisser glisser jusqu'en bas. Elle jeta un dernier regard autour d'elle, et elle distingua au loin le fils Budin qui se faufilait à travers les branches, n'osant encore entrer dans l'herbage. Au-dessus de cette forme humaine, fortuite et guetteuse comme un faune, une étoile naissait dans le creux du couchant.

Alors Marie se sentit soulevée. Un élan inconnu emporta tout son être. Et, sous prétexte de se mieux préparer pour descendre, elle se releva debout sur le haut de la meule branlante, piédestal de sa jeunesse, étendit ses bras vers l'étoile et vers le jeune homme, et, avec un rire frais qui la secoua tout entière, elle se

précipita entre les deux fourches, comme quelqu'un qui se jetterait à l'abîme.

Ainsi, de même qu'en avril elle avait souri vers le ciel bleu pâle, elle riait à présent vers le ciel plus foncé de juin, parce qu'elle sentait trop fortement que sa jeunesse triomphante était semblable à la saison.

Maintenant, seuls dans l'herbage crépusculaire devenu immense, parmi les meules massives et le foin encore couché qui semble déferler comme des vagues, Marie et son amoureux s'embrassent.

Le garçon qui revient aussi de « piler les mulons » a, comme Marie, des brindilles sur ses cheveux et sur ses joues en transpiration. Ils portent l'un et l'autre, sur toute leur personne, l'odeur des campagnes fauchées. Et, enveloppés ainsi d'une clarté plus mystérieuse, ils se sentent tous deux différents, plus proches.

Le fils Budin, déjà haletant contre Marie, cherche tout de suite à la coucher dans le foin, car son désir ne peut plus attendre. Elle, un

peu meurtrie par les dures mains qui l'ont empoignée, rit comme une petite fille et croit à un jeu amusant. Elle résiste, renverse la tête pour fuir les baisers, puis, cédant à une poussée plus brutale, elle tombe en arrière dans l'amas de foin qui la reçoit. Le garçon, à sa suite, s'est laissé choir. Marie, à travers ses propres cheveux, voit quelques petits astres qui commencent, dans le ciel, à scintiller timidement, quoique le couchant de juin, ce couchant qui n'en finit plus, éclaire encore la terre. Une langueur câline l'a gagnée à sentir son amoureux étendu contre elle. Lui, la regarde de tout près, et elle distingue ses yeux bleus, brouillés comme ceux des faneurs tout à l'heure.

Une tiédeur embaumée souffle sur le jeune couple humain, sur le garçon décidé au baiser et sur la fille innocente. Comme si toute la nature s'efforçait de participer à la conception d'un nouvel être, les foins s'offrent, l'ombre enveloppe, le parfum enivre.

Le petit garçon ou la petite fille à venir sont ainsi dans l'air du temps et la complaisance des

choses, avant de jaillir du père et de se former dans la mère. Peut-être est-ce ce qui explique la *religiosité* de l'homme qui a toujours voulu personnifier la nature, parce qu'il en est sorti autant que de ses parents. Les bêtes n'ont pas besoin d'atmosphère pour s'unir.

Et voici que, doucement, les paumes du jeune homme s'appliquent, par-dessus l'humble corsage, sur les petits seins de dix-sept ans, comme si elles avaient été creusées exprès pour les contenir. Marie s'égaie encore, puis elle s'étonne et veut se redresser. Un bras impérieux la recouche. Le cœur de Marie bat avec tant de violence qu'elle peut à peine crier. Une révélation foudroyante lui apprend tout le drame de l'amour. Elle comprend que l'homme est un animal comme les autres, et que son gentil amoureux va la couvrir comme elle a vu les taureaux couvrir les vaches dans les prés de son enfance. Une terreur immense l'a saisie tout entière.

— Laissez-moué !... laissez-moué !... bégaie-t-elle en claquant des dents.

Elle veut se débattre. Une épaule lourde et

vêtue lui écrase la figure. Marie, étouffée, malmenée, annihilée par l'épouvante, jette tout à coup un cri plus martyrisé, plus indigné, plus terrifié que les autres. Des pleurs jaillissent de ses yeux, tout son corps se tend, s'arcboute pour protester.

Le garçon est muet, implacable, haletant. Marie, maintenant, pousse des sanglots de rage impuissante. Et, soudain, se mêle à sa clameur bâillonnée celle plus courte, plus saccadée, de son agresseur. Marie se tait presque pour l'écouter. Une nouvelle stupeur la terrasse. Va-t-elle devenir folle de tout cela ?

Brusquement, l'étreinte a cessé. Le garçon s'est tu. L'étau desserré désemprisonne Marie, renversée dans le désordre des jupons saccagés. Le couchant est enfin mort au bout du pré. La nuit règne seule sur les foins, avec toutes ses étoiles multipliées. Le garçon s'est relevé dans l'ombre.

Marie, d'un geste vaincu, rabaissa sa robe sur son corps blessé. Une douleur profonde continuait à mortifier son être intime. Assise

au milieu de son tas de foin, stupide, elle essayait de rassembler ses pensées. Ses yeux vagues regardaient devant elle dans la nuit. Elle sentait battre ses joues barbouillées de larmes. Son chignon, à moitié défait, pesait de côté sur sa tempe. Une mèche traînait sur ses yeux.

Au bout d'un long moment de presque inconscience, elle repoussa cette mèche pendante, fit un effort et se leva.

A présent qu'elle était debout, elle sentait mieux cette place creuse d'elle-même, cette douloureuse cachette de sa chair qu'elle n'avait jamais soupçonnée encore.

Et, comprenant la portée de ce qui venait d'arriver, désespérée comme une enfant battue, elle se remit à sangloter, le cœur si gros qu'il lui semblait qu'elle allait mourir de chagrin, là, dans ce pré nocturne.

Alors, le besoin d'une tendresse immédiate lui vint. Malheureuse et hoquetante, elle tourna ses yeux en détresse dans la nuit, pour y retrouver son bourreau et se jeter, pleine de rancune, contre sa poitrine amicale,

la seule qui pût accueillir sa peine. Mais, au milieu du silence noir, elle ne distingua, dans tout le pré, aucune forme humaine. Elle appela faiblement, d'une voix coupée de spasmes. Personne ne répondit. Le garçon avait fui.

Comme un meurtrier qui se sauve de sa victime, il s'en était allé sans rien dire, sans rien vouloir connaître des suites de son forfait.

Et, toute seule au milieu des foins couchés, debout contre une meule obscure, Marie, décoiffée, désordonnée, assassinée, pleurait, comme tant d'autres, sous la millénaire nuit d'étoiles, sa virginité à jamais perdue.

IV

LA STUPEUR

Depuis qu'elle avait été violentée dans le foin nocturne, Marie Avenel ne pouvait retrouver tout à fait l'équilibre de ses facultés.

Le soir de son retour à la ferme, si tard après les faneurs, courbatue et désespérée, elle avait, pour répondre au regard dur de son père, à celui, inquiet de sa mère, de son frère et de sa petite sœur, prétexté une sorte de malaise inexplicable. Elle se plaignait d'avoir la tête lourde et les reins brisés. On avait supposé que c'était le « rhume des foins », et on l'avait

laissée couchée deux jours, à la diète et purgée.

A présent qu'elle était remise sur pied, elle avait repris ses ordinaires travaux ménagers et champêtres, à travers les herbages et dans la ferme ; mais elle ne desserrait plus les dents, et le regard de ses grands yeux foncés et verts, déjà atteint par la vie, avait un peu changé. Mais, parmi les siens, personne ne remarquait que la grande jeune fille blanche et rouge, aux cheveux de soleil fauve, eût une allure différente.

Les paysans, absorbés, harcelés par le dur labeur de la terre, n'ont guère le loisir de jeter les yeux autour d'eux. Il faut resté inoccupé pour être psychologue. D'ailleurs, l'esprit tout d'une pièce de ceux du peuple est-il jamais très apte à saisir les mille nuances dont nos cerveaux cultivés se nourrissent?

Marie, abandonnée avec elle-même, dévorait son mal en silence. Le fils Budin continuait à se cacher depuis le soir tragique. Sans doute avait-il repris, sans rien dire, sa vie quotidienne dans la riche ferme de son père. Craignait-il des reproches, ou bien méprisait-il la

jeune fille après l'avoir si sauvagement forcée?

Tant de sujets de méditation et de peine ravageaient le pauvre esprit de Marie, jusque-là plus simple qu'une fleur des prés. Maintenant, sa meurtrissure physique s'était calmée. Alors, la douleur morale prenait en elle une place prépondérante. Elle sentait son âme pleine de malheurs, sa tête se fatiguait à des pensées compliquées. L'immense étonnement de l'autre soir n'arrivait pas à s'atténuer. Quand, par hasard, elle cessait de s'absorber dans un souvenir horrible, il lui venait des idées qui la faisaient rougir toute seule. Ses yeux de honte et de détresse regardaient à la dérobée son père, et elle se disait que lui aussi était un mâle, et que sa mère aux yeux tristes avait, du temps de sa jeunesse, souffert dans sa chair cachée, sous le baiser révoltant. Elle regardait aussi son jeune frère Henri, presque un gamin encore, et qui serait un homme, cet être armé, cet ennemi de la pudeur des vierges. Elle regardait sa sœur Angélique pas encore formée, petite âme tranquille dans un corps enfantin, et elle songeait au jeune gars qui, une nuit,

dans quelque lit de ferme ou au pied d'une meule, en ferait sa femme ou sa maîtresse.

Ainsi s'ouvraient peu à peu les yeux de son esprit; et elle commençait à épeler la vie, la vie dangereuse dans laquelle on reste si longtemps plongé sans rien connaître de ses menaces et de ses crimes.

Plus attentive aux jeux des bêtes, elle se surprenait en train d'observer le coq, si fier d'être un mâle, avec ses galanteries aux ailes traînantes, ses soins délicats. Pourquoi, tout à coup, le sursaut de son désir le précipitait-il ainsi à la poursuite des poules? Avec quelle méchanceté il les écrasait alors à terre, molestait leur petite crête soumise, ravageait leurs plumes lisses!

Elle prit une fois dans ses mains un lapin qu'on avait enfermé seul dans sa cage, pour l'isoler des femelles fatiguées. Et, assise dans l'herbe courte de l'été, elle examinait avec avidité et rancune la petite bête pantelante, pour découvrir la cause de sa détestable virilité.

Car la révélation de l'autre sexe l'avait frappée dans son corps et dans son âme, et elle

commençait à percevoir l'éternelle séparation qui partage tous les êtres de la terre en deux races distinctes, jetées l'une contre l'autre en une guerre sans fin.

Cela pourtant, ne pouvait se clarifier d'une manière complète dans son esprit lent, plus épais que la terre où les semences dorment si longtemps avant de lever au soleil. Et, malhabile à conduire sa pensée, elle souffrait de cette anxiété tâtonnante qui l'incitait à de telles actions, jusque-là ignorées.

Et puis, à travers tant de ténèbres intérieures, lui revenait, lancinant et précis, le chagrin d'avoir fauté malgré elle. Unc inexprimable confusion pesait sur sa tête basse. Son secret, d'abord si anodin, était devenu terrible.

Quand son père lui parlait, elle songeait tout bas qu'il était le justicier impitoyable qui, sans le savoir, avait tous les motifs de la tuer. Il lui semblait que c'était un péché aussi énorme que l'autre, cette hypocrisie où elle vivait parmi sa famille honnête et sans soupçon. Et quand sa petite sœur la regardait dans les

yeux, elle détournait la tête, sachant bien qu'elle n'avait plus le droit de rencontrer en face le regard pur de cette bambine.

Mais ce fut surtout le dimanche suivant que Marie, à l'église, se sentie perdue. A genoux sur le banc vermoulu de sa famille, les coudes contre ceux de sa mère et de son frère, elle n'osait pas suivre sa messe. Ses yeux égarés essayaient de se détourner des choses sacrées. Avec une intense envie, elle regardait les filles de son âge, celles dont le corps était resté intact sous les robes du dimanche, alors qu'elle, la malheureuse, sentait encore tout saccagé le repli le plus mystérieux de son être. Puis sa pauvre idée fixe la reprenait. Elle posait son regard sur les petites statues de bois, barbares, peinturlurées et courtaudes, qui représentaient des saints en robe longue ou en cotte de mailles, et elle se disait que ceux-là aussi avaient été des hommes...

Or, un matin des premiers jours d'août qu'elle s'en allait tristement traire ses vaches dans le bruit de cloche du seau et des brocs

d'étain, alors que, moite de chaleur, elle marchait à pas de velours sur les aiguilles des pins odoriférants dressés en colonnade sur le ciel uni et bleu, elle rencontra le fils Budin.

Évidemment, il rôdait exprès dans ces parages. Marie, empourprée, haletante, s'arrêta net en le voyant. Lui, embarrassé, tenait la tête basse et la regardait à la dérobée, en tordant d'un doigt malheureux la grosse chaîne de montre en argent qu'il portait toujours sur sa poitrine. Et, tout de suite, cette attitude émut Marie.

Était-ce vraiment l'orgueilleux jeune homme de la ferme du Mont-Saint-Pierre qui s'intimidait ainsi devant elle? Une vanité subite regonfla son cœur écrasé. En le voyant d'abord apparaître, c'était en ennemie vaincue et pleine de rage qu'elle s'était arrêtée dans le sentier. Et voici qu'il semblait plus humble qu'elle! C'est pourquoi, au lieu de lui tourner le dos et de fuir avec colère, elle attendit qu'il vînt à elle.

D'un pas traînard d'enfant repentant, il s'avança, le front toujours baissé, allongea

gauchement la main et toucha le bras de Marie immobile.

— Mamzelle Marie... balbutia-t-il.

Et comme elle ne répondait rien, toute secouée par son cœur qui battait trop fort, il reprit :

— Mamzelle Marie... J'voulais vous dire... Enfin... L'aut' soir... Excusez-moué... C'est... c'est la gaieté qui m'a emporté...

Il était si gentil dans son trouble, et ses yeux froids de riche avaient une expression inquiète si imprévue, que Marie sentit que tout son amour lui rentrait en tumulte dans l'âme.

Alors, la stupeur qui l'accablait, le chagrin qui la lancinait, la honte dont elle était couverte se précipitèrent en un seul sanglot. Elle lâcha d'un geste violent son seau et ses brocs qui roulèrent autour d'elle, et, les poings sur les yeux, le cœur crevé, elle se mit à pleurer avec de telles suffocations qu'on eût dit qu'elle allait perdre le souffle.

Un bras affectueux lui a entouré le cou, une main pleine de caresses a forcé sa tête à se pencher. Marie, debout le long du fils Budin, le

front enfoncé dans le creux de sa large épaule, sanglote éperdument. Sans que rien se précise en elle, de tout l'élan aveugle de son instinct, elle sent qu'elle est une toute petite chose réfugiée, appuyée sur la force protectrice et câline de l'homme, maître brutal mais bon, qui fait si mal mais qui console si bien. Elle sent que celui qui l'a maltraitée est pourtant son seul ami sur la terre, lui qui *sait*, et qui cependant pardonne, puisqu'il est la cause de tout. Son être bouleversé, en cette minute inattendue. se détache tout entier du foyer familial devenu étranger, pour se tourner vers un autre foyer, celui de l'époux. Marie, déjà, n'est plus la petite Avenel. Dans son âme comme dans son corps, elle est devenue la petite Budin.

— Ah ! Marie !... murmure le jeune homme.

Et ce sont des paroles chuchotées, pleines de promesse et de persuasion. Marie, noyée dans le flot ineffable de cet enjôlement, a fermé ses yeux gonflés. La détente de ses nerfs crispés de chagrin depuis huit jours est si complète qu'une faiblesse de tout son être la laisse molle et livrée contre le garçon palpitant.

Il la tient donc, proie docile, entre les griffes de son désir ! Il est donc, par la douceur, arrivé à ses fins.

Et parce qu'elle a définitivement donné son cœur, il l'entraîne sans résistance vers un creux de mousse et de fougères, et, dans l'ombre et l'odeur des pins bruns et roux, il possède le petit corps déjà renseigné, à qui le rythme du baiser n'inflige plus qu'une douleur presque supportable, tandis qu'enveloppée par la fatalité de l'amour, héroïque et soumise, Marie tâche de sourire sous l'atteinte, afin que son ami soit heureux.

V

LA PREMIÈRE ANGOISSE

Maintenant qu'elle s'était résignée à l'emprise charnelle de son amoureux trop chéri, [illegible] Avenel avait retrouvé sa sérénité. Ma[illegible] trouble au regard assombri

Ses yeux d'eau [illegible] fraîcheur bri- reprirent des lueurs, sa petite [illegible]tannique de Normande au nez rose regagna ses joues de dix-sept ans. Et, dans tous les coins noirs de la ferme, ou bien entre les branches de l'été finissant, on revit étinceler, tache fugace, le chignon de l'active fille, comme un casque de cuivre héroïque.

Cependant, la subconscience maternelle ne saurait manquer d'être avertie. Un matin, la mère Avenel demanda à brûle-pourpoint :

— Qui qu't'avais donc, ces jours, ma Marie?

Elles étaient toutes deux seules à la cuisine, affairées autour de la crémaillère, dans la cheminée monumentale.

Et comme Marie, surprise, devenait pourpre :

— J'espère ben qu'ton père ne s'en est point aperçu itou... T'avais une figure toute maugracieuse; ça m'faisait deuil de t'voir comme cha.

En entendant parler de son père, Marie se mit à trembler. La peur native qu'elle avait de lui s'était tellement amplifiée depuis sa faute ! Cependant, les yeux de sa mère étaient si doux dans leur tristesse invétérée qu'elle trouva tout de suite une réponse :

— C'est qu'j'étais encore mal aise, fit-elle. On est si élugé d'ces rhumes!...

— Ma por' tite fille... murmura la mère sans savoir.

Et leurs grandes prunelles pareilles échangèrent un regard profond.

Mais Marie, aussitôt, détourna la tête, et, pour rompre vite la conversation :

— Allons! déclara-t-elle, déjà dehors; me v'là aller quérir l'manger des lapins...

Et comme, étroite et lumineuse, dans sa pauvre robe couleur de terre, elle allait et venait autour du clapier, des réflexions vagues, déjà mille fois ressassées, occupèrent sa cervelle étroite.

En somme, Marie, n'êtes-vous pas heureuse? Votre âme et votre corps cicatrisés subissent la possession sans plaisir ni souffrance, au fond des herbes du matin ou dans les fougères du crépuscule ; mais ne sentez-vous pas que cette obéissance au désir de votre mâle est un devoir nouveau, un devoir mystérieux auquel vous n'avez pas le droit d'échapper? Puisque cela plaît au fils Budin, au riche, beau, froid et adoré fils Budin, de la ferme du Mont-Saint-Pierre, ne devez-vous pas être fière de pouvoir lui donner cette preuve d'amour?

Des soirs, pourtant, malgré toute la joie

d'aimer, quand la famille est tassée aux chandelles dans la cuisine moisie, ou bien les dimanches, quand le curé remplit toute la petite église d'un prêche ânonnant, la honte revient, brutale, vous serrer le cœur. Mais vous vous dites alors pour tout excuser, pour tout expliquer : « La vie est comme ça... » Et cette simple phrase arrange les choses dans votre esprit. Ainsi, sur les ruines de votre première naïveté, vous êtes-vous refait un bonheur, un bonheur plus secret et plus dramatique, plus intense aussi. En vérité, ne commencez-vous pas seulement à vivre? Combien l'innocence ancienne paraît insipide dès qu'on a connu le goût de l'existence, ce goût âpre, violent et bon !

Maintenant, la vie, pour Marie, était devenue une affaire personnelle. Elle avait ses soucis et ses plaisirs à elle, ses sentiments à elle, sa responsabilité à elle. Une manière de supériorité la redressait près de sa petite sœur et de son jeune frère, ces gosses encore ignorants de l'amour. Et même, à la longue, oubliant la

honte, elle commença de connaître cette espèce d'ironie triomphante qui fait le fond de la ruse féminine. Comme elle trompait bien son monde ! Une petite insolence intérieure gonflait son cœur, certains jours, quand elle revenait de voir celui qu'elle adorait. Elle se sentait si forte et si merveilleuse, près de lui ! Il ne lui venait jamais à l'idée que cette destinée nouvelle, gagnée après tant de douleur, pût avoir quelque revers. L'âme de Marie était trop hirsute pour rien déduire d'une première expérience.

Une gaieté lui était venue. On la vit plaisanter et rire, et sa timidité aux joues rouges s'atténua.

Elle se fit vigoureuse et conquérante. Ses épaules parurent s'élargir, sa taille grandir, et elle s'aperçut qu'elle engraissait.

— Mes estomacs en ont gagné, qu'c'est queuque chose! dit-elle un matin à sa mère en s'habillant.

Et elle s'esclaffa en constatant qu'elle ne pouvait plus boutonner son corsage.

— J'peux pas y arriver! Je m'épolirais l'res-

pire!... répétait-elle en montrant toutes ses dents irrégulières et blanches.

L'après-midi de ce jour-là, elle portait un seau plein de son et d'eau au porc qu'on « graissait » dans une étable lointaine. Octobre était venu avec ses premières feuilles d'or. Au milieu de la saison jaune, Marie promenait sa chevelure tressée, et c'était une touffe rousse de plus dans l'automne orangé. Tandis qu'elle cheminait, sa pensée s'attardait avec complaisance sur l'image de son ami.

— Il est parti voir ses grands-parents en campagne... se répétait-elle.

Et quoique le gars fût, de ce fait, absent pour quelques jours, cela enorgueillissait Marie de songer à cette famille qu'il était allé voir, cette famille Budin si bien considérée dans le pays, si riche, si ancienne, si fermée...

Il y a ainsi, en Normandie, parmi les paysans, des *maisons* comme en eurent autrefois, à travers l'histoire, les Rohan et les Montmorency.

Les cils baissés, Marie, perdue dans son rêve, avançait, souriante. Et voici, à quelques pas

de l'étable, qu'elle s'arrêta court dans l'herbe, posa le seau à terre et mit la main sur son cœur.

Elle n'avait pas achevé son geste qu'un vomissement subit la secoua tout entière. Sentant que son âme lui manquait, elle se coucha à quelques pas, sous un pommier chargé de pommes rouges et vertes; et elle fut soulevée de hoquets, les membres tremblants.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... demandait son esprit effaré, pendant que sa bouche salivait.

Alors, la vérité terrible, inattendue, tomba sur elle comme un nouveau coup de foudre.

— Enceinte!... lui chuchotait son destin. Enceinte, Marie, enceinte...

Allongée sur le flanc dans l'herbe, pareille à une marguerite fauchée, la grande jeune fille ouvrait des yeux immenses. L'épouvante et l'écœurement l'avaient transie. Comment n'avait-elle pas encore songé que cela pût lui arriver? Comment n'avait-elle pas remarqué qu'un changement, depuis quatre mois déjà, était survenu dans sa santé ?

Enceinte... Une virginité plus profonde que

l'autre est à son tour perdue pour toujours. Marie porte, enfoncé dans sa chair, un embryon qui grandira, prendra forme, et, une fois accompli, *devra* sortir en la torturant.

Quelle absurde et barbare conception, celle de la nature, qui fait de la sorte grossir un être dans le corps d'un autre et l'oblige, pour voir le jour, à passer par des voies si resserrées, si sensibles, précieuses comme le cœur d'une fleur!

Enceinte... L'être fatal qui doit naître va s'installer chaque jour plus grossièrement dans le pauvre ventre dont il a pris possession... Pourquoi cet étranger, cet intrus, au fond du petit corps qui vivait seul dans sa pureté, sa blancheur et son étroitesse?

Enceinte... Est-ce qu'on pense jamais à de pareilles choses? La naissance, quelle banalité quand ce sont les autres qui accouchent!

Marie, assise sous son pommier, les yeux fixes, regardait sans voir devant elle, comme au soir du viol dans les foins.

Une fois de plus, elle se trouvait toute seule

en face de la tragédie de la vie. Elle ne pouvait encore détailler toutes les conséquences de l'événement ; mais elle sentait, dans son âme, descendre quelque chose de sombre, de définitif, comme si tout le malheur du monde était entré d'un seul coup en elle.

Peut-être comprit-elle à ce moment-là toute la tristesse de son avenir. Mais parce qu'il ne nous est pas donné d'envisager longtemps la vérité, voici qu'une pensée magnifique, tout à coup, la redressa, fit passer sur sa bouche amère un sourire de divin espoir.

— Puisque m'y v'là, se dit-elle, j'vas lui dire dès qu'y sera de retour. Et j'nous épouserons, marchez !

Elle s'était relevée, la face rose de nouveau. Elle se vit, dans un temps très proche, au jour de son mariage avec le fils Budin. Quelle gloire, quelle félicité !

L'enchantement qui l'envahissait lui avait rendu toutes ses forces. Courageuse et solide, elle reprit le seau et s'en alla vers l'étable où grognassait le porc gourmand.

Les beaux jambons qu'on servirait à la

noce !... Le bonheur de sa mère, la fierté de son père, les rires de la petite Angeline !... Elle, Marie Avenel, devenue madame Budin, devenue la mère d'un petit Budin !

Trop de projets heureux la remplissaient. En revenant vers la ferme, elle fit un détour pour passer par les bois. Ne pouvant dire son bonheur à personne, peut-être fallait-il qu'elle le racontât aux arbres.

Et le front levé vers les branches qui se fanaient doucement, toutes traversées de ciel gris et bleu, elle se sentait, plus profondément encore, entrer dans la vie. Sans doute comprenait-elle sans le savoir comment la femme, en elle, succédait à la jeune fille ; comment, à partir de cette seconde, elle était semblable, de par sa jeunesse hantée d'un autre être, au fruit d'automne qui, enfoncé dans la fleur défaillante, commence à préciser sa forme incertaine.

VI

LA CONFIDENCE

L'automne, depuis huit jours, s'était tout à fait établi sur la Normandie. Or sur roux, roux sur jaune, il pleuvait légèrement des feuilles, à travers le sous-bois silencieux où, seul, le pas de Marie Avenel provoquait des craquements subits. Cependant, les quelques herbages encadrés par les arbres étaient restés d'un vert extrême, et les aiguilles sombres des pins non plus n'avaient pas jauni. Sur le sentier fluet qui se tordait dans la bruyère, la filtration d'un soleil blond avait posé, çà et là,

d'étroites taches de clarté, pareilles aux empreintes de quelque pied divin.

Marie, sans que personne le remarquât à la ferme, s'était échappée de ses travaux pour gagner les bois, car c'était aujourd'hui que le fils Budin devait être de retour de son court voyage, et elle allait vers lui, confiante et douce, pour lui apprendre qu'elle était enceinte et qu'ils allaient s'épouser.

La nouvelle qu'elle portait dans son esprit la rendait si grave qu'elle marchait plus posément qu'à l'ordinaire. Elle ne percevait pas encore la pesanteur du fruit de ses entrailles, mais, déjà, son instinct animal l'avertissait qu'elle était devenue une créature précieuse, importante, presque sacrée, puisqu'elle était investie du sacerdoce de la maternité. C'est pourquoi, avec des précautions inconnues, elle s'avançait d'un pied circonspect.

Encore étroite, encore rose dans la dernière gloire de ses dix-sept ans menacés par la ravageuse grossesse, elle était telle qu'une petite Pomone aux yeux verts, parmi ce calme automne qui enchantait les bois. Et, tout illu-

minée autour de ses joues, sa chevelure épaisse et si légère la coiffait comme d'une immense feuille d'octobre.

En approchant de la clairière du rendez-vous, elle sentit son cœur s'accélérer dans sa poitrine. C'était un si grand jour, celui d'aujourd'hui, et de telles choses allaient y être dites! En vérité, n'était-ce pas le jour des fiançailles?

Elle fut heureuse, tout à coup, qu'il y eût sur la terre un peu de soleil et de ciel bleu pour parer la fête. Et comme elle entrait dans la clairière, le fils Budin, qui l'attendait, assis sur le tronc d'un chêne abattu, se leva pour venir à elle.

Depuis huit jours qu'il ne l'avait vue, elle lui parut si délicieuse, dans sa petite jeunesse fraîche, qu'avant de dire un seul mot il se prit à l'embrasser sur les yeux, sur les joues, sur les lèvres, tout enivré de la sentir contre lui, tendre et docile, et d'enfoncer son baiser avide entre ses dents entr'ouvertes.

Quand il eut apaisé cette première soif, ils s'assirent tous deux sur le chêne renversé, tout au milieu des feuilles tombées, et les

questions et réponses se succédèrent rapides. Marie attendit qu'il eût, en quelques mots, raconté son voyage chez les grands-parents, pour aborder le sujet qui l'ocupait tout entière.

Enfin un petit silence s'établit entre eux. Il la tenait par les deux mains et la regardait de ses yeux aigus et bleus, pleins de désir. Leurs genoux se touchaient. Le jeune homme souriait un peu dans sa moustache blonde, et ses narines délicates battaient. Marie vit la pâleur de la passion sur tout ce joli visage de mâle qu'elle admirait. Serré dans les vêtements austères du travail, il pantelait de tout son corps élégant.

Alors Marie regarda une seconde la chaîne d'argent qui barrait le gilet étroit, dans l'entrebâillement de la blouse bleuâtre. Puis elle reprit son souffle, baissa les yeux, sourit et dit :

— Tu n'sais point!... A c't' heure... Il y a directement d'la nouveauté!...

Comprit-il d'un seul coup ce qu'il allait entendre? Il avait lâché les deux mains de Marie en un brusque recul. Une expression de mé-

fiance hautaine pétrifia ses traits soudain pleins de morgue, et il posa sur la jeune fille un regard fixe et bleu, rempli d'une âme glacée.

— Qui qu'chest qu'il y a?... demanda-t-il rudement.

Et il la toisait avec un tel mépris qu'elle se mit à trembler comme si elle eût été devant son père, le redoutable.

Mais le garçon imprudent se reprit vite. Il toussa une fois, montra ses dents claires dans sa joli moustache, embrassa Marie dans le cou, et la gardant contre lui, joue à joue :

— Alors?... fit-il.

Et pendant qu'elle racontait, rassurée, heureuse, développant ses projets de bonheur comme un conte de fées, lui l'écoutait parler fiançailles, mariage, naissance, et c'était pour lui, le riche fils des Budin, quelque chose d'aussi exorbitant que lorsque les bergères parlent d'épouser les rois. Pourtant, par de complaisants monosyllabes, il répondait à ce bavardage exalté, et Marie ne voyait rien de son regard faux et de son sourire forcé.

Dans son esprit, tout en la regardant sans

l'écouter, il calculait les conséquences possibles de sa courte aventure avec cette fille de rien, enceinte de lui. Il savait que le père Avenel était un bonhomme terrible, et c'était sur ce point qu'il réfléchissait. Mais il se dit qu'en restant discret au sujet de la fille, malgré la tentation de la gloriole, en ne se vantant à personne d'avoir eu cette virginité, l'histoire, dans le pays, passerait inaperçue. L'intérêt de Marie, comme le sien, était de tout cacher au père Avenel, qui l'eût tuée ; et, pour le reste, elle s'arrangerait comme elle pourrait. Ce sont des affaires qui ne regardent plus les garçons.

N'avoir avec elle aucune scène, aucune explication, c'était là le plus important. Certes, il regretterait ce joli morceau de fille dont il avait eu tant de plaisir, aux quatre coins des herbages et des bois. Mais, dès l'instant qu'elle devenait une complication dans sa vie, il fallait s'en débarrasser. D'ailleurs, des événements bien importants allaient l'occuper sous peu...

— Voilà !... fit Marie qui terminait, essouflée.

Et comme c'était la dernière fois qu'il devait

la voir, le fils Budin, en un grand élan sensuel, la saisit dans ses bras nerveux; et Marie put croire que cette étreinte violente qui la roulait ainsi dans les feuilles mortes était l'effusion du bonheur, le baiser fervent de l'époux à celle qui, bientôt, allait lui donner un fils.

— Mais, ma por' tite fille, tu n'sais donc point qu'y fréquente?...

La mère Avenel, debout devant la grande cheminée de la cuisine noire, regarde avec effarement sa fille assise devant elle. Marie, toute éclairée d'un sourire de gloire, vient de lui raconter, au retour de son rendez-vous, qu'elle va se marier avec le fils Budin.

Elle se met à rire de toute sa grande bouche de corail, ouverte sur ses dents blanches, culbutées les unes par-dessus les autres.

— Et qui qu'c'est qu'y fréquente?... demande-t-elle avec une gaieté ironique.

— On voit ben, dit la mère Avenel, qu'tu n'vas jamais au marché, ma Marie. Tout l'monde sait, à c't' heure, qu'y va s'marier d'la fille Legrix.

Marie, tout de même, a un petit tressaillement en entendant ce nom, car la famille Legrix est au moins aussi puissante que celle des Budin, et il est si logique que ces deux fortunes s'allient en un beau mariage! De nouveau, elle se sent humble et chétive dans la vie, en face de la magnificence des riches, et son cœur se serre affreusement. Mais elle ne tarde pas à se remettre, à cause que sa confiance est plus forte que toute la logique. Ne vient-elle pas de quitter son amoureux plus épris d'elle que jamais, et n'a-t-il pas acquiescé à toutes ses paroles?

— Laquelle fille Legrix?... interroge-t-elle.

— Mais Marie Legrix, l'aînée fille, dit la mère.

Elle prononce « l'aénée » et ses lèvres s'ouvrent en carré sur les chicots dont sa bouche est pleine.

Et Marie retrouve dans son souvenir cette Marie Legrix qu'elle a rencontrée quelquefois, quoiqu'elle habite une commune lointaine. Elle voit une jolie figure de brunette aux yeux clairs, aux joues rougeaudes, bien plantée et de grande taille.

L'expression de Marie en cette minute est telle que sa mère pressent quelque mystère terrible autour duquel son inquiétude tournait depuis quelque temps.

— L'fils Budin... Comment qu'tu l'connais?... fait-elle. C'est point des partis pour té, ça, ma fille. J'sais ben qu'c'est un jeune homme de conduite, c'gas-là, mais pour qui faire qu'y t'marierait? T'as pas d'bien, pour épouser d'aucuns qui soyent si conséquents qu'li!

— Pourtant j'nous marions! triomphe Marie.

Un petit silence règne pendant que la mère examine sa fille d'un œil soupçonneux. Le tic tac de l'horloge en forme de cercueil remplit la cuisine obscure. Les étains luisent, accrochés au mur, à travers cette ombre; le feu meurt dans l'âtre profond et noir; et, sur le revêtement de la cheminée, posé sous le fusil entre deux chandeliers de vieux cuivre, le petit christ de la famille allonge éternellement, sur sa croix de bois surmontée d'un buis bénit, son corps d'ivoire jaune, maigre et tortionné. Une branche d'or barre les carreaux étroits de

la fenêtre. Le chant d'un coq monotone, tout au loin, attriste la campagne.

— Ah! Marie... reprend le mère Avenel en la voyant rougir sous son regard. J'ai ben peur qu't'aye fait queuque soltise, à t'courlander toute seule dans l'bois. D'pis quand qu'y t'parle, ton prétendu? T' s'rais-tu laissée embrasser, par hasard?

Marie est devenue violette. Si la pauvre mère Avenel pouvait se douter de la vérité! Comment fuir son regard qui insiste, qui scrute, qui a l'air de tout comprendre? Marie n'avait pas prévu qu'elle se décontenancerait de la sorte devant sa mère.

La bonne femme, maintenant, a saisi sa fille aux épaules et la dévore des yeux, et voici ses lèvres qui tremblent.

— Marie... halète-t-elle. Marie... Tu n'as point, au moins...

Elle s'arrête, épouvantée par sa propre pensée. Marie essaie de relever la tête, de regarder sa mère en face. Un sourire embarrassé, coupable, passe sur son visage d'enfant. Et, avec une espèce de gaieté conquérante :

— Pisqu'on s'marie... balbutie-t-elle.

— Marie... reprend la mère, plus tremblante encore. Marie... tu n'es pas...

Ses yeux regardent la jeune fille des pieds à la tête, se promènent sur les seins gonflés, examinent avidement la taille, le ventre, reviennent au visage pour y chercher quelque trace révélatrice.

Et, pour la seconde fois, plus bas, moins gaiement, sous la poigne de sa mère qui pâlit, la jeune fille murmure en détournant les yeux :

— Pisqu'on s'marie, que j'te dis... Pisqu'on s'marie...

VII

LA VAINE ATTENTE

Au moment de partir pour le rendez-vous qu'elle a, dans les bois, avec son amant et fiancé, Marie Avenel rentre à la ferme par les prés mouillés de pluie, car elle veut embrasser sa mère, peut-être pour que cela lui porte chance.

Depuis la confidence d'hier, la femme Avenel a gardé son visage bouleversé. Marie a eu beau lui affirmer qu'elle allait se marier avec son amoureux, la pauvre créature ne peut se remettre de son étonnement, de sa terreur, de sa désolation.

Est-il possible que Marie, sa grande fille, ait pu commettre le crime de se donner à un homme, alors que personne à la ferme ne soupçonnait rien de ce roman sylvestre et violent!

Marie entre dans la cuisine d'un pas vif. Elle a retrouvé toute sa confiance. Les gens peuvent bien dire que le fils Budin est fiancé avec la fille Legrix, elle sait que c'est un mensonge et que son riche et bel ami ne pourrait aimer une autre fille qu'elle. Ne lui a-t-elle pas livré son âme et son corps et n'est-il pas éperdu d'ardeur auprès d'elle! D'ailleurs, aujourd'hui même, elle compte le ramener avec elle à la ferme pour qu'il y fasse sa demande officielle. Quel triomphe, alors, et comme sa mère verra bien qu'elle se trompe, et comme son père, morose et dur, s'étonnera; et comme son frère et sa petite sœur battront des mains!

Elle est si sûre de sa victoire qu'elle a obligé sa mère à faire le grand nettoyage de la cuisine, à récurer les étains, à ranger le mieux possible le misérable meuble.

Elle entre donc et trouve la bonne femme

seule, accablée, près du feu. Une eau fine, aujourd'hui, pleut sur la Normandie automnale, comme si jamais plus cela ne devait s'arrêter. Les feuilles déjà tombées deviennent brunes dans l'humidité; les arbres lourds, imbibés, à demi dépouillés, sont tristes; les bêtes sont rentrées. Seules les oies, heureuses d'un peu d'eau, se promènent à pas comptés les unes derrière les autres, d'un blanc éclatant dans l'herbe trop verte.

— Papa n'est point là?... demande tout de suite Marie peureusement, en ôtant ses sabots sur le seuil.

— Non, ma fille, dit la mère d'une voix morne. A c't'heure, il est au verger, avec Henri, qui tape dans la noix et puis dans la pouère...

Ses yeux malheureux regardent sa fille. On dirait qu'elle va pleurer. Marie, malgré elle, est émue du regard de ces larges prunelles maternelles d'un vert vague, pareilles à son regard à elle. Comme elle a l'air âgée, aujourd'hui, la mère Avenel, avec ses cheveux gris, ses rides, son humble petit caraco des dimanches, sans forme ni couleur, son tablier

bleu tout propre sur lequel ses grandes mains rouges sont croisées. Elle s'est faite belle pour obéir à sa fille, mais elle ne peut pas sourire.

Marie s'est approchée, toute mince encore malgré sa grossesse de quatre mois, toute jolie, toute fraîche, coiffée de lumière blonde et rousse.

— T annuie pas, va!... dit-elle à sa mère. J'vas l'ramener tout d'suite, tu vas voir!

Puis avec un rire :

— T'es bien propre, aujourd'hui, bien débraudée. On voit ben qu'tu vas recevoir ton brument!

— Ah! ma Marie, bégaie la mère, y m'annuie, d'pis hier! Ah! c'qu'y m'annuie!...

Les larmes vont jaillir. Elle se retient avec une pauvre grimace.

Marie a relevé la tête en un mouvement plein de défi.

— J'y vas, dit-elle, déterminée, glorieuse. Espère-nous d'ici eune heure.

Elle a embrassé sa mère, d'un grand baiser qui fait du bruit. Puis elle a rechaussé ses sabots, retroussé ses jupons, et, rieuse sous la

pluie, baissant la figure pour éviter l'eau ténue qui descend, inépuisable, sur la campagne, elle court dans l'herbe et disparaît par la barrière de l'herbage.

La mère Avenel, restée seule, ne bouge pas de sa place. La flamme courte du foyer tressaute par instants et illumine le visage navré. La mère Avenel songe à toutes les tristesses de son existence obscure. Elle se revoit enfant, jeune fille, mariée, mère. La physionomie taciturne de son homme hante tout son passé. Elle n'a jamais su, au fond, quelles étaient ses idées. Il a travaillé dur et bu beaucoup, comme tous les Normands des fermes. Il a été intègre, sévère et silencieux. Il a eu des colères terribles qui ont suscité des drames. La mère Avenel pense à son fils Alexandre, l'aîné, qu'elle ne reverra probablement jamais et qui vit à Paris avec sa famille, chassé par son père. Elle songe à deux enfants qu'elle a perdus en bas âge, à une maladie de la petite Angéline qui l'a longtemps torturée. Toute sa vie, douce et soumise, elle a peiné dans cette cuisine sombre, au bord du lit de ses enfants, ou bien penchée

sur la terre difficile. Son dos est déjà courbé, ses reins sont fatigués...

On ne pense pas souvent à se remémorer ainsi son existence, assise sur une chaise, au coin du feu. D'habitude, on travaille sans arrêter une minute, et on ne pense à rien. Mais, aujourd'hui, le cœur de la mère Avenel est si douloureux, dans sa poitrine aux mamelles tombées...

Marie... Qu'est-ce qu'elle a fait, Marie, la malheureuse! Et dire qu'elle n'a pas dix-huit ans! Comment tout cela va-t-il finir? La mère Avenel ne peut pas croire, malgré son angoisse, que cela ne va pas se terminer pour le mieux. Sans cela?...

Il lui est impossible d'envisager ce qui arriverait si Marie s'était trompée sur les sentiments de son amoureux. Pourquoi dit-on qu'il va épouser la fille Legrix? Cela doit être vrai, cette histoire, pourtant? Alors?

La mère Avenel frissonne des pieds à la tête. Elle pense à son mari, et ses yeux s'agrandissent d'épouvante.

— Il la tuerait!.. murmure-t-elle à mi-voix.

Et la voici, maintenant, qui, de sa bouche aux dents noires, chuchote des prières, comme les mères des marins quand leurs fils sont dans la tempête.

... Le soir était enfin descendu, tout clapotant de pluie et glacé. A présent, c'étaient de grandes averses droites, dures, et l'on entendait des paquets d'eau écraser le vieux toit de la ferme.

La mère Avenel s'était enfin levée pour allumer une chandelle et préparer le dîner en retard. Marie ne revenait pas.

Le père rentra, les enfants rentrèrent. Marie ne revenait pas.

— Où s'qu'alle est Marie?... grogna Avenel en se mettant à table.

— Directement, alle vient d'aller au porc... mentit la mère.

Et l'on se mit à manger sans paroles, parce que le père avait l'air fâché. Ils finissaient la soupe quand les sabots de Marie sonnèrent sur le seuil. La mère Avenel, en train de prendre les pommes de terre dans l'âtre, défaillit.

La porte s'ouvrit. Marie entra, ruisselante, les cheveux et les vêtements gonflés d'eau, et ses yeux clignotants à la chandelle trouvèrent immédiatement le regard de sa mère.

— Rien... dirent leurs prunelles dramatiques. Nous sommes perdues...

Puis leurs yeux se quittèrent, et elles se refirent un visage de tous les jours.

— Pour qui qu'tu vas si tard au porc?... interrogea le père avec un œil mauvais.

Elle expliqua quelque chose. Sa voix était altérée. Sans doute espérait-elle qu'une scène allait éclater, afin de retrouver une atmosphère tragique, la seule qui pût lui convenir. Mais le silence avait repris autour des assiettes. Et quand la mère Avenel eut débarrassé la table, le fermier monta tout de suite se coucher, puis, peu après, les enfants.

Elles se retrouvaient donc seules, l'une en face de l'autre, avec leur secret.

— Eh ben, Marie? questionna la mère Avenel avidement, dès que la porte de l'escalier se fut refermée.

Elle parlait tout bas de peur d'être entendue.

Marie secoua la tête d'un geste sombre. Puis elle se dépêcha de dire :

— Pardi!... C'est-y surprenant, avec un temps pareil? D'puis la matinée qu'la pluie fesse les vitres...

Elle était allée s'asseoir sur le bord de l'âtre, et elle grelottait dans ses vêtements mouillés. Oh! cette attente sous les arbres, submergée dans la pluie et le désespoir! Oh! ce retour transi à travers le bois noir et l'averse noire, alors qu'elle avait senti son cœur si lourd en elle, lourd comme un autre enfant en formation, son cœur de jeune fille insoucieuse qui, lentement, devenait le cœur pesant, le cœur amer de la femme!

Maintenant, la mère Avenel contemplait sa fille sans parler. De consternation, elle avait joint les mains, et ses dents abîmées mordaient sa lèvre gercée. La lueur de la chandelle tremblotait autour du bougeoir de cuivre.

Au bout d'un long moment, Marie releva la tête et regarda sa mère. Alors, sans dire un seul mot, la bonne femme ouvrit ses bras, et, courant vers sa petite, s'asseyant tout contre

elle, elle la prit sur sa poitrine, tandis que des larmes chaudes se précipitaient sur ses joues ravagées, essuyées à mesure, d'un revers du beau tablier bleu.

Marie, elle, ne pleurait pas, raidie dans un dernier orgueil. Mais toutes deux, réunies dans la même épouvante, sentaient bien que, malgré la distance d'âge et la faute qui les séparait, elles étaient semblables dans leur angoisse féminine, parce que leurs âmes et leurs corps se ressemblaient, parce qu'il y a une complicité entre les femmes et que l'honneur n'a pas, pour elles, tout à fait le même sens que pour les hommes.

Ah! ne souffre-t-on pas de la même façon, qu'on soit coupable ou légitime? Est-ce que ce ne sont pas les mêmes flancs qui portent le même fardeau? Est-ce que ce n'est pas la même chair secrète et délicate qui sera brutalisée par la maternité? Est-ce que ce n'est pas le même cœur aveugle et persuadé qui se précipite au-devant des malheurs de l'amour?

— Ma Marie!... Ma Marie!... répète sans cesse la mère toute secouée.

Que pourrait-elle dire d'autre, d'ailleurs?

Mais Marie, entêtée d'espoir, essaie quand même d'expliquer les choses. Elle parle. Elle s'efforce de reprendre courage. Malgré le pressentiment affreux qui lui serre la poitrine, malgré l'évidence de ce rendez-vous manqué, elle ne *peut pas* croire que celui qu'elle aime commette le crime de l'abandonner. Une chose pareille dépasse son malheureux entendement, campagnard et jeunet. Non, une chose pareille ne peut pas arriver sur la terre.

Aussi dit-elle, obstinée, qu'elle retournera demain à la clairière. Longtemps, assise sur le rebord de l'âtre, aux côtés de sa mère abîmée de larmes, elle lui chuchote des choses aux oreilles. Le feu s'éteint. La chandelle va s'achever. Elles se lèvent enfin, harassées, glacées. La pluie continue au dehors, bruit sinistre dans la nuit. Les enfants dorment là-haut, et aussi le père, cet être terrifiant. Sur la première marche de l'escalier en échelle qu'elle va monter avec Marie pour aller se coucher, la mère Avenel résume dans un soupir suffocant le fond de ses peines :

— Ah! ma por fille, dit-elle en secouant sa figure tuméfiée de chagrin, c'est d'la belle ouvrage que t'as faite là!

Alors, au moment de se quitter, le sanglot qui, depuis des heures, couve dans la gorge de Marie s'exhale enfin. Et, vaincue, désespérée, se jetant sur sa mère comme une enfant blessée, elle pousse vers la nuit qui la transit, vers la destinée qui lui brise le cœur, le cri suprême, le cri éternel, le cri humain :

— Maman!...

VIII

L'ENTREVUE DES DEUX MARIE

A travers la haie où elle se cachait, Marie Avenel voyait de loin quelques faneurs promener leurs râteaux sur un des herbages de la ferme Legrix, herbage d'extrême-octobre où l'on faisait le regain. Mais, n'apercevant pas parmi ces gens la fille aînée de la maison, seule personne à qui elle désirât parler, elle restait obstinément à sa place, dissimulée au milieu des baies rouges, des feuilles rousses, des ronces et des herbes, enchevêtrement particulier qui forme une haie, ce lieu de désordre

végétal où les oiseaux et les musaraignes se croient sans doute dans une forêt vierge.

Entrée là par une brèche sans que personne l'eût remarquée, Marie se disait qu'elle ressemblait, ainsi tapie dans la broussaille, à quelque honteuse mendiante; mais une résolution tenace et froide la soutenait : elle voulait se venger du fils Budin.

Un beau jeune homme blond, fils d'une lignée paysanne, lignée respectable, fortunée et fière, a passé sur le chemin d'une fille innocente et pauvre. Il l'a enjôlée, puis brutalisée, puis enjôlée encore, jusqu'à ce qu'elle l'aimât, jusqu'à ce qu'elle lui donnât son pauvre cœur d'enfant honnête et fautive; et, à l'heure où leurs noces clandestines devaient devenir des noces légitimes, alors qu'elle venait, ivre de joie et d'orgueil, lui annoncer l'enfant qui allait naître d'eux, lui, sans aucune pitié, sans aucun remords, a laissé l'aimante et niaise petite épouse de dix-sept ans dans sa honte de fille séduite, toute seule en face de sa famille, en face du pays prêt à la montrer au doigt, en face de son père capable de la tuer. Pour ce

crime, pas de justice. La société châtie celui qui tue, mais non pas celui qui donne la vie. Lequel des deux, pourtant est le plus coupable?...

Marie, enceinte et abandonnée, ne peut encore prévoir toutes les heures d'horreur qui tordront sa faiblesse angoissée. Mais le garçon, lui, tranquille et dégagé, encore frissonnant du plaisir qu'il a pris, se tourne vers la jeune fille riche, celle qu'il a trompée avec la jeune fille pauvre, et s'apprête à fonder une famille, à continuer la lignée de ses parents, la lignée respectable, fortunée et fière.

Que Marie ait eu le cœur brisé en se voyant si brutalement arrachée de celui qu'elle aimait, il n'y a rien à faire à cela. Mais que, du même coup, l'orgueil qui dormait sous sa niaiserie d'innocente ait été mortellement blessé, elle se réveille soudain vindicative et forte, nouvelle Marie qu'elle ignorait elle-même. Et voici que, par cet orgueil, son amour se trouve guéri, cautérisé.

Marie n'aime plus le fils Budin. Elle le hait. C'est pourquoi, aujourd'hui, elle a pénétré

comme une pauvresse et une voleuse dans la ferme des Legrix. Elle sait ce qu'elle va dire, et la joie de la vengeance gonfle déjà sa poitrine. Toute la rancune qu'elle a, depuis quelques mois, contre les riches, se ramasse en elle comme une bête qui va bondir. Ah! ils peuvent bien compter leurs herbages, les Legrix, ils peuvent bien dénombrer leurs bestiaux, les Budin! On peut bien, chez les uns et chez les autres, se rengorger en songeant au prochain mariage, si longuement combiné, qui va unir les fortunes et les noms en une alliance irréprochable : le jour est venu où la pauvre Avenel, cette petite sotte dont on ne redoute rien, va passer et, à elle toute seule, jeter le désarroi dans les deux puissantes fermes.

Marie a posé la main sur son cœur meurtri, dans lequel, en ce moment, vivent seules la ruse, la patience et la malice de la race, son cœur de Normande où la sentimentalité, de bonne heure, est morte assassinée. Elle ne sent pas la lassitude, elle qui vient de faire une si longue course à travers des chemins creux et des herbages bossués où se tordaient ses pieds,

où, par contre-coup, rebondissait péniblement son corps gêné par la grossesse, cette grossesse illégitime, tous les jours empirée, qui, déjà, commence à paraître.

Elle regarde autour d'elle avec une satisfaction amère. L'herbage s'étend, fauché de sa seconde poussée d'herbe, hanté par ces quelques faneurs ; la haie continue et l'enferme de trois côtés ; et le quatrième côté est défendu par la rivière transparente dont l'eau passe, rapide, couchant les ombelles et la ronce de ses bords. Une rangée d'arbres fanés par la saison allonge dans l'eau son reflet bousculé. Un gros nuage blanc s'élève au-dessus des lointains boisés, instable et beau comme un château imaginaire.

Et tout à coup Marie sourit, tandis que son cœur se met à battre plus fort : la fille Legrix vient de paraître dans l'herbage.

On entendit sa voix qui disait quelques paroles aux gens. Comme une servante, elle portait une robe rustique, un tablier bleu, et tenait un râteau à la main, car les enfants des meilleures fermes normandes travaillent de la

même façon que les autres, étant, jusqu'à leur mariage, « sous les ordres de leur père ».

Marie Legrix ne s'attarda pas près des faneurs. Lâchant son râteau, elle marcha, grande et mince, le long de l'eau, et sa jolie tête brune était baissée sur ses mains. Quand elle fut à portée du regard, Marie vit qu'elle contemplait, à l'annulaire de sa main gauche, une petite bague d'or où brillait une pierre rouge entre de minimes diamants.

La bague des fiançailles!... Une expression si heureuse, si ingénue éclairait le visage de Marie Legrix que Marie Avenel, malgré toute son amertume, sentit son cœur se serrer. Car, bien que Marie Legrix eût quelques années de plus qu'elle, Marie Avenel comprenait à cette minute qu'elle était l'aînée, de par l'expérience de l'amour et du malheur. Un instant, cachée dans sa haie, elle considéra sa rivale avec des yeux humides. Une grande pitié la bouleversait. Elle songeait au délice d'aimer le fils Budin, à ses prunelles bleues, à sa moustache blonde, à son air orgueilleux. Marie Legrix devait, elle aussi, subir l'ascendant du

jeune, fin et beau gars. Comme elle devait être heureuse et troublée en regardant cette bague qu'il lui avait donnée!

Marie s'attendrissait en silence. Il lui venait une envie de s'en retourner sans rien dire vers son malheur, laissant intacte une félicité si parfaite. Puis la rage, violemment, reflua. Pourquoi cette Marie-ci serait-elle épousée vierge, alors que c'était à cette Marie-là, enceinte, qu'appartenait le joli mâle?

Brusque, elle se releva, écarta la broussaille, surgit devant les yeux stupéfaits de la fiancée :

— Mam'zelle Marie Legrix, c'est bien vous?... demanda-t-elle âprement.

Marie Legrix avait reculé. Une expression de hauteur durcit soudainement ses traits.

— Oui... fit-elle. Et elle ajouta, assez méprisante :

— Vous êtes-t'y pas Marie Avenel?

— Pour vous servî, gouailla Marie. D'apparence que vous allez vous marier du fils Budin? Lui et pis vous, vous êtes dans la langue du monde, ces jours.

— Oui... répéta l'aînée des Legrix.

La dureté de son visage, tout rouge de surprise offensée, s'était accentuée ; sa bouche s'était pincée ; et ses yeux, d'un vert très clair, se posèrent, froids et un peu faux, sur les yeux de Marie, d'un vert très foncé. Une pourpre pareille enflammait les deux fraîches figures ; et un même coup de soleil, passant à travers les arbres jaunes, auréola le chignon roux et le chignon brun.

Quand elles eurent longuement échangé leur audacieux regard, Marie Avenel, en une seule phrase, débita :

— Pisque vous v'là pour êt' mariée, faut qu'vous sachiez ben qu'y m'parle en mêm' temps qu'vous depuis quat' mois, l'fils Budin ; et qu'vous sachiez itou qu'y m'a fait un éfant que v'là là !

Elle frappa ses flancs de deux paumes passionnées, et reprit vite :

— Vous d'vez ben comprendre eune chose que quand il sera venu au monde, le poulot, j'vous l'apport'rai, s'pas? Et pis c'est vous qui l'élèvera, pisque c'est vous qu'on épouse...

Marie Legrix, immobile, écoutait la petite Avenel, cette honnête enfant de rien, devenue si véhémente avec sa taille épaissie. Et voici qu'à mesure que tombaient les paroles révélatrices, le visage rougeaud de la fiancée devenait pâle, pâle comme si les couleurs jamais ne devaient plus y revenir.

Les hommes, à l'autre bout de l'herbage, examinaient à la dérobée les deux jeunes filles, intrigués peut-être de voir durer si longtemps le colloque entre la fille de leur patron et la pauvre petite Avenel. Et nul d'entre eux ne se doutait, en regardant les fines silhouettes, qu'en cette minute qui semblait si anodine, au fond de cet herbage paisible d'octobre, un duel mortel avait lieu, celui de deux amours et de deux destinées.

Marie Legrix a baissé la tête, plongée dans des réflexions, retrouvant sans doute l'explication affreuse de mille petits faits qui, depuis quatre mois, étaient pour elle restés obscurs, sans qu'elle s'en inquiétât autrement. Elle relève enfin le front. Sa conviction, maintenant,

est faite. Dans son visage de morte, ses yeux clairs semblent agrandis. Elle fixe, sans une parole, Marie Avenel qui se tait, impressionnée. Puis, d'un geste saccadé, ôtant de sa main gauche la bague d'or où brille la petite pierre rouge entre ses poussières de diamant, elle la lance le plus loin qu'elle peut dans la rivière courante, comme si elle y jetait son cœur arraché.

IX

LE DÉPART

Marie Avenel, seule dans sa chambre misérable, au premier étage de la ferme, est tout affairée et bien rouge d'émotion, car elle prépare ses paquets pour partir à Paris. Par les routes d'aujourd'hui, pourries de pluie et de boue, elle va s'en aller dans une heure, conduite en carriole par toute la famille, au trot de la jument grise.

Le ciel de fin novembre est si sombre, au dehors, que c'est à peine si Marie y voit. Et pourtant il est huit heures du matin. Il ne reste

plus de l'automne que quelques chênes roussis, réfractaires à la chute des feuilles ; l'herbe du pré persiste aussi à demeurer dans sa couleur verte ; mais le reste de la nature s'est fait noir et crochu, et les pommiers ne sont plus qu'une sèche broussaille dont il semble qu'il ne sortira plus jamais aucune fraîcheur.

Paris !... Rien que ce mot, qu'elle ressasse tout bas, fait que le cœur de Marie se contracte jusqu'à la souffrance. Cependant, à travers son angoisse, reste une espèce de joie, de délivrance : c'est qu'elle songe à ce qui serait arrivé si elle n'avait pu trouver moyen de fuir la ferme et son père. Car il se serait bientôt aperçu de cette grossesse que, déjà, elle est obligée de comprimer dans son pauvre corset paysan, et alors quelles scènes abominables auraient encore retenti entre les quatre murs branlants de la maison ?

Depuis un mois qu'on prépare ce départ, que de ruses ! Une connivence secrète a réuni Marie, sa mère et la tante Maltide, la vieille fille de Paris, sœur d'Avenel et son ennemie, avec laquelle vit Alexandre le grand fils

chassé, ainsi que ses enfants et sa femme. Et, comme il arrive toujours, Avenel, redoutable puissance, regard dur qui fait trembler tout le monde, a été berné en silence par les femmes et ne s'en apercevra jamais.

On a écrit à Maltide en lui avouant tout. Elle seule, dans un cas si désespéré, pouvait sauver Marie et l'honneur de la famille. Pour Henri, le jeune frère de Marie, futur fermier et successeur de ses pères sans reproche, pour la petite Angéline, pour tout le monde, ne fallait-il pas que la vieille fille imbue d'intégrité comme toute la race paysanne normande passât par-dessus sa répugnance et sa colère ?... Ah ! les lettres de tante Maltide, ces lettres reçues en secret, ces lettres que Marie lisait avec sa mère aux yeux gonflés, et à la lecture desquelles elle se sentait à jamais flétrie !

Enfin, la vieille fille avait consenti à ce mensonge : envoyer ouvertement à la ferme un mot qui, soi-disant, venait d'une ancienne petite amie de Marie, fixée depuis quatre ou cinq ans à Paris avec toute sa famille, et dans lequel mot il était dit que, si Marie y consen-

tait, il y avait pour elle une place magnifique à prendre dans la maison même où son amie était femme de chambre. Quarante francs par mois pour commencer, nourrie, logée et le voyage payé. Ce dernier argument surtout avait séduit le père Avenel, et, tout de suite, l'avait mis en confiance. Une maison où on commençait par payer le voyage, c'était sûrement quelque chose de bien. Et comme cela arrivait juste avant la Noël, date sombre où l'on règle les fermages, le pauvre homme, après bien des tergiversations qui faisaient mourir de terreur Marie et la mère Avenel, s'était enfin décidé à dire le « oui » libérateur. La petite Angéline, entreprise par Marie depuis un mois, avait appris à tirer les vaches : elle avait appris aussi les autres travaux nécessaires. Elle allait sur ses treize ans. N'était-il pas temps qu'elle devînt fille de ferme à son tour ?

Innocent père Avenel, qui ne voyait pas l'invraisemblance de cette prétendue place où l'on prenait pour bonne, à Paris, une petite gardeuse de vaches, en lui donnant quarante

francs par mois!... Mais voilà : du moment qu'on payait le voyage, cela devenait pour lui le miracle. Et il ne savait pas que ce voyage était payé par sa mauvaise sœur Maltide, et il ne savait pas qu'on lui réservait pour plus tard la déception d'apprendre que cette belle combinaison n'avait pas réussi, et il ne savait pas qu'il vivait, depuis quatre mois, dans une atmosphère affreuse de drame et de roublardise...

Marie s'activait autour de ses méchantes hardes. Elle les ficelait en des paquets drôles, n'ayant ni sac, ni malle. Sa mère et sa sœur s'en étaient allées, sous des parapluies, dans un coin de la grange, pour y chercher les meilleures poires, afin d'en préparer un cadeau pour Maltide, puisqu'elle était fruitière, à dessein d'apaiser sa colère dès l'arrivée.

Marie, tout en soufflant et en tirant la langue autour de ses paquets, pensait à cela, puis à bien d'autres choses. Et, de temps à autre, tout de même, un sourire passait sur sa figure fraîche, semblait rallumer l'or roux de son

chignon compact et léger, parce qu'elle songeait tout à coup qu'elle s'était vengée du fils Budin, cause de tous ses malheurs, et que, grâce à elle, il n'épouserait jamais la riche fiancée Marie Legrix.

— C'qu'il a dû être dupe !... murmurait-elle.

Et elle était tranquille sur les suites des révélations qu'elle avait faites à Marie Legrix : elle connaissait trop bien le caractère des filles riches pour craindre rien. Marie Legrix resterait toute sa vie assez orgueilleuse pour ne jamais dire à personne la raison de son refus. Quant au fils Budin, il avait une telle frayeur d'Avenel qu'il n'essaierait jamais de prendre aucune revanche.

C'était tout de même quelque chose d'avoir un père dont les gens avaient peur. Marie se complut à cette idée. Sa détresse de fille enceinte se raccrochait à cela comme à un dernier vestige d'honneur et de protection.

Or voici que, justement, Avenel, de bas en haut, appela.

— Marie !... hélait sa voix sourde.

Marie tressaillit. Moins que jamais, elle pouvait surmonter l'effroi que son père lui avait toujours inspiré. Elle ne le savait pas en bas. Empressée, elle se précipita dans l'escalier en échelle, afin qu'il n'eût pas le temps de se mettre en colère.

Le père et la fille sont seuls dans la cuisine sombre où l'immense cheminée ouvre un gouffre plus noir, dans lequel s'agite la flamme. Toute l'humidité du dehors est entrée par les fentes des portes et les trous des murs. Une odeur de champignon semble suinter de partout.

Marie a déjà, sur la tête, sa capote à fleurs des dimanches, chose informe et déteinte dont les brides lui écrasent les oreilles. Sa robe propre lui moleste les seins, ses coudes sont écartés, ses mains violettes. Tout son corps est à la gêne dans les dures baleines du corset.

Le père Avenel, lui, un peu courbé, sa barbe désordonnée, courte et grise, reposant sur les plis rigides de sa blouse neuve, la haute casquette sur la tête, reste debout à sa place, appuyé au dressoir où luit quelque vaisselle

criarde. Marie n'ose avancer plus loin. Elle ne regarde pas son père, et lui non plus ne la regarde pas. Chacun d'eux fixe les pavés vaguement rouges qui se disjoignent dans l'humidité. Et le père Avenel parle. Sa voix est éteinte. On l'entend à peine. Marie ne cherche pas à écouter ce qu'il dit, tant elle se sent troublée par tous les mensonges accumulés entre eux.

Puis, peu à peu, elle discerne, surprise, qu'il la remercie avec rudesse de se dévouer pour la famille. Il lui donne aussi des conseils menaçants.

Elle entend :

— Te v'là aller à l'étranger. Les gens d'Paris, c'est du monde mal racé, des fades...

Puis :

— Fais ben attention à té, toujours!... Sans ça, tu sais... Ah! les filles qui s'perdent!...

Et elle entend encore :

— Et pis, envoie tous les mois ta gâgne...

Et voilà que la voix du père Avenel tremble. Marie relève vivement la tête. Elle voit une chose inouïe, terrifiante. La figure impénétrable de son père s'est comme tordue dans sa barbe. Ses joues frémissent. Une larme roule le long de son nez. Une détresse immense passe dans ses yeux qui, maintenant, regardent Marie bien en face. Mais, de par sa race noueuse et sans éclat, son émotion le laisse digne et tout droit à sa place. Alors, il murmure cette chose :

— Moi, j'sais ben que je n's'rai pus là quand tu r'viendras... Je n'te r'verrai pus jamais, jamais, ma Marie...

Son expression est si déchirante qu'on dirait que la mort vient de traverser la ferme. Marie s'est jetée sur son père, bouleversée jusqu'à défaillir. Qu'a-t-il voulu dire? Se sent-il malade sans en parler?

Toute la tendresse que Marie n'a pas eue pour lui se précipite en tourbillon dans son cœur.

Ah! lui qui pleure, lui qui souffre, ne va-t-elle pas tout lui dire? Ne comprendrait-il pas tout le malheur de sa fille? Ah! rester là, à la ferme, ne pas aller à Paris! Le mettre au monde, cet enfant défendu, au milieu de la

VILLE DE PARIS BIBLIOTHÈQUE MARGUERITE DURAND

famille, parmi les soins et les bons yeux de la famille! Cela, ce serait du bonheur tout de même. Un petit Avenel de plus, est-ce qu'on ne pourrait pas l'accueillir à la ferme? Ah! rester là comme une plante à sa place, avec sa bonne racine immuable dans la terre originelle!

Et puis, non! Marie sait bien que cette chose simple, c'est l'impossible. Elle n'analyse rien. Mais elle connaît confusément, étant du peuple, que, plus que tous les autres, les hommes de sa classe sont entiers, intransigeants, et que, pour eux, la réputation est quelque chose de plus important que le bonheur.

Une seconde, l'étreinte du père enveloppe Marie. Leurs lèvres tremblent. Ils vont se dire quelque chose...

Ils n'ont pas ouvert la bouche. On entend, brusque, la voix des enfants et de la mère qui déclarent, dehors :

— La jument est attelée. Es-tu prête, Marie?

Le père Avenel, d'un geste brutal, a repoussé sa fille, s'est essuyé les yeux, et sa figure vite

renfrognée s'est faite pire que d'habitude. Le voile, un instant écarté sur cette âme, s'est aussitôt refermé, avant qu'on ait eu le temps de comprendre les choses entrevues.

Maintenant, en carriole, sous des parapluies incommodes, secouée, gelée et morne, la famille Avenel s'en allait vers la ville, où se trouvait la gare.

La voix triste de la mère, à un moment, avait dit :

— L'temps est chani, aujourd'hui... — ce qui, en normand, signifie moisi.

Et ce fut tout. Ils se taisaient, dans le tintamarre des roues. La route, pleine de flaques, les éclaboussait. Les paysages familiers passaient. Marie y était si accoutumée qu'elle ne pensait pas à les regarder. Elle ne pouvait se rendre compte de ce qu'est un dernier regard. Elle ne connaissait pas encore l'adieu.

Puis ce fut la ville, et puis la gare, l'enfer qui commençait, le billet à prendre, la salle d'attente, le quai, le train. Marie monta dans cette chose inconnue, effrayante...

Les troisièmes. Seules, deux bonnes femmes qu'on ne connaissait pas étaient assises dans le wagon obscur, près de la portière du fond. Elles parlaient entre elles de leurs affaires. Marie avait réuni ses paquets bizarres autour d'elle. Son déjeuner était dans un panier. Le cruchon à cidre dépassait un peu. Le frère, la mère, la sœur, entassés sur le quai, la main sur la portière encore ouverte, multipliaient les recommandations. Marie les voyait là. Elle n'avait pas le sentiment du départ.

Et voici, tout à coup, qu'on claqua la portière, comme si on avait à jamais fermé la porte de communication entre Marie et sa famille. La mère Avenel éclata en sanglots. La petite Angéline, impressionnée, l'imita. Henri s'essuyait les paupières.

Le père Avenel, lui, regardait ailleurs. Marie cherchait obstinément ses yeux. Elle ne les rencontra pas. Le train s'ébranla. Elle se pencha à la portière. Tout le groupe familial faisait des signes désespérés. Un élan précipita Marie comme si elle allait se jeter à bas de ce train. Et, au moment où un tournant lui

cachait enfin la vue des siens, tandis qu'elle retombait assise à sa place, le sifflet strident et prolongé du départ la fit sursauter, la ravagea, lui lézarda le cœur.

X

LE VOYAGE

A travers la campagne obscure de novembre toute ruisselante sous une pluie innée et fine, le train noir se dépêchait, soufflait, cahotait et, de temps à autre, poussait des cris incompréhensibles. Marie, la tête tendue vers l'unique vitre des troisièmes, regardait apparaître et disparaître les paysages où les chaumes gagnés de mousse, d'un vert empoisonné, éclataient en couleur dans l'enchevêtrement foncé et grêle des branchages. Son regard pénétrait jusqu'au fond des prés matinaux, restés frais malgré la mauvaise saison, et dans lesquels les

beaux bestiaux normands, invulnérables au froid, promenaient leur pelage roux et blanc.

Marie ne s'était pas encore habituée au mouvement et au bruit du train. Crispée tout entière, elle se sentait dans une atmosphère de catastrophe. Et, pour tâcher de se détendre et de reprendre sa respiration normale, elle s'efforçait, par moments, d'observer les deux bonnes femmes, ses compagnes de voyage, qui causaient tranquillement entre elles, comme si elles n'eussent couru aucun danger. L'une avait un bonnet, et l'autre une capote comme celle de Marie. Elles parlaient avec animation d'un héritage, de la vente d'une ferme, d'un procès, et sans doute allaient-elles, dans quelque autre ville, consulter un notaire ou un avocat.

A force d'entendre le son monotone de leur voix, Marie se rassura un peu. Alors, sans plus prêter attention à ce qu'elles disaient, elle se reprit à songer à sa propre existence, et toute son aventure de fille séduite lui revint en tête comme une rengaine douloureuse. Certes, la vie, pour elle, allait de mal en pis.

Comme on serait étonné, épouvanté, si l'on vous disait à l'avance ce qu'on va subir ! Il semble qu'on ne pourrait pas accepter les événements qui vous attendent. Et pourtant, en somme, n'admet-on pas, de l'existence, les plus terribles choses ? C'est que le passé est une page qu'on relit couramment, alors que le présent se déchiffre avec lenteur et difficulté, ainsi qu'une écriture pénible.

Marie se demandait, maintenant, comment elle avait pu supporter sans mourir cet amour bafoué, cette terreur, cette honte. Aujourd'hui qu'elle était dans ce train, sauvée de son père, débarrassée d'un souci principal, le sentiment de son infortune lui revenait, plus lucide, plus cruel.

« Que va-t-il m'arriver encore ?... » demandaient ses grands yeux à la destinée. « Quelle réserve de malchance me reste-t-il à épuiser ? » Et la gêne de son corps trop serré, malmené par les mouvements du train, ne lui laissait pas oublier une seconde qu'elle était enceinte de cinq mois, déjà épaissie, déjà déformée.

Pourtant, l'idée de l'enfant ne lui venait pas

encore. Elle ne s'occupait que d'elle-même. Elle ne s'imaginait pas contenir dans son corps une personne à venir. La grossesse n'était pour elle qu'une maladie terrible et flétrissante qu'il fallait cacher le mieux possible. Elle songeait à sa mère, navrée et complice, à la petite Angéline, à Henri... Puis tout à coup, elle revoyait le regard de son père énigmatique, ce regard qu'il avait eu à la ferme, au moment de l'adieu ; et elle sentait bien que ces deux yeux d'un instant fixés sur elle, ces deux yeux de silence et de désespoir qui ne savaient même pas pleurer, resteraient à jamais enfoncés dans sa mémoire comme un grand secret sans paroles...

— C'est-y biétôt Biéville ?

Les bonnes femmes, penchées vers Marie, écoutent avidement sa réponse. Elle est devenue rouge jusqu'aux cheveux et balbutie qu'elle ne sait point. Les bonnes femmes, sans plus s'occuper d'elle, ont repris leur conversation. Mais, réveillée de ses songes, Marie entend de nouveau leurs phrases.

Elles semblent agitées. A travers leurs

propos judiciaires, revient continuellement ce mot de Biéville qui les préoccupe tant. Enfin l'une d'elles soupire, les yeux au ciel :

— Sitôt après Biéville, c'est l'grand tunnel...

Et, tout de suite, ce « grand tunnel » qu'elle ignore devient pour Marie quelque chose d'affreux qui se prépare. Sa crispation l'a reprise. Elle attend avec angoisse ce qui va arriver.

Le train siffle, grince. Est-ce cela ? Non. On s'est arrêté peu à peu. « Biéville ! » crient les employés. Marie respire. Malgré le caquet des bonnes femmes et cette voix des employés, le silence de la campagne, brusquement, a envahi tout le wagon. On est devant une petite gare. Les herbages noyés de pluie recommencent autour des rails. Plusieurs personnes descendent. La locomotive s'époumone à l'avant du train, et, à l'arrière, quelque génisse en détresse, enfermée dans le fourgon aux bestiaux, meugle de sa grosse voix enrhumée.

Le train repart. Les bonnes femmes s'agitent de plus en plus. Elles se sont tues toutes deux, et Marie les voit sortir, des profondeurs de leurs jupes noires, chacune un petit chapelet. Elle n'a pas vu le mouvement s'achever que le train s'est engouffré avec vacarme et sifflements dans une nuit subite. Marie se cramponne à sa place, le cœur chaviré dans l'obscurité. L'horrible chose se prolonge, n'en finit plus ; puis, peu à peu, la clarté revient. On est sorti du grand tunnel. Les bonnes femmes soufflent de soulagement, les chapelets disparaissent dans les grandes poches, et la conversation reprend. Marie apprend ainsi que le danger est passé. Elle se rassure de nouveau.

Le temps fuit. La banquette est dure. Les pieds de Marie, posés sur la bouillotte presque froide, sont glacés. Sa douleur morale, un instant écartée, est revenue à sa place.

Encore une station. On y reste longtemps, puis on repart. Encore des quarts d'heure qui passent. De temps à autre, le train s'arrête ainsi devant les gares de son parcours, comme oublié pour toujours dans des petits pays de pluie. Alors on entend la génisse qui se plaint.

Que regrette-t-elle donc, cette génisse ? Est-ce qu'elle ne pleure pas son pré natal, sa mère

rousse et blanche, la servante exacte qui, trois fois par jour, paraissait dans l'herbage, la couleur des saisons, le temps placide, l'herbe sure ? Où va-t-elle ? On l'a vendue, sans doute. Elle a marché, déjà inquiète, le long des routes mouillées qui la menaient à la gare, puis on l'a hissée de force dans le fourgon effroyable.

Son destin ne ressemble-t-il pas à celui de Marie? L'âme effarée de Marie, en route pour l'inconnu, ne pleure-t-elle pas comme cette génisse dépaysée?

Et voici, après deux heures de bavardage, que les bonnes femmes sont descendues à une grande gare rencontrée. Il monte des gens dans le compartiment de Marie : des jeunes filles avec leur mère, un soldat, deux cultivateurs. Le train repart encore une fois. Il est midi.

Marie a faim et n'ose pas ouvrir son panier à provisions. Elle attend, attend toujours, puis enfin se décide. Intimidée et maladroite, la voilà qui mange, tenant son panier sur ses genoux et, quand elle essaie de boire, se versant du cidre dans le cou. Les jeunes filles et le soldat la dévisagent. Elle a le sang à la tête. Puis, comme elle commence à peler son fromage, les jeunes filles, avec des mots désagréables, ouvrent, en se bouchant le nez, la vitre de la portière, disant qu'on ne peut pas y tenir. Marie a envie de pleurer. Les bouchées lui restent dans la gorge. Elle se hâte de finir son pauvre repas et d'en précipiter les épluchures dehors.

On s'arrête une fois de plus. C'est une gare envahie de monde. Les paquets de Marie disparaissent sous les banquettes, poussés par des mains autoritaires. Le compartiment est complet. Marie se ratatine dans son coin pour ne plus gêner personne. Elle sent sa figure bleue. Elle est serrée, étouffée, malade. Et, tout à coup, elle ouvre précipitamment la vitre, prise de vomissements affreux. Les jeunes filles protestent, les autres voyageurs se détournent. Indifférent, le soldat allume une cigarette.

Marie, maintenant, voudrait désespérément s'étendre, se dégrafer. Elle sent que tout le

wagon l'a prise en grippe. Les cultivateurs seuls s'apitoient un peu à son sujet, lui demandent, en regardant le soldat, si elle veut qu'on ne fume pas. Elle fait non, sans répondre. Elle est à présent toute blanche, et ses dents claquent.

Encore une gare. Pauvre génisse, il y a, dans le train, une créature humaine aussi malheureuse que toi...

Le soldat a rallumé une cigarette. Marie, morte de honte, recommence à vomir. La nuit tombe.

A une grande ville, tout le monde descendit. Marie se trouva seule et s'allongea de son mieux sur le bois dur de la banquette, avec sa tête d'or roux sur un de ses paquets ridicules, et sa joue d'enfant dans sa main.

Elle s'était enfin endormie, quand un appel la réveilla. Il fallait changer pour Paris. Embarrassée parmi ses paquets culbutés, sa capote à fleurs tout de travers, Marie tournait sur elle-même parmi la pluie, au milieu du quai crépusculaire; et, à toutes les vitres des

wagons, il y avait des visages qui riaient et se moquaient d'elle.

Elle arriva au train qu'il lui fallait reprendre au moment où on refermait les portières. Ce fut un éclat de rire général quand on la vit jetée par les employés dans le compartiment, suivie de tous ses ballots à carreaux et de ses paniers inattendus. Haletante comme une bête traquée, les yeux fous, elle était tombée au milieu de gens mal discernés dans le clair-obscur, et qui bougonnèrent, dérangés. Quelqu'un l'aida pourtant à s'installer, parce que la foule n'est pas immanquablement impitoyable, surtout quand elle est populacière. Une moitié de veilleuse éclairait les visages qui se rendormaient. Et Marie, serrée entre deux gros personnages, retenant sa respiration, baissant sa tête sur sa poitrine, se laissait emporter et secouer dans la nuit sans plus songer à rien, avec la sensation d'être enfoncée dans le malheur jusqu'au cou.

Quand, vers le soir, elle comprit qu'on était à Paris, elle eut envie de ne pas bouger, de

rester là jusqu'à ce qu'elle y mourût. Puis, cédant à la fatalité, elle se décida à descendre une seconde fois ses paquets, et à les entasser sur le quai illuminé. Et elle s'immobilisait, pourpre, les larmes aux yeux, bousculée par des flots de gens qui, sans prendre garde à elle, se pressaient vers les sorties.

Or, voici que, devant elle, surgit soudain la figure oubliée de tante Maltide. Elle la reconnut à son seul œil, mauvais et luisant. L'autre paupière restait proprement close. Des mèches encore rousses et ondulées sortaient de son chapeau noir, et, dans sa figure pâle et assez grasse, sa bouche édentée s'agitait, colère, sous le nez droit et fin qu'elle tenait de sa race normande.

Derrière elle, Marie distingua son frère Alexandre, changé, un peu grisonnant, et qui n'osait pas la regarder parce qu'il ne voulait pas l'embrasser.

Alors la rancune de Maltide contre Avenel, père de Marie, son frère détesté, s'exhala toute en une phrase de mauvais accueil. Avant de rien demander à sa malheureuse nièce, elle se

précipita sur elle, et, la toisant de son seul œil, noir de mépris, elle proféra :

— Ah! oui! On peut l'dire que c'est la mauvaiseté d'ton père que t'as dans l'sang, toi!

Et comme Marie, la bouche ouverte, la regardait, la vieille fille reprit en désignant les paquets :

— C'est y cha ta malle?... C'est point honteux!... Et pis, vas-tu rester comme cha à t'piéter sur le quai?...

Et parce que Paris avait eu le temps d'influer sur sa langue, elle ajouta en poussant rudement Marie par l'épaule :

— Eh! va donc! grouille-toi un peu, girafe!

Et c'est ainsi que, rudoyée, grondée, ahurie, Marie se trouva, un moment plus tard, en fiacre, écrasée par sa tante, son frère et ses paquets, tandis que, fermant les yeux sur ses larmes, posant sa main rouge contre son cœur qui battait trop fort, au milieu de la danse des lumières et du cri de la ville, elle recommandait à Dieu, en une humble prière mentale, son âme de génisse dépaysée.

XI

MARIE EN PLACE

Depuis huit jours qu'elle était à Paris, Marie Avenel, enfiévrée et tressaillante, ne s'était pas encore remise de son voyage. Ses idées éparpillées ne pouvaient plus se fixer sur rien. Tout ce qu'elle voyait était trop nouveau, trop saisissant pour qu'elle eût le loisir même de penser. A travers les surprises de Paris et les rebuffades de sa tante, elle sentait seulement que son âme, racine arrachée de la terre, lui faisait toujours plus mal, et que son corps de fille enceinte était toujours plus lourd.

Aujourd'hui, pour la première fois seule dans les rues, elle était presque terrifiée. Le bruit de la ville et son va-et-vient lui harcelaient les yeux et les oreilles. Elle avait des sursauts de bête peureuse, de brusques reculs. Et puis elle craignait si fort d'oublier le court itinéraire qu'on lui avait minutieusement indiqué pour aller jusqu'au bureau de placement!

Tant de choses qui tourbillonnaient en elle semblaient se refléter dans ses grands yeux dilatés et verts, que chaque émotion passante assombrissait subitement. On la regardait beaucoup. Même dans le pittoresque quartier Notre-Dame, hanté de loqueteux chiffonniers et de Kabyles en chéchia rouge, elle était insolite sur les trottoirs, avec son accoutrement et son allure de paysanne, avec sa fraîcheur éclatante. Et c'était parce que toute l'anémie des visages de Paris ressortait autour de ses joues de fleur, parce que ses gros souliers, habitués à fréquenter l'herbe humide des herbages, étonnaient les pavés et l'asphalte gluant; parce que toute l'odeur des campagnes profondes était

restée dans ses cheveux légers, comme le parfum invétéré d'une rose demeure autour d'elle après qu'on l'a cueillie.

Maintenant, vous la voyez dans une cour obscure, interrogeant un concierge indifférent. Il répond enfin du bout des lèvres :

— Porte B, au fond de la voûte, à gauche, au rez-de-chaussée.

Marie, qui n'a pas compris, reste si abasourdie qu'une fille qui passe a pitié d'elle et lui dit de la suivre. Elles arrivent ensemble au bureau. Enfin, Marie est installée sur un banc, au milieu d'un petit troupeau d'hommes et de femmes qui causent entre eux, à voix basse. Ce sont les domestiques. Chacun a apporté là le type et l'accent de sa province native, corrigé par l'expérience du service et l'atmosphère de Paris. Figure rasée des hommes, coiffure soignée des femmes, facies spécial de ceux qui servent. Marie continue à détonner dans ce milieu étranger. Les dames du bureau lui ont jeté un coup d'œil assez méprisant en prenant son nom et son adresse. Puis personne ne s'est plus occupé d'elle.

Marie, assise, regarde vaguement ce qui se passe. Ses idées, calmées par ce repos d'un moment, commencent à se remettre en place. Elle songe aux deux lettres qui ont suivi sa dépêche d'arrivée et qu'elle a envoyées ce matin à la ferme, l'une secrète pour sa mère, l'autre pour le reste de la famille. Comme elle a compris, en écrivant ces lettres, la distance qui la sépare des siens ! A présent, c'est fini. Même à sa mère, elle ne saura jamais écrire ce qu'elle veut dire. Une lettre est une chose tellement morte quand on avait jadis la parole, le regard vivant, toute l'expression humaine qui expliquait si bien les sentiments dont on était agité !...

Marie a raconté de son mieux le voyage. Son écriture de petite fille traçait sur le papier des mots toujours les mêmes : « Je vous dirais que... »

Elle a continué le mensonge qu'on fait au père Avenel, en disant qu'elle est logée chez l'amie qui l'a appelée à Paris. Et elle a raconté aussi qu'elle a revu son frère Alexandre, qu'il est bien changé, et que sa femme,

madame Alexandre, est enceinte de cinq mois et demi.

Ah ! comme Marie a senti l'horreur de sa situation, le soir de son arrivée, alors que la femme d'Alexandre montrait avec fierté son ventre de femme mariée, ce ventre sans corset, étalé comme un triomphe, tandis que Marie, elle, dissimulait, dans les baleines cruelles, la honte de sa grossesse illégitime !

Et maintenant, n'est-elle pas assise dans ce bureau de placement, gênée dans sa robe, sentant remuer ses entrailles hantées; n'est-elle pas seule, angoissée et quêtant une malheureuse place de bonne, alors que sa belle-sœur repose chez elle, au milieu de ses deux enfants et de tante Maltide, et se fait gâter de tous, par abus de sa « position intéressante ? »

— Moué itou, pense Marie, j'suis dans eune position intéressante...

Mais sa pauvre réflexion ne va pas plus loin. Elle sent obscurément qu'elle est écrasée par la force du préjugé social, et que toute révolte est inutile contre cet immense étau. Ses yeux noyés de rêve revoient la ferme de son enfance,

la famille, les prés, les bois... Puis c'est le visage du fils Budin qui apparaît, et le cœur de Marie se tord dans sa poitrine.

— Marie Avenel !...

Une voix sèche a résonné. Marie tressaille. Une des dames du bureau la regarde et lui fait signe.

— Voilà votre affaire, lui chuchote-t-elle. Une dame qui demande justement une petite bonne pas cher. Ah ! vous avez de la chance !

Est-ce que Marie a de la chance ? Cette parole sonne étrangement dans ses oreilles. Mais elle n'a pas le temps de réfléchir là-dessus. La voilà, dans le salon du bureau de placement en face d'une grosse femme effondrée dans un fauteuil, et qui sent la parfumerie.

Marie la distingue mal, car elle est assise à contre-jour. On devine un chapeau hérissé d'ornements fanés, une robe prétentieuse et sale, des mains grasses, baguées de doublé et de verre, et dont les ongles sont noirs

La grosse femme promène sur Marie ses yeux cuisinés, qui reluisent assez sinistrement dans le fard excessif de sa figure bouffie et

blême; mais elle n'arrive tout de même pas à se rendre compte de l'état de la jeune fille. Et Marie, mal impressionnée, se dit :

— Qui qu'c'est que c'vieux Kroumir-là?... C'est qu'elle a l'air de m'z'yeuter... C'est qu'elle me tourne un mauvais coup d'œil, marchez!

Une voix qui s'enroue tout de suite sort de la personne équivoque :

— Vous connaissez le service de femme de chambre?

Marie n'a pas très bien saisi ce qu'on lui demande, mais le sentiment de son savoir-faire la redresse soudain, presque orgueilleuse :

— Oh! mais oui, madame, chante-t-elle de tout son accent normand, pensez que j'peux tirer cinq vaques trois fois par jour!

La grosse fęmme, la respiration coupée, considère un instant Marie. Puis le regard plein d'expérience de son œil fardé se rassure, s'égaie d'un sourire ironique. Puisqu'elle a devant elle une créature aussi absolument idiote, elle va en profiter aussitôt.

— C'est bien, dit-elle. J'vous prendrai à

quinze francs par mois, nourrie, blanchie et logée.

Et elle lui explique comment elle fera tout le service de la maison. Elle lui explique aussi que son mari et elle tiennent une espèce de café à Billancourt, et que, les jours de presse, Marie devra quelquefois aider l'autre bonne, dont l'emploi est de servir les consommateurs. Elle est venue de si loin à ce bureau-là parce qu'elle le connaît depuis plusieurs années.

— Pouvez-vous v'nir avec moi tout d'suite dans ces conditions-là? demanda-t-elle de sa voix rauque.

— Oui, fait Marie, heureuse d'une place si vite trouvée. Mais faut qu'j'en parle à ma tante Maltide.

Maltide trouva que c'était bien. On ne pouvait espérer mieux pour Marie, et elle s'en trouvait du coup débarrassée. Elle lui répéta qu'elle avait de la chance, et, parmi cent propos désobligeants qui se terminaient toujours par une petite moralité à la manière normande, elle l'invita à venir à la fruiterie dès

qu'elle aurait un jour de congé. Elle lui donna aussi des conseils, et, avec une grimace de dégoût :

— Quand tu s'ras pour accoucher, tu m'préviendras. J'te conduirai à l'hôpital.

La femme d'Alexandre, redressée sur son ventre proéminent, pinça les lèvres. Alexandre regarda par terre. Marie était la tare de la famille.

Après un voyage silencieux en tram, au côté de sa patronne qu'elle n'osait regarder, Marie arriva dans un nouveau pays. Elle s'attendait à tout maintenant.

Billancourt lui parut pourtant encore plus noir que Paris, et sa poitrine se resserra quand elle vit dans quelle sorte d'armoire elle devait dormir, dans quelle cuisine elle devait se tenir, dans quelles petites chambres elle devait faire le ménage.

Elle examinait à la dérobée, dans la lumière verdâtre venue des cours restreintes, la patronne qui lui montrait les aîtres ; et quoi qu'elle ne sût rien du mystère des villes, l'instinct de sa race paysanne, soupçonneuse et

traditionnelle, lui disait que cette femme n'était pas quelque chose de bien. Et cela aussi lui serra le cœur.

L'autre servante de la maison, celle qui avait son service au café avec le patron, se chargea vite de lui expliquer les maîtres. Elles se trouvaient seules, vers le soir, dans la cuisine crasseuse :

— C'est une ancienne pouffiasse, glapit la voix de voyou de cette fille. Pensez-vous ! Elle est sortie des mauvaises maisons ! Elle a été épousée par son mecq parce qu'elle avait un peu d'galette. Et maintenant y tiennent l'caboulot ensemble. Mais tout le monde connaît leurs histoires ! Aussi, la patronne a beau faire du chichi, ça n'pige pas !... Heureusement que le patron est jeune et costaud !

Les poings aux hanches, en un geste ignoble, elle reprit :

— Moi je m'gêne pas pour boire et manger à sa santé dans son dos, la vieille ! Faudrait vraiment êt' trop poire pour turbiner sans croûter !

Marie, les yeux ronds, écoutait cette langue étrangère. Et comme la bonne, voyant à qui

elle avait affaire, lui éclatait grossièrement de rire au nez, elle se rebiffa tout de même :

— Y a directement du monde qu'est bête!... remarqua-t-elle en devenant toute rouge.

Et elle se détourna avec mépris, choquée dans cette espèce de distinction naturelle qui appartient à ceux de la Normandie paysanne.

Dès lors, le cauchemar de sa vie s'assombrit encore. Raillée par la bonne vicieuse et voleuse, bousculée par son patron ivrogne, par sa patronne ordurière, elle avait, sans se l'expliquer, de la gêne et du chagrin de vivre dans un monde si interlope. Il se passait autour d'elle des choses qu'elle sentait sans les comprendre. D'ailleurs, elle ne se plaignait jamais des mauvais traitements que ces gens lui faisaient subir; mais quand ils commençaient à élever la voix contre elle, elle pensait :

— Pour qui qu'ils crient si fort? Ça a l'air poissonnier de crier comme cha...

Et elle se renfermait dans une réprobation silencieuse.

Son seul soulagement était d'aller quelquefois chercher des œufs, chez la mère Delcourt, qui habitait sur la berge. Là, parmi les petites tonnelles et les maisons sans étage de la zone, construites en planches d'emballage, avec leur bric-à-brac drôle et leurs jardins baroques, Marie croyait retrouver un peu d'atmosphère campagnarde. La Seine coulait, livide, entre des usines noires et des arbres noirs. Un peu d'herbe usée attendrissait ses bords. Et la mère Delcourt, affairée au milieu des poules, le tablier plein d'épluchures pour sa chèvre, était la seule personne qui fit bon visage à Marie quand elle la voyait apparaître.

Les ouvriers des usines, au passage, lui jetaient aussi des sourires, des paroles tendres : « Eh ! la môme Pomme ! » ou bien : « J'l'embrasse pas, mais l'cœur y est! »

Mais Marie fuyait leur regard amusé et galant, car elle avait acquis pour toujours la terreur de l'homme.

Une fois, elle alla voir sa tante par le tram. Elle commençait à avoir un peu moins peur de la géhenne parisienne. Mais, chez Maltide,

elle n'ouvrit pas la bouche à propos de ses peines; et, du reste, elle fut mal reçue.

Maintenant, elle n'éprouvait même plus le désir d'écrire la vérité à sa mère, dans des lettres secrètes. A quoi bon la tourmenter de ses malheurs? Une fatalité lui courbait la tête. Elle avait prévenu son père que sa belle place était une affaire manquée, mais qu'elle en avait trouvé une autre plus modeste en attendant mieux. Et, sur ses quinze francs, touchés au mois de décembre, elle en envoya huit à la ferme.

Janvier approchait avec ses fêtes. Le jour de Noël, Marie, pour la première fois, fut appelée à servir au café.

Elle y souffrit plus que jamais de se sentir pourpre sous ses cheveux de lumière fauve, Elle commença par renverser une bouteille d'absinthe en cassant deux verres. Le patron l'injuria violemment devant tout le monde. Ce fut, dans l'estaminet embrumé de fumée, une salve de rires et de plaisanteries. Et comme elle sanglotait avec un geste d'enfant, les

poings sur les yeux, un soldat lui pinça les reins, et deux cyclistes hâves, déjà saouls de ce qu'ils avaient bu, prétendirent, pour la consoler, la faire asseoir sur leurs genoux.

Marie s'indigna, révoltée, avec des mots de son patois. Alors la patronne se leva du comptoir, et, sans explication, lui donna deux gifles.

Un soir, Marie, couchée sur sa paillasse, dans l'armoire qui lui sert de chambre, pleure tout bas, la tête enfoncée dans le traversin, comme elle le fait presque chaque nuit avant de s'endormir. Elle pense au passé et à l'avenir, et l'avenir est encore plus sombre que le passé. Du fond de sa détresse, tout son être est tendu, ce soir, vers un seul désir, un désir désespéré, impossible : revoir sa mère une heure seulement.

Ah! retrouver ses bons yeux tristes, se jeter dans ses bras, sentir, à travers le petit caraco sans forme ni couleur, la chaleur de son humble poitrine aux mamelles tombées! Marie n'a jamais compris, autrefois, le bonheur d'être

près de sa mère. On n'y pense pas quand on est heureux...

— Si maman pouvait m'voir!... Si elle entrait comme cha, tout d'un coup, ici, dans ce vieux ratire à rats qu'y m'ont donné comme chamb'!... Si elle ouvrait c'te porte!...

Marie se pâme sur cette idée, dans un redoublement de sanglots. Elle fixe la porte, vaguement apparue dans l'obscurité, comme si sa mère allait réellement entrer. Avec quelle force accusatrice elle lui raconterait tout ce qu'on lui fait, toutes les horreurs qu'elle entend, et le désespoir de vivre dans quatre petites pièces à Billancourt, au milieu des étrangers méchants, avec cette angoisse de son corps étouffé, tous les jours plus gros! Comme elle lui dirait le mal de ne plus rien savoir des prés mouillés, des bestiaux pacifiques, des bois secs de l'hiver, des cloches du nouvel An, des soirées à la ferme, autour de la chandelle dans son vieux bougeoir de cuivre!...

Marie s'hypnotise sur la porte. Son ventre, sorti du corset, enfin libéré, est arrondi sous

le drap, dans son ampleur maternelle. Et, au moment où elle va enfin s'endormir, à bout de larmes, la porte, comme par miracle, s'ouvre brusquement. Marie, pantelante, regarde... C'est la patronne qui apparaît, une bougie à la main.

Ses yeux pleins d'expérience ont-ils enfin soupçonné quelque chose? Elle se précipite vers Marie avant qu'elle ait eu le temps de faire un geste, tire le drap et découvre la grossesse si naïvement évidente. Alors la voix éraillée s'élève :

— Ah! ah!... J'm'en étais doutée! Ça est enceinte à pleine ceinture et ça fait sa mijaurée d'vant l'monde! Et ça vient se placer chez les honnêtes gens!... Des coureuses pareilles! Des...

Une cascade de gros mots ravage sa gorge. Elle s'essouffle dans son corsage de soie tachée, et sa bouche peinte bégaie de colère, tandis qu'une lueur empoisonnée filtre de ses yeux assommés de noir.

Marie, assise dans l'épouvante, essaie de cacher son corps injurié. La bougie posée à

terre fait vaciller de grandes ombres sur le drap. La patronne, à présent, bouscule Marie d'une main furieuse, tandis que le flot d'horribles paroles continue à sortir de ses vieilles lèvres empâtées de fard.

— Je vous chasse! répète-t-elle, le poing levé pour les coups.

L'autre bonne, le patron, des voisins, qui sont là, on ne sait pas pourquoi, sont montés au bruit. Des rires étouffés remplissent le corridor.

Marie, claquant des dents, les yeux immenses, se rhabille de son mieux pour s'en aller, laisse entrevoir la fraîcheur florale de sa chair de dix-sept ans, cherche à rattraper sa chevelure légère et copieuse qui ondule sur ses reins comme une flamme.

Mais la patronne, tout à coup, se ravise. Et, d'une voix emphatique à cause de la galerie attentive au fond de ce corridor :

— Vous n'avez pas besoin de vous rhabiller, espèce d'éhontée! J'vous garde tout d'même.. par bonté. Seulement, vous comprenez bien, quand on a une bedaine comme ça, qu'on

n'touche pas quinze francs par mois. Je vous paye désormais cinq francs, et vous allez m'faire le plaisir de boudiner ça un peu mieux dans vot' sale corset. Ma maison est une maison comme y faut, vous m'entendez?

Alors, comme Marie, retombant assise sur le lit, lève sur elle son regard ruisselant de petite fille martyrisée, elle ajoute, en reprenant sa bougie, approuvée par tous ceux et toutes celles du corridor louche :

— Et puis, quand vous sentirez qu'y va v'nir au monde, vot' sale lardon, vous m'ferez l'plaisir de déguerpir de chez moi et d'aller faire ça ailleurs, n'est-ce pas?...

XII

LES AFFRES

Après les longueurs du sombre hiver, le tout premier printemps commence à souffler sur le monde et sur Billancourt. On est au mois de mars; et Marie, malgré l'atmosphère de terreur et de dégoût où elle vit chez ses patrons au regard mauvais, malgré la grossièreté des clients qui viennent boire et la haine basse de l'autre servante, malgré la souffrance d'être chaque jour plus énorme et chaque jour plus serrée dans son corset hypocrite, Marie, à travers sa sève de sauvageon, sent que le renouveau se prépare.

N'est-elle pas elle-même semblable, dans sa grossesse prête d'aboutir, à un bourgeon tendu qui va éclater au soleil?

Marie... A force de misère physique et morale, de nourriture rance et de fatigue exagérée, ses belles couleurs normandes ont déjà tant diminué sur ses joues amaigries! Il semble, de plus en plus, que son visage se soit creusé, comme si sa vigueur et sa fraîcheur avaient été pompées ou profit du petit humain qui se développe dans son ventre. Elle connaît mille silencieuses agonies, mille affaissements. Des douleurs folles, certaines nuits, lui bouleversent les mâchoires; ses grands cheveux fauves, quand elle les coiffe, restent par paquets dans les dents du peigne; et, le long de ses flancs trop gonflés, sur ses cuisses fatiguées, cent minuscules veines, en éclatant, ont dessiné à même la peau charmante et pure de zigzaguants et laids réseaux bleus.

A travers le nouveau masque, douloureux et tiré, que lui a donné la vie, ses yeux de dix-huit ans regardent, encore agrandis, pleins d'une angoisse devenue habituelle, et l'on

dirait que toute son âme s'est concentrée dans leur double lueur verdâtre.

Ainsi, par un travail imperceptible commencé dès la grossesse, s'est éteint son glorieux éclat de petite miss rouge comme une pomme.

Est-ce que la virginité n'est pas la seule défense de la beauté des pauvres? Dès qu'elles sont atteintes par la conception, elles ne savent pas empêcher leur ligne féminine, si facilement aggravée, leurs tendres couleurs, si fragiles, de s'abîmer pour toujours. Aux femmes riches de se défendre et de rester fleurs malgré l'enfantement. La fille déshéritée n'a qu'à se laisser sans résistance devenir fruit, aux dépens de sa corolle qui se fane : la rose de sa jeunesse passe presque aussi vite que celle des jardins.

Le premier frisson de la saison nouvelle tourmentait donc le cœur de la pauvre Avenel abandonnée. Une inquiétude muette la faisait errante le long des berges, quand elle allait chercher des œufs chez la mère Delcourt. Accoutumée aux perpétuelles scènes de ses

maîtres, elle ne craignait plus de s'attarder dans ses courses.

Les gens des guinguettes et ceux des canots de pêche connaissaient bien sa silhouette familière. Quand elle marchait, la tête basse, auprès de l'eau pâle, on lui disait, de-ci de-là, bonjour. La Pipe, le pêcheur de goujons, la tenancière du *Père Lapin*, celle des chevaux de bois, les gymnasiarques qui s'exercent au trapèze, lui faisaient des signes. Elle répondait vaguement de loin, toujours farouche et la bouche close. Un piano faussé jouait une valse vulgaire, du fond des tonnelles, mêlait son bruit à l'orgue de barbarie du petit manège, au grincement des grues déchargeant du charbon. Et les fumées sombres des usines, qui s'en allaient en biais dans le ciel, figuraient des arbres fantastiques, instables et déformés par le vent.

Marie essayait de ne voir que les groupes d'ormes sans voir les fabriques qui les enlaidissaient, de ne voir que l'île de Billancourt assise au loin sur le fleuve, que les chalands goudronnés avec leurs persiennes vertes, leurs

gais pots de fleurs, leurs enfants barbouillés, leur poulailler picorant au-dessus de l'eau. Son esprit sérieux ne comprenait pas la joie de ceux qui riaient en mangeant un cornet de pommes de terre frites ou une assiette de moules marinières. Ce qu'elle cherchait, elle, dans ce paysage coupassé, c'était un peu d'herbe fraîche où traîner ses pieds.

Des autos passaient en soulevant des tempêtes de poussière. Marie, désespérément, pensait au printemps de Normandie, quand l'herbe envahissante s'étend sur tout comme une neige verte. Ah! retrouver les jours herbagers d'autrefois, les jours heureux de son innocence, lorsqu'elle ne savait pas qu'elle vivait son bonheur!

Parfois, en regardant les lourdes péniches attachées à leur remorqueur affairé et qui, de leur poitrine carrée, refoulaient les petites vagues de la Seine, elle lisait à l'avant le mot *Rouen*, et des larmes brouillaient ses yeux, car elle n'ignorait pas que Rouen était la ville capitale de son pays perdu.

Puis, à force de fréquenter ces lieux pelés,

elle découvrit un jour le cimetière, et elle y entra parce qu'elle apercevait de l'herbe haute et parce que la lumière y était silencieuse. Ce cimetière n'est point ancien. Dans les espaces encore inoccupés, un gardien naïf et philosophe a semé des carottes et des radis, en attendant les morts.

Marie, quand elle pouvait s'échapper, allait rôder toute seule dans cette ville de perles enfilées, de marbre et de fer forgé, où elle ne rencontrait jamais personne, quoique ce fût une ville si pleine de monde.

Aucune idée métaphysique ne parvenait jusqu'à son cerveau simple. Elle ne songeait pas, en promenant sa personne enceinte parmi les morts, que la mort est peut-être l'œuf éternel d'où renaît de ses cendres le phénix de la vie, et que son enfant était recroquevillé en elle comme le cadavre est couché dans la terre. Elle ne pensait pas que les fils des morts sont peut-être les revenants de leurs pères...

La seule pensée qui pouvait lui venir était celle de son cimetière à elle, si loin, maintenant, si loin autour de sa petite église nor-

mande. Et puis sa vie était tellement lamentable qu'elle allait jusqu'à imaginer qu'il valait peut-être mieux être sous la terre que dessus, et il lui venait des envies de mourir tout de suite, afin que son malheur se terminât.

Alors elle s'appuyait contre quelque tombe plus enchevêtrée que les autres, et elle ne savait pas que le mystère de la naissance est aussi ténébreux que celui de la mort. Ses yeux instinctifs regardaient l'herbe croître au soleil, et sa tête pesait sur sa poitrine, accablée par le mal du pays.

Ce fut dans la nuit tombante de ce cimetière nostalgique que Marie, un jour, fut avertie par les premiers signes de l'enfantement.

Elle était, depuis le matin, si particulièrement anxieuse, sombre, mal à son aise, qu'elle avait pris sur elle de sortir à la dérobée, pour aller voir son herbe fraîche et mortuaire, et tâcher de se réconforter par un peu de repos et de solitude.

Assise dans son recoin préféré, elle caressait d'une main distraite les petites graminées qui

l'entouraient. Ses yeux vagues regardaient la perspective des tombes alignées. Le ciel était encore un peu bleui par un reste de jour. Et, tout à coup, Marie sentit quelque chose d'horrible qui lui arrivait. Avant qu'elle eût esquissé un geste pour se lever, ses vêtements inondés lui mouillèrent tout le corps, et elle comprit qu'elle était assise dans un marécage d'eau mêlée de sang. Une douleur sourde, en même temps, commença de la creuser.

— V'la l'mal d'enfant... pensa-t-elle épouvantée.

Et elle se stupéfiait que cette chose fût venue comme cela si vite, alors qu'elle comptait encore sur huit ou dix jours de grossesse.

N'osant se lever à cause de sa robe trempée, elle restait là, le cœur fou, les yeux fixes. La douleur profonde augmentait en elle, gagnait ses reins.

— J'vas-t'y accoucher dans l'c'mitière?... se demanda-t-elle.

Elle se voyait déjà terrassée dans l'herbe, mettant son enfant au monde parmi les tombes.

— C'est pas possib' cha ! C'est pas Dieu possib' !... murmurait-elle en serrant les dents.

Et soudain, comme un fouet invisible qui lui eût lacéré les reins, un éclair de souffrance la traversa, lui fit pousser une exclamation.

Tremblante, la respiration coupée, elle se recueillit, les yeux fermés, comme pour mieux comprendre son mal et l'empêcher de revenir.

La douleur sourde persistait dans ses reins, semblait sournoisement atteindre l'os du dos.

— Faut que j'm'en aille... faut que j'm'en aille... répétait Marie haletante.

Elle fit un effort, se leva. Un sentiment de honte et de ridicule venu de sa jupe mouillée se mêlait à son affolement. Heureusement, la nuit s'accentuait. Elle se glissa, furtive, entre les tombes, et, de temps en temps, elle s'arrêtait, par terreur de sentir revenir le coup de fouet de tout à l'heure.

A la porte du cimetière, elle fut clouée à sa place par un élancement semblable.

— Ah !... cria-t-elle malgré elle. Puis, chassée par le mal, elle se mit à courir presque, par un instinct d'animal battu, de fuir les

lieux fréquentés, de se cacher pour souffrir en paix.

Télégraphier à tante Maltide? Impossible avec cette robe souillée, ces douleurs subites qui lui tiraient de la gorge un gémissement involontaire. Rentrer chez ses patrons, encore moins. On l'avait prévenue de déguerpir quand elle accoucherait. Où aller, alors, où aller?

Maintenant, dans la nuit tout à fait accomplie, c'est Marie qui se dépêche le long de la berge devenue sinistre. Les lumières de Paris se sont allumées au loin, la Seine est obscure, le reflet rouge d'une péniche endormie serpente à travers le remous de l'eau noire, semblable à une traînée de sang.

Marie court, comme si la Douleur était à ses trousses, puis s'arrête. Elle a tiré sur ses agrafes, jeté son corset qui l'assassine. Elle ne sait pas où elle va, ni depuis combien de temps elle arpente ainsi la berge déserte, marchant devant elle et revenant sur ses pas. Un désir intense de se coucher l'agite. Mais elle est

seule dans la nuit, seule au monde. Il n'y a pas, sur toute la terre, un refuge préparé pour elle, pas un être qui puisse l'accueillir, la plaindre, la dorloter, au moment où elle va endurer toute la douleur humaine.

Bien des fois, le coup de lanière qu'elle redoute est revenu. Un cri s'arrachait de sa poitrine. Puis, par réaction, elle se sentait vraiment si malheureuse, si seule, qu'elle se mettait à fondre en larmes. Mais ne connaissant plus, à présent, que sa douleur physique qui augmente sans cesse, ses larmes s'arrêtent. Elle n'est plus qu'une douleur qui se plaint vers le ciel noir. Appuyée contre un arbre, vaincue, ne pouvant plus continuer sa course démente, elle va se laisser glisser sur le sol, s'y rouler, crier, mettre bas dans l'ornière comme une bête maudite.

Alors, une rancune immense s'éveille en elle. Elle songe avec rage au fils Budin, qui, lui, ne souffre pas; elle songe aussi à son père, qui, sans le savoir, l'a forcée à s'exiler; elle en veut même à sa mère de n'être pas là. Et puis surtout elle hait, elle hait férocement l'enfant,

cet étranger plus cruel que tous les autres, qui lui laboure ainsi le corps pour venir au monde.

Une seconde, son poing se tend dans l'ombre, vers la vie, vers l'inconnu, vers la douleur. Et, comme elle va enfin se laisser choir, loque humaine, dans le désespoir et l'horreur, du fond de l'obscurité, tout à coup elle entend quelque chose qui parvient jusqu'à elle. Quelle est donc cette voix grêle, chevrotante, semblable à un appel?

La chèvre de la mère Delcourt! Marie regarde autour d'elle, reconnaît les lieux. Elle est près du potager de la mère Delcourt. A deux pas, c'est le réduit où loge la chèvre. Oui... à cette heure, personne n'entre plus dans le jardin... Oui... là on ne la verra pas, on ne la poursuivra pas.

D'un dernier élan, ramassant toute son énergie, Marie s'est jetée dans le jardin, a poussé la porte du réduit, est tombée enfin sur la paille, près de la chèvre qu'elle ne peut distinguer.

La chèvre invisible bêle, inquiète. Marie, les poings dans la bouche, essaie de retenir le hur-

lement de la gésine. L'odeur forte de la bête lui entre à pleines narines, jusqu'au cœur.

Maintenant, oh! maintenant c'est une douleur inadmissible. De droite et de gauche, Marie se roule dans la paille et le fumier avec des cris étouffés, des cris d'indignation contre la souffrance. Elle sent bien que ce n'est que le commencement, que l'abomination va empirer encore. Et, bien que personne ne soit là pour écouter, elle ne cesse de répéter :

— Ah! qu'je souffre! Ah! qu'j'ai soif!... comme si tout de même il y avait Quelqu'un quelque part, une pitié immanente, capable de la comprendre.

Et voici : cette torture qu'elle n'avait pas imaginée, cette indicible torture est plus impérieuse que la volonté de se taire. Tant pis pour tout! Marie crie tout haut, à son aise; Marie n'est plus une créature humaine. Elle est un animal qui n'a pas le sens commun, pas de libre arbitre : elle crie.

Au bout de quelques heures suppliciées, la douleur s'amadoua. Marie, éreintée, haletante, n'avait plus qu'un gémissement sourd et continu. Et même, malgré la soif qui lui râpait la gorge, elle s'endormit presque, dans la paille nocturne.

Lentement, la nuit finissait, longue nuit de mars aux heures noires. L'aube vint. Une petite clarté bleue entra dans le réduit par la fente de la porte. Alors la chèvre, tirant sur sa corde, s'approcha de Marie assoupie, et, par manière de jeu faunesque, lui mordilla les cheveux. Puis elle tourna son œil sorcier à pupille changeante, se dressa d'un geste brusque sur ses pattes de derrière, retomba, et, la tête baissée en biais, elle appliqua fortement un coup de cornes dans les flancs de Marie.

Marie se redressa en sursaut sous le coup, essayant de se traîner plus loin. La douleur endormie sembla se réveiller d'être remuée. Ses grands gémissements reprirent.

Et, parce que la chèvre aussi lui voulait du mal, voici que Marie une fois de plus éclata en sanglots, comme si elle allait mourir de chagrin dans la paille. Être maltraitée même par une bête! N'était-ce pas assez d'être aban-

donnée, exilée, chassée? N'était-ce pas assez qu'elle fût arrachée de sa mère, la seule qui pouvait l'aimer malgré sa faute première, elle, qui, en ces affres clandestines, l'eût regardée souffrir avec de grands yeux impuissants et sublimes...

Cependant, la chèvre pensant déjà à autre chose, se mit à manger les vestiges d'épluchures qui restaient dans son auge, à tirer d'un air pressé les brindilles de foin qui pendaient au râtelier. Et, plus, peut-être que du coup de cornes, Marie, à travers toute sa douleur, en voulut à cette bête de son indifférence.

Au matin, la porte s'ouvrit, et la mère Delcourt apparut, le tablier gonflé de verdure pour sa chèvre. D'un coup d'œil, elle comprit ce qui se passait. Et comme elle était habituée aux maternités de ses animaux, aux naissances des couvées et des chevreaux, elle ne s'étonna pas trop du spectacle de Marie grelottante, souillée, avec sa jupe collée au corps et ses yeux fous qui regardaient sans voir.

Pourtant elle avait, dans sa première surprise, lâché les bords de son tablier. La verdure roula par terre. La chèvre bêlait. Marie ferma les paupières, attendant des reproches.

Mais la mère Delcourt se pencha sur elle avec des mots gentils, un bon regard. Et comme Marie levait vers elle ses yeux chauds de larmes, une transe la reprit, et elle fut si absorbée par son martyre qu'elle ne sentit même pas cette douceur qui venait à elle. Du reste, il y avait trop de mois qu'elle souffrait des êtres. L'amertume de son cœur ne pouvait pas si facilement se réduire. Est-ce que le bien ou le mal qui venaient des gens pouvaient encore lui importer?

... On voit l'agitation qui se forme autour de la fille qui accouche. Les domestiques de chez la mère Delcourt, prévenus de l'événement sont tous venus regarder dans le réduit. Des voisins et voisines, malgré l'heure, sont déjà là qui pérorent. Deux commères se racontent leurs couches anciennes.

— Moi, j'accouchais toujours par l'mal de reins. .

— Moi, une fois, j'ai mis cinquante heures. J'étais barrée par l'os de la matrice...

Les paroles se croisent. Quelques rires fusent, on ne sait pourquoi. Marie, sans plus rien regarder, sans plus rien entendre, crie.

A huit heures, Maltide, prévenue par une dépêche, arriva, munie d'un fiacre, pour emmener sa nièce.

Elle surgit au milieu du groupe des curieux, juste au moment où une petite femme en chapeau proposait avec importance de donner une injection.

Maltide, de son œil, la foudroya.

— Qui qu'chest qu'cha, une injection?... demanda-t-elle.

Et quand on lui eut expliqué, elle croisa les bras, indignée :

— Pas tant que j's'rai vivante toujoû, vociféra-t-elle. Dieu merci, quand j'étais au pays, j'ai aidé à délivrer plus d'dix femmes qu'ont toutes z'eu des beaux éfants. Mais j'ai jamais vu qu'on leur clapotait l'...

Le dernier mot se perdit dans un éclat de rire général. Maltide, furieuse, courut vers sa nièce comme si elle allait la gifler. En quelques

minutes, aidée tout de même de deux voisins, elle l'eût enveloppée d'une couverture, enfournée dans le fiacre; et comme le cocher fouettait son cheval, Marie, prise de défaillance, livide, les yeux mi-clos, la bouche ouverte, se laissa cahoter vers l'hôpital lointain, et elle ne s'intéressait même plus aux gestes de sa tante, à sa voix mauvaise qui répétait sans cesse :

— C'est-y point eune honte, cha?... C'est-y point eune honte?...

XIII

LA NAISSANCE

Marie accoucha vers midi.

Quand l'enfant passa tout entier, elle sentit contre ses jambes quelque chose de chaud et de mou, et la forme d'un petit pied qui la touchait, le même petit pied qui, pendant la grossesse, lui donnait quelquefois des coups légers, intérieurement.

Maintenant allongée sous son drap, n'allait-elle pas se remémorer, en un chaos de pensées, son entrée à l'hôpital le matin, comment on l'avait sortie du fiacre, posée sur un brancard

portée, et l'impression funèbre d'être ainsi étendue comme une morte sur ce brancard, au rythme lourd des pas réguliers? Elle se sentait encore tout imprégnée de la légère odeur de pharmacie qui l'avait saisie dès le long corridor de planches que suivaient les porteurs. A travers ses gémissements irrésistibles, elle avait, de son regard d'épouvantée, lu, sur le seuil qu'on franchissait, le mot douloureux dont la porte était marquée : « Salle de travail », ce mot qui semble synthétiser tout le devoir austère de l'enfantement. Et, à ce moment, un vertige atroce l'avait prise, comme sur le bord d'un abîme.

Il y avait tant de choses qu'elle n'avait pas eu le temps d'analyser, trop pressée de souffrir! Elle n'avait même pas eu la force de s'étonner, sur le moment, en apercevant, couchées sur trois lits, trois autres femmes qui gémissaient comme elle, qui se roulaient en mordant leurs poings avec des pleurs de rage entre les cils, crispées tout entières dans une lutte furieuse. Elle n'avait eu aucun recul devant les mains qui la déshabillaient, qui la baignaient, ni

devant les hommes qui regardaient sa nudité. Tout de suite, elle avait senti que ces mains et ces yeux étaient pleins de science, chastes, graves, et que ces gestes allaient l'aider dans le dur labeur d'accoucher. Les noms compliqués qu'elle entendait donner à son mal, les figures froides qui se penchaient sur elle l'avaient rassurée, réconfortée. Un jeune homme aux yeux sérieux lui parlait en l'appelant : « Mon petit. » Elle s'était sentie importante dans son lit, et cela malgré que d'autres personnes, étudiants ou jeunes sages-femmes, parlassent de leurs affaires sans la regarder, avec une indifférence aussi totale que celle de la chèvre de la mère Delcourt. Même elle avait entendu une infirmière en train de balayer la salle, chanter tout au milieu des cris.

Puis soudain, avait retenti à ses oreilles, couvrant ses propres clameurs, l'appel d'une des trois qui accouchaient :

— Maman!... Oh! maman!

En écho, les deux autres avaient répondu sur le même ton désespéré : « Maman!... » parce que les femmes sont suggestionnables et que

toutes celles qui passent à l'hôpital ne peuvent s'empêcher de s'imiter entre elles.

Et Marie, au souvenir de sa mère perdue, s'était mise à sangloter, reprise par un chagrin plus fort que son mal.

Ah! ces femmes qui appelaient leur mère au secours, ces femmes que personne ne consolait de leurs transes au milieu de la salle savante et froide, salle de torture toute bourdonnante de conversations, ces femmes n'étaient-elles pas les pauvres sœurs de Marie?

Sur quatre lits disposés vers les quatre angles, il y a quatre créatures terrassées dans la blancheur des draps, quatre créatures écartelées, éventrées, sanglantes, qu'une souffrance incommensurable tord. Une sorte de passion sauvage gonfle leur poitrine débordante de cris, renverse leur tête entre deux nattes brunes ou blondes, fait se retourner leurs yeux, leurs yeux féminins, ces yeux dans lesquels le plaisir ou la douleur font passer la majesté de la mort.

Aussi pathétique que l'amour, c'est le drame

de la naissance, auquel est en proie l'anima féminin. Les prunelles de fauve montent sous les paupières, les mains tâtonnantes cherchent à se défendre de souffrir.

Et elles sont là, véhémentes, livrées à cette fatalité qui pèse sur leur race, et que même les Écritures ont cherché à expliquer. « Tu enfanteras dans la douleur », leur a-t-on dit, au commencement. Est-ce qu'il n'était pas nécessaire, dès les premiers temps du monde, d'envelopper dans une formule religieuse la chose révoltante?

Elle est là, la femme, cet être pâmé. Sa face ruisselle de sueur, ses narines sont pincées, sa bouche ouverte; et tout son être crie : « A l'aide! »

Et elle ne sait pas que, dans l'hôpital, plein des victimes de la nature, se trouve une salle de cours, où un maître aux yeux profonds, tout possédé par le génie du mâle ordonnateur, développe, devant des jeunes gens attentifs assis en amphithéâtre, ses magnifiques pensées sur la maternité, leur enseigne, avec des gestes frémissants d'éloquence, cette sorte de

grand poème physiologique qu'il a conçu à force d'avoir assisté, pendant les longues années de sa jeunesse, l'agonie de celles qui accouchent. Il s'exalte. Il souligne d'un geste péremptoire les paroles qu'il prononce. Sa voix scande presque religieusement le mot qu'il a trouvé, le *Rythme*.

Il dit :

— La nature est admirable, messieurs !

Il dit :

— Sachez que la femme n'est vraiment épanouie qu'après le troisième allaitement.

Il dit :

— La femme qui n'enfante pas n'est qu'un bel écrin vide; elle est une manière de monstre.

Marie, écartelée, éventrée, sanglante, comme les autres, avait senti que l'effort naturel qu'elle faisait pour chasser d'elle cette tête d'enfant plus dure qu'une énorme pierre, lui molestait tout le dedans du corps. Elle avait senti s'introduire en elle les mains qui l'aidaient et qui, positivement, semblaient lui tordre les tripes.

Elle avait senti tout cela dans une réalité monstrueuse, dans un rêve inacceptable.

Et maintenant, le dernier cri jeté, elle venait juste d'accoucher, la première des quatre, et elle avait fermé les yeux, plongée dans l'indifférence, dans cet admirable oubli féminin qui suit instantanément l'horreur d'enfanter. Cauchemar fini, prunelles délivrées de leur regard d'agonie, lassitude qui se repose...

Elle n'avait pas commencé de goûter son bien-être qu'une voix déclara :

— C'est un petit garçon!

Marie resta dans la stupeur. Est-ce qu'elle avait pensé à cela?... Voici que, tout à coup, cette horrible maladie dont elle avait tant souffert, dont elle avait eu tant de honte, était devenue quelqu'un, un être, une personne... Jusqu'à présent, loin de la famille qui prépare la layette, loin des soins qui entourent la précieuse femme enceinte, toujours misérable, réprimandée, solitaire, elle n'avait pensé qu'à elle-même.

Marie n'a pas eu le temps de se remettre de cet étonnement, qu'un petit cri aigre, insolite,

le premier cri de son enfant encore enchaîné à elle, s'exhale dans le creux du lit.

D'un mouvement spontané, involontaire, Marie se soulève. Et, bien que vite recouchée par des mains impérieuses, elle a le temps de voir, au milieu du sang, la grenouille humaine qui s'agite de tous ses membres, qui vagit de tout son gosier.

— Oh! s'exclame-t-elle... Oh! le por' tit Jésus!...

Elle a joint les mains. Un sourire ineffable illumine sa face absorbée. Le coup de foudre révélateur éclate, les entrailles encore pantelantes de la femme ont bondi, la bête maternelle, violemment, vient de s'éveiller.

Ce cri, ce petit cri faible!... Cette voix première ne semble-t-elle pas répéter l'appel de Marie tout à l'heure : « Maman! »... Ce cri ne veut-il pas dire : « Protège-moi! » Ne veut-il pas dire : « Je n'ai que toi! » Ne veut-il pas dire : « Je suis à toi! »...

Marie haletait... Son regard inquiet cherchait à surveiller les allées et venues autour de son lit. Elle comprit vaguement qu'on détachait

son enfant d'elle, puis qu'on allait le nettoyer. On parlait d'un petit brassard à lui coudre au bras afin qu'il ne fût pas confondu avec l'enfant d'une autre. Puis la sage-femme demanda :

— Quel nom lui donnez-vous?

Elle réfléchit une seconde, toute troublée, et murmura gravement, songeant à son père, à son grand-père, à son frère, à tous les aînés Avenel :

— Alexandre.

— Alexandre Avenel, n'est-ce pas ? demanda-t-on.

— Oui, fit Marie rêveuse.

Puis, reprise d'une anxiété inconnue, elle cherchait à apercevoir de nouveau la petite créature rouge, que des mains adroites continuaient à manipuler sur cette sorte de lit qu'on appelle, à l'hôpital « la crèche ».

Pauvre petite créature rouge, pauvre nouveau-né, chose ridée, lamentable, avec son air de vieillard nain, et pour lequel commence la vie, cet au-delà, après ses neuf mois d'existence enfermée et chaude...

L'enfant qui vient d'être jeté au monde,

encore tout inerte du néant d'où il est sorti, est peut-être plus tragique qu'un mort. Il est là, nu, naturel, animal. Il n'a pas encore été revêtu de la livrée humaine; on ne l'a pas encore habillé; il n'est pas encore devenu ce héros des mille niaiseries féminines, le bébé, le « petit n'enfant »; mais il est tel que le premier homme qui naquit du limon de la terre.

Comme on va transporter Marie dans la salle des accouchées, sur le lit roulant, on lui apporte, tout emmaillotée, cette poupée des grandes petites filles, l'enfant. Elle regarde le ludion humain qui a habité en elle, vécu en elle. Elle dévore des yeux le petit masque informe, la bouche violette qui suce le vide, les yeux troubles d'aveugle qui s'ouvrent et se ferment. On penche vers elle le nouveau-né, semblable à un œuf dans son maillot tout propre, et ses lèvres frémissantes se posent sur la petite joue chaude. Un élan passionné soulève son cœur. Un rire court de triomphe la secoue. Alors, souffrance, abandon, misère,

injustice, tout s'anéantit, tout disparaît dans le torrent déchaîné d'un bonheur ivre. Marie ne saurait comprendre le poème physiologique du maître, mais elle le respire, elle le vit.

Et, pendant qu'on remporte le nouveau-né et qu'on la roule, elle, vers la salle où elle va prendre place, ses paupières se sont de nouveau closes, comme si elle voulait enfermer en elle l'immense joie inattendue.

Extasiée, livide, avec ses yeux fermés de morte, ses longs cils posés sur le haut de ses joues, elle chuchote pour elle-même, délicieusement, le mot nouveau, le seul qui, désormais, lui importera, le mot majestueux et bref, incalculable :

— Mon fils...

XIV

L'EXTASE

Allongée dans son lit d'hôpital au milieu d'une rangée de femmes comme elle étendues, elle se reposait de son accouchement et aussi de ses malheurs. Et si quelque souvenir des horreurs passées ou quelque inquiétude de l'avenir noir venait toucher son cœur, vite elle regardait du côté du tout petit lit où son fils de trois jours dormait, déjà rose dans l'oreiller blanc.

A côté ou au pied de chaque grand lit un petit lit semblable. Des femmes brunes, des

femmes blondes, des visages jeunes, d'autres plus âgés, des beautés, des laiderons, des femmes mariées, des filles...

Chacune a apporté là son roman personnel. De quelle gouttière de plaisir ou de misère sont venues ces chattes féminines qui, maintenant, ronronnent autour de leur petit ? Une atmosphère de drame secret plane dans la grande salle nue.

De lit à lit on cause. Des voix exténuées, parfois tout enrouées encore d'avoir crié, se parlent. Et Marie se stupéfie que son histoire, qu'elle croyait unique, soit une histoire tant de fois répétée : amour, conception, abandon.

Et puis, il y a de plus noires tragédies. A côté de Marie, c'est une petite fille de treize ans, écolière campagnarde, violée par un cycliste inconnu, au retour de l'école, sur quelque route crépusculaire. Sa famille s'est tue sur l'aventure. On l'a emmenée à Paris dès que la grossesse a commencé à paraître. En quelques heures seulement, à cause de son extrême jeunesse, elle a mis au monde un petit garçon qu'on abandonnera à l'Assistance pu-

blique. Puis elle reviendra dans son pays et personne ne se doutera de l'atroce chose.

Marie, avec de grands yeux pleins de peur, interroge cette pauvrette si jolie, si puérile dans ses cheveux sombres.

— Ça n'vous fait point rien d'l'abandonner, l'poulot?...

Les yeux de brute enfantine regardent Marie avec placidité :

— Oh! non!... Rien...

Et vite Marie contemple son petit à elle pour se remettre. Il dort, la lippe tendue vers la tétée dont il rêve, ses poings minuscules repliés. Le cœur de Marie bondit vers lui. Puis, comme dans une honte délicieuse, elle détourne ses yeux et reprend ses conversations.

Son autre voisine est une Russe dont l'accouchement a été très difficile. Celle-là ne sait dire que deux mots français. De temps en temps, elle les murmure. Ses yeux se ferment dans sa face trop pâle, et elle prononce : « Fatiguée... » Ou bien, regardant, du même regard que Marie, son petit déjà Kalmouk, accentué et tout assombri par des cheveux luisants, elle

prononce « Noir!... » Ses belles prunelles de chienne inquiète toisent les allants et venants qui passent. Quelle a pu être l'horreur de l'enfantement pour cette malheureuse qui accouchait au milieu des étrangers?

D'autres femmes, de loin, s'entretiennent avec Marie. Une étrange solidarité s'est établie instantanément entre toutes ces créatures couchées. Marie, si renfermée et sauvage d'ordinaire, s'étonne elle-même de son expansion. C'est toute la vie qu'elle apprend aujourd'hui, en confrontant sa propre infortune avec celle des autres. Il règne, dans la salle, une sorte de camaraderie de la douleur.

Mais, parfois, il y a des visages qui pleurent silencieusement, on ne sait pour quelle mystérieuse angoisse. Il y a aussi des rires encanaillés, de mauvaises paroles de révolte et de haine. Et puis, aux heures de l'allaitement, il y a encore des larmes, des grosses larmes de souffrance qui coulent sur des joues, parce que les seins ont des crevasses et que la bouche du nouveau-né suce cruellement la chair meurtrie. Mais quel sourire, souvent, à travers ces

larmes, sourire heureux et martyrisé, sourire maternel...

C'étaient surtout des chuchotements, les petits mots d'amour, les mots godiches que les mères balbutient aux oreilles sourdes des bébés. Et là-dedans elles mettaient également toute leur âme, cette âme féminine qui sent avec tant de subtilité, tant de violence aussi, mais dont la sensation ne parvient peut-être pas jusqu'au cerveau.

La nuit, dans le silence du sommeil, Marie, parfois, rouvrait les yeux, parce qu'il lui semblait être plus seule pour savourer son bonheur.

Elle ne pouvait revenir de son étonnement. Être heureuse! Être possédée par une joie si parfaite après tant d'heures, tant de mois impardonnables...

Les respirations inégales montent autour des visages dormants. Parfois un petit se met à crier. Puis il se tait, à cause qu'on lui a mis la bouche sur le sein chaud qui est à lui. Et, dans la demi-obscurité de la salle, le grand poème de la maternité s'exhale, plane au-dessus des mères et des nouveau-nés.

... Je suis ton enfant. Une crise d'amour ininterrompue t'unit à moi; c'est, entre nous deux, une grande passion innocente et sans spasme, sinon celui qui t'a tordue tout un jour pour me mettre au monde. Je t'ai possédée de tout mon être. Quel amant t'a possédée plus que moi? Mon cœur a battu dans ton ventre...

Je suis ton enfant. Voici ma bouche, cette sangsue, seule intelligence de mon être. Je veux tes seins. Donne-moi ton buste que je le ravage aussi comme j'ai ravagé tes flancs. Je veut te prendre ton sang sous forme de lait, après te l'avoir pris sous forme de sang.

Créature crucifiée, donne-toi, puisqu'on te veut. Ton amant t'a prise, ton enfant te prend. Martyre de la terre, donne-toi! Tu es née avec un coup de lance dans le corps, d'où ton sang ruisselle jusqu'à l'âge de la vieillesse. Ta jeunesse laborieuse, ô Perturbée, donne-la toute! Porte sur tes bras le petit qui chargeait ton corps. O Animale! donne ton lait chaud et donne ton cœur, toi qui es née sublime, ô banale et sublime, Femme!

La race qui veut se perpétuer se pend à toi, Victime, être frappé par la fatalité. Donne-toi!... jusqu'à ce que tu sois cicatrisée enfin par l'âge, jusqu'à ce que tu sois désaffectée de ta jeunesse, jusqu'à ce que tu goûtes la délivrance tardive, la délivrance suprême, la délivrance amère de n'avoir plus de sexe et que ton sang s'arrête enfin de ruisseler sur le monde.

Marie rêvait dans la nuit, sans rien savoir de telles pensées. Mais son amour maternel, dans son obscure impétuosité, n'était-il pas plus grand que la poésie?

Elle ressassait des petites choses humbles. Elle pensait avec un sourire attendri :

— Un peu d'plus, y naissait dans la paille, comme l'bon Dieu!

Puis, avec orgueil :

— Por 'tit garçon! Ses p'tites mains sont bié grandes. Y travaillera bien!

Puis, avec inquiétude :

— Qui qu'alle dira demain jeudi, Maltide, en l'voyant?

Et son espoir en l'avenir renaissait de sa joie :

— J'gagnerai ma vie, marchez ! Aye point peur, va, mon Jésus, ma brée ! J'saurai t'élever aussi bien qu'eune autre...

Puis, essayant de le voir dans l'ombre, dardant ce regard toujours le même, ce regard qui n'a ni âge, ni race, ce regard de celle qui créa sur sa créature, elle cherchait à retrouver un visage à travers les petits traits empâtés du nouveau-né.

— C'est un Avenel, c'tit-là... se répétait-elle.

Car elle ne voulait plus convenir, dans sa vanité maternelle et sa rancune d'amoureuse, que le fils Budin eût contribué pour quelque chose à la formation de son fils.

Et elle pensait encore, la poitrine gonflée d'une double tendresse :

— Ah ! si maman pouvait l'vouère !...

Ses idées se brouillaient, se mêlaient de rêves vagues. Le sommeil la reprenait. Elle jetait un dernier coup d'œil sur le tout petit lit, sur la tête pointue du marmot, devinée

dans l'oreiller ; et, lasse, béate, souriante, elle se rendormait doucement, plongée jusqu'au cœur dans la satisfaction normale et magnifique, dans la grande et calme sensualité maternelle.

XV

EN FAMILLE

Maltide était venue seule voir Marie à l'hôpital, le jeudi. Dès ses premiers pas à l'entrée des couloirs, elle s'était revêtue de dignité et de défiance, parce que les hôpitaux, pour ceux du peuple, sont des lieux tarés et qui sentent la mort. Elle croyait fermement que sa nièce, comme les autres, servait là-dedans de « sujet », et qu'elle allait la retrouver mourante, sinon morte, déchiquetée par les outils des médecins ou empoisonnée par leurs mauvaises drogues.

Arrondissant son œil unique que le mépris allumait, elle avait demandé à des infirmières :

— J'peux t'y vouère la femme de couches Marie Avenel ?

Puis, une fois assise près de Marie, dans la grande salle claire dont les lits blancs étaient tous occupés par des femmes aux visages tranquilles, elle s'était tue sur sa pensée, car la bonne impression qu'elle avait la vexait presque. Néanmoins, elle s'était dit tout bas :

— Elles ont toutes l'air heureux comme une couvette sû ses poussins...

Alors sa figure s'était penchée, maussade, vers le petit lit où le nouveau-né dormait. Marie, anxieuse, attendait ses paroles.

Et Maltide n'avait pu se retenir de s'écrier :

— En v'là un bel éfant ! Il est rond comme une loche !

Puis, ne pouvant empêcher son amour des bébés de se manifester, elle avait, malgré sa désapprobation, embrassé tendrement, religieusement, la tête molle du tout petit.

Marie, devant ce baiser, se sentant presque pardonnée, avait eu de grands yeux ruisselants d'émotion. Et, rassurée un peu, elle s'était mise à parler, le cœur gonflé de confidences précipitées.

Elle avait raconté sa couche et les bons soins dont on l'avait entourée. Et Maltide, bouleversée dans ses idées, pleine de rancune et d'admiration, avait écouté jusqu'au bout sa nièce, sans songer à l'interrompre par aucune malveillante remarque.

— Même, disait Marie, qu'ils m'ont proposé d'aller dans un asile nouveau aux alentours de Paris, à Villepinte, qu'ils disent. C'est à Paris qu'on s'adresse, 6 *bis*, rue de l'Abbé-Grégoire. L'*Foyer Maternel* qu'ils appellent cha. Ils m'ont dit que j'peux y rester six semaines pour rien, à nourrir l'petiot. Et pis après y m'trouveront eune bonne place où qu'j'aurai eune bonne gâgne pour l'élever...

Et comme Maltide pinçait les lèvres, pour essayer d'engager une conversation qui lui plût davantage, Marie, songeant enfin à demander des nouvelles, l'avait interrogée :

— Et Mme Alexandre?... A-t-elle z'eu déjà son poulot?

A ce moment, la figure de Maltide s'était crispée dans une grimace amère :

— Oui, avait-elle dit presque bas. Elle l'a z'eu chez ses parents, en campagne. C'est un garçon itou.

Puis, encore plus bas et très vite :

— Il est v'nu mort.

Comme cet aveu horrible qu'elle était obligée de faire devait meurtrir son orgueil ! Ainsi la femme mariée, la femme honnête, soignée par les siens pendant toute sa grossesse, dorlotée par sa mère chez qui elle était allée accoucher, n'avait su donner à la famille, si follement désireuse d'un garçon depuis des années, qu'un lamentable petit cadavre, alors que Marie, la coupable, honte de la maison, avait mis au monde ce beau petit mâle tout vivant, qui tétait bien, qui venait bien, qui ne demandait qu'à exister...

— Ah ! mon Dieu !... avait fait Marie, sans pouvoir retenir un sourire de triomphe.

Puis, ennoblie par le malheur, sachant par

elle-même le prix de la souffrance féminine, elle avait repris dans un gros soupir de commisération :

— Oh ! la por' femme !...

Alors la bouche édentée de Maltide s'était agitée sous son nez fin.

— Oui, avait-elle crié, cédant à sa colère, chest comme chà ! Y a point d'justice sû la terre...

Et tout un discours excité avait suivi, si humiliant pour Marie qu'elle avait de nouveau baissé sa pauvre tête, cette tête que, déjà, relevait la fierté maternelle.

Mais voici, le dimanche suivant, une Maltide tout autre, dont le terrible œil borgne s'est voilé d'affabilité. Elle apporte à Marie quelques beaux fruits de sa boutique, une paire de chaussons qu'elle a tricotés elle-même, et deux francs de la part d'Alexandre.

Marie croit rêver. Elle s'explique bientôt la cause de ces douceurs. Elle comprend ce qu'on veut d'elle.

Alexandre, ayant appris qu'elle a un garçon,

veut, en quelque sorte, s'approprier le petit pour remplacer celui qui est venu mort, car il ne peut se remettre du chagrin que lui cause ce fils manqué. On demande donc à Marie de venir habiter parmi la famille. Elle servira les clients à la fruiterie, tiendra lieu de bonne aux enfants, on lui pardonnera, on l'hébergera; on lui donnera même quelque chose tous les mois pour s'habiller. Moyennant quoi, à cause de la bonne réputation de la famille, elle laissera croire aux gens du quartier que le petit garçon est celui d'Alexandre; et le gosse lui-même, quand il grandira, croira qu'Alexandre est son père, et que Marie n'est que sa tante.

Ah ! quelle révolte ravageait l'âme de Marie ! Avoir tant souffert, tant pleuré, pour qu'à la fin on lui escamotât la récompense qui lui était enfin venue ! Elle ne pouvait arriver à démêler la cruauté, la férocité inconsciente d'une telle proposition, mais elle sentait bien que quelque chose se tordait dans son cœur, son cœur tant de fois heurté, qui commençait à peine à se reposer...

Après bien des heures de réflexion, elle avait

pourtant fini par accepter cette manière d'adoption de son petit, parce qu'elle s'était dit que c'était sans doute plus de bonheur pour lui.

Et maintenant, revenue chez son frère et sa tante, dans la fruiterie du quartier Notre-Dame, elle jouait de son mieux le rôle qu'on lui avait demandé de tenir dans la vie.

Mais la douleur d'avoir fait passer son lait! Ainsi, au nom de la réputation, on avait commis le crime de tarir la magnifique source naturelle, on avait attenté à la fécondité de ses seins gorgés, de ses seins merveilleux de femme, pleins d'une ambroisie tiède et blanche, belles coupes tendues aux lèvres rondes de son fils !...

Maintenant, ils commençaient, ces deux seins dégonflés, à retomber dans le pauvre corsage, gorge vidée, gorge flasque, gorge assassinée...

La femme d'Alexandre, elle aussi, était revenue à la fruiterie. C'était à présent une créature effacée, pâle, aux yeux noirs de ressentiment contre la vie. Il semblait qu'elle fût à jamais atteinte dans sa maternité. Une haine

d'animal la dressait contre Marie. Envieuse et vaincue, elle lui en voulait de toute son âme, comme si Marie eût été la cause de son malheur. Elle en voulait aussi à son mari, d'avoir eu l'idée de prendre chez lui cet enfant qui n'était pas d'elle. Elle l'aimait pourtant, ce petit, de tout son besoin d'être de nouveau mère; mais c'était d'un amour sauvage et doublé d'aversion.

Elle n'osait faire paraître ces sentiments cachés, mais Marie les sentait et, en quelque sorte, les admettait. Car son cœur, désormais, s'était ouvert à la pitié. Et parfois sa belle-sœur et elle, également pâles, échangeaient sans paroles leurs deux regards blessés, leurs regards inconscients si près de se comprendre.

Marie ne souffrait-elle pas autant que l'autre de cette condition où elle vivait, condition équivoque de mère inavouée, de mère honteuse?...

Quand les voisines, la voyant passer si jeunette encore, avec l'enfant dans ses bras, s'arrêtaient à le regarder en disant : « Il est beau ! » elle avait une envie irrésistible de répondre : « Il est à moi ! »

Mais elle se retenait par peur que cela ne portât tort au petit. Est-ce qu'elle avait le droit de rien revendiquer? Elle n'était pas mère, elle était fille-mère, et cela, la vie ne pouvait le lui pardonner.

Elle laissait donc les gens complimenter Alexandre et sa femme; elle laissait les deux fillettes aînées appeler le marmot « mon p'tit frère »; elle se laissait traiter par tout ce monde comme une parente qui a eu des malheurs et qu'on a recueillie par charité. D'incessantes pointes l'offensaient. Même les deux petites filles lui parlaient avec une espèce de hauteur, car les enfants sentent mieux que personne quelle sorte d'atmosphère environne les êtres, et Marie n'était pour elles qu'une petite bonne qui, par hasard, se trouvait être leur tante. Maltide aussi avait repris son mauvais regard. Elle ne s'adoucissait que lorsque sa bouche sans dents s'efforçait de « faire risette » au tout petit Alexandre. Le tout petit Alexandre était le roi de la fruiterie.

Marie assiste à cette royauté, à la fois contente et torturée. Elle éprouve une joie pro-

fonde à souffrir pour que son fils soit plus heureux; mais il lui semble, en vérité, qu'on lui vole toutes ces tendresses qu'elle seule a le droit de lui prodiguer.

Et quand elle se trouve par hasard isolée dans quelque coin du logis avec son enfant, elle s'assied et le serre farouchement contre ses mamelles taries. C'est un geste de défi. Il semble qu'elle veuille attester que c'est d'elle qu'il est sorti, et que c'est à elle qu'il appartient.

Elle regarde la fleur de cette bouche où le sourire humain déjà s'ébauche, ces deux yeux clarifiés où le regard va poindre, cette tête qui s'est arrondie, et sur laquelle les cheveux sont devenus plus pâles que le duvet des petits poulets. Elle tient dans une seule paume les deux pieds mignons, si tendres, et qui remuent toujours; elle examine doigt à doigt les mains de poupée, boursouflées de graisse, avec leurs ongles si bien finis. Et, dans un élan impérieux, elle se penche et dévore de baisers cette tête, ces yeux, cette bouche, ces pieds, ces mains, qui sont nés de sa souffrance à elle, et

qu'elle a portés pendant neuf mois d'abandon et de misère, dans sa chair et son âme douloureuses.

Que lui importe à présent que l'avril s'achève? Elle ne songe même plus à ce qu'elle était il y a un an. Elle a oublié la petite Avenel innocente et rouge, qui, sans rien savoir, se promenait dans les herbages en cueillant des fleurs; elle a oublié le fils Budin; elle a presque oublié sa mère, son humble mère, qui se désole, en de longues lettres, de ne pas connaître son petit-fils clandestin; elle ne songe pas que son père, furieux de la savoir en place chez Maltide, parle de venir lui-même à Paris la chercher, lui qui ignore tout du roman de sa fille. Aucune nostalgie ne lui vient de l'odeur des fruits de la boutique, qui, pourtant, parlent des celliers anciens et des granges de l'enfance, où l'on rangeait les poires fines et les pommes de Calville, précieusement, sur la paille.

Ne tient-elle pas contre elle son propre fruit? Et malgré toutes les difficultés, toutes les rancœurs de sa vie, ne se console-t-elle pas, par

ces minutes de possession plénière, ne se console-t-elle pas de sa joie disputée, de sa maternité marchandée? Ne serre-t-elle pas sur son cœur son foyer, sa patrie, son enfance?...

Rieuse, elle pose ses lèvres contre l'oreille exiguë du poupon, et, comme si elle lui disait un secret, retrouvant les mots du pays, ceux dont on berce les petits des fermes normandes elle répète sur un rythme chantant, monotone :

— Es-tu eune 'tite canaille, dis, mon nénet?... Es-tu un vieux vilain?... Es-tu un 'tit cul béni?... Dis, mon poussin?... Dis, mon 'tit quin?... Dis, mon bézot?..

XVI

LA LETTRE

Marie, depuis quatre mois que son existence était devenue tolérable, avait repris quelque fraîcheur. Les maussaderies de sa tante Maltide, la froideur de son frère Alexandre, la haine de sa belle-sœur, l'impertinence des deux bambines, tout cela la blessait souvent, créait autour d'elle un air difficile à respirer; mais son enfant, chaque jour plus aimé de la famille, se développait à vue d'œil; aussi était-elle heureuse en dépit de tout. Et puis, mieux nourrie, plus reposée, elle sentait ses forces revenir.

Un peu de rose reparut donc sur ses joues tirées, et, quoique diminuée de moitié, sa belle chevelure fauve, orgueil de sa tête, reprit son éclat. Mais l'attendrissante sveltesse de ses dix-sept ans de vierge n'était plus. Ses seins, déformés par le passage du lait, ses hanches amollies, ses jambes alourdies de varices lui avaient composé une silhouette fatiguée, assez lâche; et, déjà, deux de ses dents irrégulières et blanches, dents fragiles de Normande, commençaient à bleuir sur le devant de sa bouche, tandis que, si elle souriait, on voyait, sur le côté, la place noire laissée par une petite molaire cassée.

Cependant, malgré ces atteintes, l'air de Paris, qui, immanquablement, affine les femmes, avait déjà influé sur elle. Malgré qu'elle ne songeât guère à la frivolité, simplement par imitation involontaire, elle avait appris à se coiffer. Des peignes de fausse écaille relevaient la vague ondulée de ses mèches à reflet d'or; au-dessus de la chemisette, gentille camelote, un petit ruban de velours noir soulignait, le dimanche, son cou

de lait; et ses mains, autrefois mauves et gauches, s'étaient faites presque blanches.

Et puis, de sa beauté passée d'enfant, ne lui restait-il pas ces deux sourcils en coup d'aile qui étaient la noblesse de son visage anglo-saxon, et, surtout, ne lui restait-il pas ses yeux, ses yeux verdâtres dont la nuance changeante semblait reproduire les fluctuations multiples de l'âme?

Qu'ils étaient devenus beaux, ces yeux, comme ils paraissaient agrandis, quelle large place ils tenaient dans la figure un peu souffrante! Leurs paupières bistrées et lourdes les enchâssaient d'ombre; leurs cils longs, à la fois foncés et fauves, tamisaient leurs lueurs. Et cette expression, cette expression légèrement égarée, pas encore calmée semblait-il, de toute l'horreur de la grossesse et de l'enfantement...

Certes, Marie ne se rendait pas compte du trésor de ses yeux. Mais les passants de son quartier, les fournisseurs de Maltide, le garçon boucher, les gens de la halle ne manquaient jamais de lui laisser voir qu'ils l'admiraient.

Car les êtres les plus rudimentaires eux-mêmes sont presque toujours attirés d'abord vers les filles par le charme de leurs yeux; et cette première forme du désir est singulièrement pure, malgré toutes les grossières envies qui suivent.

Marie sentait autour d'elle cette flatterie constante des hommes, sans que cela pût rien changer à sa froideur définitive. Elle savait ce que coûtait le plaisir d'être courtisée, ce que valait la galanterie masculine. N'étant point sensuelle, elle n'était pas coquette non plus. Alors, ces œillades et ces compliments qu'elle recevait sans cesse la gênaient et l'offensaient plutôt qu'ils ne lui faisaient plaisir.

Maintenant, elle connaissait bien son quartier. Elle y rencontrait souvent les figures particulières qui hantent l'ombre de Notre-Dame.

C'était le monde des chiffonniers, c'était le monde de la place Maub', c'était le monde des Kabyles.

Toute une truanderie persiste au pied des tours, comme si la cathédrale, autour d'elle,

parmi le peuple moderne de Paris, avait semé de la graine de moyen âge.

Des vieilles femmes en loques ternes montraient, au coin des petites ruelles noires, leur visage grimaçant. Des Kabyles se groupaient en rond sur un trottoir, tout au milieu des poules qui picoraient. Des maritornes éméchées, la bouteille de vin rouge au poing, se battaient à coups de griffes ou à coup de soulier, sur les rails du tram, en plein quai. Un ivrogne chantant survenait qui s'ajoutait au combat. On entendait le bruit des coups, des vociférations, des injures. Tout le vocabulaire de la pègre y passait. Quand ce tapage dépassait la mesure, un sergent de ville placide paraissait, longeant le parapet encombré de boîtes de bouquinistes. A pas lents, il s'avançait sur le groupe furieux. Ses mains s'abattaient au hasard sur deux épaules. Dociles, accoutumées, les femmes le suivaient au violon. Lors, la bande titubande des spectateurs se dispersait.

Marie s'était habituée à cette comédie continuelle. Elle connaissait certains de ces chiffonniers par leur nom, et elle savait, après tout, que ce monde-là était du brave monde plein de courage et de misère.

Il y avait aussi Berthe-Folle, la pauvre démente, à qui la trahison de son mari qu'elle adorait avait fait perdre la tête. Celle-là errait le long des maisons, toujours agitée de gestes révolutionnaires, secouant de rires de gouge sa poitrine maigre. Elle avait sa légende dans le quartier, le peuple d'aujourd'hui étant resté imbu de merveilleux comme par le passé. On disait que cette Berthe-Folle, depuis le jour que sa raison l'avait quittée, n'avait plus jamais mangé, bu ni dormi. Sa folie la nourrissait seule. Elle s'était, disait-on, « mise avec un chiffonnier qui faisait le jacques comme elle », mais c'était seulement pour pouvoir le rouer de coups quand il était ivre-mort, par revanche contre les mâles. D'ailleurs, on l'aimait bien. Les malheurs d'amour seront toujours populaires.

Parfois, du haut de la tour de gauche, tombait tout à coup, sur la turbulence grouillante des rues, le battement du gros bourdon ; et

cela, brusquement, vous coupait la respiration. On disait alors :

— Y a grande cérémonie, aujourd'hui à Not' Dame. V'là Emmanuel qui donne.

Car le gros bourdon, tout comme une personne, était connu des gens par son nom de baptême.

Marie, sans le savoir, apprit dans ce quartier, de-ci, de-là, des expressions nouvelles, à la manière des petites filles qui répètent tout ce qu'elles entendent. Elle avait déjà retenu bien des choses de son passage à Billancourt et à l'hôpital. De toute son inflexion normande, elle disait parfois des phrases composites comme :

— La tante Maltide barbe l'monde à cœur de journée, mais ça m' détourbe point. Je m'fais pas d'mousse, marchez !

Ainsi, le vénérable et savoureux patois de sa race commençait-il déjà à s'altérer de vocables argotiques.

Un matin — le petit Alexandre avait sept mois — Marie reçut une lettre de sa mère. En

l'ouvrant, elle poussa un grand cri. Le père Avenel venait de mourir.

A travers les jambages embrouillés et l'orthographe de la lettre, déconcertante même pour elle, Marie finit par déchiffrer que son père, l'après-midi de l'avant-veille, avait été trouvé mort, le nez dans la terre, entre les deux manches de sa charrue, derrière ses chevaux arrêtés. Il était parti, « dès le dîner du midi », pour faire son premier labour d'automne, « à côté de la grante herbage », car, malgré qu'il fût souffrant « depuis bien des jours », son travail n'en avait jamais pâti. Et voici qu'en allant chercher les vaches pour les rentrer, la petite Angeline avait trouvé son père « dans c'te position-là ». Le médecin avait dit qu'il était atteint, sans qu'on le sût, d'une maladie de cœur, et qu'il était mort subitement parce qu'il avait eu « un coup de fatigue » ou bien *parce que les sangs lui avaient tourné d'une émotion pas endurable*.

Ainsi s'était éteint, en plein labeur, d'une mort inattendue et mystérieuse, ce paysan énigmatique. Personne, jamais, n'avait connu

le secret de sa pensée ; personne non plus ne saurait jamais le secret de sa mort.

— Une émotion pas endurable... répétait Marie. Quelle émotion ?

Est-ce que le fils Budin, passant par le champ, ce fils Budin qui ruminait depuis un an sa rancune à cause de son mariage manqué, aurait révélé au père Avenel ?...

— Un coup de fatigue, reprenait-elle.

Pauvre père Avenel, si malade et si brave en silence !

Marie, assise sur sa chaise au milieu de la boutique obscure, la lettre sur les genoux, les mains retombées, regardait dans le vide avec des yeux qui revoyaient des choses à jamais finies.

Il lui semblait surtout sentir encore sur elle le regard dernier de son père, regard plein de larmes, regard effrayant, gouffre entr'ouvert, aussitôt refermé sur cette âme inconnue.

— Moi, j'sais ben que je n's'rai pus là quand tu r'viendras... Je n'te r'verrai pus jamais, jamais, ma Marie...

Un sanglot brusque, profond, soulève tout à

coup la poitrine de Marie. Sa face s'est enfoncée dans ses mains. Elle pleure de toute son âme, et ses larmes chaudes passent à travers ses doigts.

Maltide, en entrant dans la boutique, la trouve dans cet état, voit la lettre, la saisit, la parcourt ; et voici qu'un mauvais rire la secoue, un mauvais rire de haine implacable.

— Enfin ! Le v'là donc parti ! triomphe-t-elle.

Marie s'est levée. Pour la première fois, sa voix s'élève, colère :

— J'souffrirai point ça d'vant moi, v'savez, ma tante !

Maltide se met à trembler de fureur. Alexandre, qui survient, grand et froid, avec ses yeux faux, tâche de se rendre compte de la scène. Mis au courant, il essaie de calmer Maltide, puis Marie. Il craint peut-être que cela ne finisse par une rupture et qu'on ne lui enlève l'enfant dont il est si fier, le beau petit gas qui rend les voisines jalouses.

Il fait des signes à Maltide pour qu'elle comprenne enfin cela. Mais Marie est sortie en cla-

quant la porte. La voici dans la chambre, près du berceau de son fils.

L'enfant, réveillé sans doute depuis un moment, seul dans son berceau, rit aux anges avec des yeux ronds qui contemplent l'invisible. Reconnaissant Marie, il quitte sa vision mystérieuse pour regarder le visage penché de celle qui est sa mère. Et, comme s'il était un tout petit ami, Marie se jette sur le poupon, pose sa tête orpheline contre la mignonne joue brûlante et sanglote :

— Papa qu'est mort, mon'tit Alexandre! Papa qu'est mort!...

Le petit, à cause que sa bouche instinctive cherche toujours à téter, a l'air d'embrasser sa mère. Marie s'émeut de cette caresse puérile et ses pleurs redoublent.

Pourquoi ne l'emporterait-elle pas, son petit, et ne retournerait-elle pas avec lui au pays?

Cette idée la redresse, brusque. L'attrait du pays, presque oublié, est revenu, en cette seconde, faire battre violemment son cœur. Une immense tentation la possède.

Revoir sa mère! Revoir sa ferme! Revoir ses prés! Reprendre sa vie d'autrefois, toute magnifiée par la présence du petit, tout équilibrée par l'expérience! Maintenant qu'Avenel est mort, qu'importe à Marie ce qu'on dira dans le pays!

Elle s'arrête sur cette pensée, comme pétrifiée. Avenel n'est plus, mais sa mémoire est là, plus sacrée encore que lui.

La tête de Marie retombe. Elle ne peut décomposer ses pensées, mais voici : elle ne retournera pas au pays. Elle laissera sa mère gérer la ferme sans elle; elle laissera la petite Angéline grandir sans elle; elle laissera Henri se préparer à devenir fermier sans elle. Non, elle ne retournera pas au pays.

Elle renonce dans son cœur à cette offre du destin. Elle continuera à Paris sa vie humiliée de fille-mère. Cela vaut encore mieux que de remplir toute la contrée, où ses ancêtres ont vécu intègres, où son père vient de mourir intègre, du bruit de sa honte. Car ce bruit s'entendrait jusqu'au fond des tombes, et Marie sait que, malgré ses souffrances expiatoires et sa droi-

ture de mère, ni les morts ni les vivants des campagnes natales ne pourraient lui pardonner d'avoir péché contre la Respectabilité.

Elle ignore de telles formules, certes. Elle sait seulement qu'elle ne doit pas céder au désir de partir, qu'il n'y a plus, pour elle, de bonne place sur la terre. Elle sait que sa vie, à jamais chavirée, ne pourra plus reprendre pied. Elle sait qu'elle doit se contenter du bonheur d'être attachée à son fils, sa seule raison d'être, désormais.

Elle prend le bébé dans ses bras. Grave, consolée, elle le regarde dans les yeux, comme s'il comprenait.

— A c't'heure, j'n'ai pus qu'toi, Alexandre, j'n'ai pus qu'toi, tu sais... murmure-t-elle.

Et, comme s'il répondait à sa mère, le bébé, heureux d'être porté, s'agite, rit, et, de sa bouche rose qui se mouille, s'élèvent ces jolis gazouillements des tout petits, bruit d'oiseau, langage mystérieux d'avant la parole qui, peut-être, veut dire tant de choses que nous ne devinons pas.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA DÉCLARATION

Le petit Alexandre vient d'avoir cinq ans. En dépit des promesses de ses premiers mois de bébé rond et rose, il n'est plus maintenant qu'un petit garçon comme beaucoup d'autres de son quartier, maigriot, nerveux, au teint chiffonné, fleur mièvre du pavé parisien. Ses cheveux coupés ras, particulièrement blonds, rappellent seuls son origine normande, car aucune ressemblance avec son père ou sa mère ne se découvre encore à travers ses traits pâlots. Mais ses yeux verdâtres reproduisent

déjà le regard de Marie, regard grave et comme atteint, regard qui surprend dans cette figure de gosse.

Malgré de tels yeux, il aime à jouer tout autant que ses camarades de cinq ans, enfants des boutiques d'en face, lesquels, comme lui, ne connaissent champs ni jardins, mais seulement l'asphalte des trottoirs. Il court avec eux entre les maisons noires, pousse les mêmes cris acérés d'oiseau, sifflote les mêmes airs en vogue et parle du même accent glapissant de petit Parigot.

Cependant, frêle produit de la douleur, le voici doué d'une intelligence aiguë, d'une sensibilité presque maladive, comprenant déjà bien des nuances du sentiment, et, avec cela, bout d'homme si loyal, si droit, dont l'instinct de bravoure va jusqu'à la crânerie.

Combien gâté, pourtant, par toute cette famille ! Les deux fillettes qu'il croit ses sœurs, ceux qu'il croit son père et sa mère, sa tante Maltide n'ont pour lui qu'amour et admiration. Ses premiers pas, ses premières paroles, ses petites maladies ont été des événements sensationnels, et, aujourd'hui, ses moindres caprices sont des lois.

Cette tendresse aveugle que les ouvriers ont souvent pour l'enfant s'augmente encore, pour celui-ci, de ce qu'il est le garçon de la maison, le garçon, le mâle, celui qu'un vieux fonds de barbarie resté dans la race fait considérer comme tellement supérieur aux filles.

Et puis, une sorte d'âpre lutte inconsciente ne l'environne-t-elle pas? Maltide et Alexandre chercheront toujours à l'attirer à eux, aux dépens de la vraie mère, Marie. Ils continuent, depuis ces cinq années, à en vouloir à la pauvre créature de son triomphe illégitime. Leurs âmes butées de paysans ne lui reconnaissent aucun droit sur cet enfant sans père. Ils persistent à la considérer comme une coupable dont la faute, certes, est atténuée, mais non pas oubliée.

Et pourtant, par un attrait singulier, l'enfant préfère à tous « sa tante Marie ». Comme on voit un agneau suivre sa mère, ainsi le voit-on toujours derrière les jupes de Marie. Il aime s'asseoir sur ses genoux. Il aime qu'elle le

tienne par la main. Il exige que ce soit elle qui le lève le matin et qui le couche le soir. Il veut être à côté d'elle à table. Et, lorsqu'un chagrin le fait pleurer, c'est toujours contre elle qu'il vient chercher la consolation.

Marie, de son côté, sent si bien que son petit l'a devinée! Sans effort, elle l'attire à elle, malgré le sourd dépit de l'entourage. Moins faible pour lui que tous les autres, elle le réprimande assez souvent, et, quelquefois, le punit. Elle veut lui enseigner qu'il est bon de céder, qu'il est bon de se corriger. Elle ne peut souffrir l'idée qu'il pourrait, plus tard, devenir un mâle vindicatif, dangereux, qui, lui aussi, ferait souffrir les filles. Car l'instinct civilisateur de la mère s'est éveillé en elle, dès que le petit a commencé à pouvoir comprendre, dès que l'âme humaine s'est montrée dans ses yeux sans regard, ses yeux mystérieux d'enfant de lait.

Ainsi les jours ont passé sur Marie et son fils. Ses vingt-trois ans fatigués ne s'égaient presque jamais. Elle est demeurée silencieuse, réservée, baissant toujours ses paupières pesantes, chargées de longs cils, sur ses prunelles dilatées. Sa fraîcheur, décidément, n'est pas revenue. Délicate, elle se plaint parfois à elle-même d'avoir « des points au cœur »; et la blancheur de ses dents a fini de disparaître, remplacée par un sourire gâté.

On dit dans le quartier qu'elle est « une jeune fille sérieuse », quand on la voit passer faisant ses courses ou menant à l'école ses nièces de huit et dix ans.

Le petit Alexandre, lui aussi, voudrait bien aller à l'école. De tout son effort tendu, il cherche à lire dans les livres de ses cousines. Et, dès que Marie, parmi les occupations du jour, peut trouver une minute à lui consacrer, elle prend l'enfant contre elle, et, d'un doigt patient, lui montre ses lettres sur un alphabet colorié. Alors ses yeux toujours baissés se rouvrent, et elle le contemple à la dérobée, son petit, d'un regard passionné. Car sa surprise heureuse des premières heures, sa surprise d'être mère n'a pas encore eu le temps de se calmer.

Or, sa bonne réputation, son doux visage

grave, ses beaux yeux avaient déjà attiré plusieurs jeunes gens sérieux. Des garçons avaient essayé de lui faire la cour avec l'idée de l'épouser. Sa froideur sans espoir les décourageait l'un après l'autre. Est-ce qu'elle avait envie de se marier? Et d'abord, est-ce qu'elle était une jeune fille? Ah! s'ils avaient su son secret, tous ces soupirants; s'ils avaient su quelle était la mère du petit Alexandre, et qu'elle mère! farouchement, silencieusement attachée à lui comme à une proie et comme à un maître...

Néanmoins, elle remarquait depuis quelque temps l'insistance d'un ouvrier maçon d'une trentaine d'années, qui venait presque chaque matin à la boutique, sous prétexte d'acheter une salade ou quelque fruit.

Celui-là était bien connu dans le quartier. Quand on parlait de lui, on disait « l'Italien », à cause de ses pantalons de velours bouffants et de son accent drôle.

Il était grand, trop grand, larges d'épaules et très mince; mais il avait des mouvements harmonieux. Ses yeux sombres étincelaient dans sa figure foncée, maigre, que barrait une

longue moustache distinguée. Ils étaient si noirs, ces yeux, et leur blanc était si blanc!

Cela avait frappé tout de suite les gens de la fruiterie, et aussi cette manière qu'il avait de marchander à l'infini chaque salade ou chaque fruit qu'il achetait. Marie, dont le patois était à peu près perdu, disait :

— Y la connaît dans les coins, c'type-là! Pour deux sous, il marchande une heure.

Et Maltide ajoutait, elle qui n'avait rien oublié de son parler natif :

— Il est renardé, qu'c'est queuque chose!

Elle remarquait encore :

— C'gas-là! il est emporté sû les cocombres et pis sû la salade itou! Y les dévore comme cha au cœur d'la boutique, ma fille! Et l'aut' jour, y m'a-t-y point d'mandé si j'avais des piments?...

Et, regardant les groseilles rouges et blanches qui ruisselaient de ses paniers, elle disait en haussant les épaules :

— Avec cha, y trouve que les gades, c'est trop sur pour li!

Puis, en philosophe, elle terminait :

— Tout probable que c'est leû mode comme cha, dans son pays...

On observait aussi qu'il portait, en toute saison, une sorte de bonnet bordé de fourrure rousse.

Un jour, un Kabyle, en train lui aussi de marchander depuis dix minutes une salade d'un sou, dit tout bas en désignant l'Italien, qui, justement, sortait de la boutique :

— Celui-là, sale Maltais. Moi connais.

— Qui qu'c'est qu'ça, un « salmaltais »?... fit Maltide.

Et le Kabyle dit :

— Lui, Maltais. Moi, voir à sa casquette Tous comme ça en Afrique... A Tunis... Tous sales Maltais...

Et comme le petit Alexandre avait entendu cela, il ne manqua pas, le lendemain matin, d'interpeller l'Italien qui entrait. Sa voix haute perça le bruit de la rue :

— Dites, m'sieu. C'est-y vrai qu'vous êtes un sale Maltais?...

Alexandre, Maltide et Marie partirent d'un rire amusé, admiratif. Mais le maçon avait

pâli. Son regard flamboyant foudroya l'enfant.

— Qui dit ça?... fit-il.

— C'est l'Arabe qu'a dit ça!... répond le petit.

Alors, l'Italien, avec de grands gestes, se met à parler. On comprend à peine, tant il est surexcité, qu'il se défend d'être Maltais. Il est Sicilien; il est né à Trapani. Mais c'est parce qu'il a été élevé à Tunis qu'il a pris l'habitude maltaise de porter un chapeau fourré. Ça ne l'empêche pas d'être un honnête garçon et de gagner très bien sa vie. Il a même un peu d'argent qu'il garde pour se mettre en ménage un jour.

Tout cela est coupé de malédictions à l'adresse des Arabes qu'il connaît bien, lui, et qui ne sont pas des chrétiens. Et tout cela s'accompagne aussi de coups d'œil étincelants du côté de Marie.

Dès qu'il est enfin parti :

— C'est-y qu'y veut t'épouser, Marie?... gouaille Maltide.

Marie hausse les épaules :

— Épouser un homme comme ça!

— Pourquoi pas?... répond Maltide, d'un air de dire : « C'est bien assez bon pour toi. »

Marie fâchée, reprend quelque intonation normande pour s'écrier :

— C'est pas souffrable, d'entend' ça! M'voyez-vous épouser c'te grande sercelle qui sait seul'-ment pas l'français?

Et, avec un rire :

— Pensez qu'il appelle une pièce de cent sous un *douro*!

— Premier d'dire ça, bougonne méchamment Maltide, tu f'rais mieux d'penser à ta position à té! C'est-y ton pain que tu mâques, ici?...

Le lendemain, l'Italien revint à la boutique. Maltide, pour désobliger Marie, se fit aussi affable qu'elle le put et le retint à causer.

Il s'emporta vite et se mit à se raconter. Il s'appelait Natale Fanella. Ses parents étant morts depuis un an, il était venu à Paris parce qu'il aimait la France. Son patron l'avait connu tout petit, à Tunis, et savait qu'il était un bon garçon et un bon croyant. Pour le

prouver, il tira de son col une petite médaille de la Vierge qu'il portait toujours sur lui, pendue à un cordon noir.

— La Madôna!... dit-il en esquissant un signe de croix et baisant la médaille.

Maltide se fit méfiante :

— Mais c'est la bonne Vierge ça! Pour qui qu'vous l'appelez la Madona?

— Pourquoi la Madôna! répondit-il avec feu.

— Quelle Madona? insista Maltide.

— La Madôna di Trapani, se rengorgea-t-il. Même chez nous, elle s'est battue avé la Madôna di Tunis et lui a copé la tête et l'a rapportée, la tête, en barque, à Tunis.

Maltide, Alexandre et sa femme, groupés en rond dans la boutique noire, autour du Sicilien, échangeaient des regards furtifs. Cet homme leur faisait soudain l'effet d'un païen dangereux. Marie, elle, affectait de tourner le dos.

— Ça m'fait point impression d'êt' bien chrétien, tout ça, mon garçon!... finit par murmurer Maltide. Récitez donc l'*Ave Maria*, pour voir.

— Veux bien!... dit Natale Fanella.

Et il se mit à réciter très vite cet *Ave Maria* de Malte qui commence en arabe : « Salamalek ya Maria », et qui, au lieu de finir par *Amen*, se termine par le mot tunisien : *Kif kif*.

Malgré ces étrangetés, Maltide, reconnaissant à peu près son latin, se déclara convaincue, surtout quand le Sicilien lui eut appris que son nom de Natale signifiait en français Noël.

— J'ai mes papiers, madâma, protestait-il. Vô les ferai voir si vous voulez.

A la suite de cette scène, Maltide ne voit jamais apparaître Natale Fanella dans la rue sans dire à Marie :

— V'là ton prétendu!

Elle se plaît même, par esprit de taquinerie, à encourager cet étranger qu'au fond elle méprise de toute sa race, simplement parce qu'il est étranger.

Alors, lui, le pauvre Sicilien de Tunis, un soir que Marie est seule dans la boutique avec

son petit dans ses jupons, entre timidement, avance sa figure osseuse et brune, courbe sa grande taille de géant, tourne son bonnet dans ses doigts et dit, étranglé par une émotion touchante :

— M'zelle Maria... Moi, j'vous trouve jamais seule... Dites?... Vous voulez m'épouser? Brave garçon. Pas Français, mâ vô rendra heureusse... Vous âmo bien, Maria, pourquoi vos yeux sont dans mon cœur...

Marie se met à rire comme d'une bonne plaisanterie.

« Même celui-là qui m'prend pour une demoiselle à marier!... » se dit-elle.

Et elle serre instinctivement son enfant contre elle.

Le Sicilien tremble de tous ses membres. Marie voit un visage décomposé qui la regarde avidement. Ce trouble si profond, si manifeste, l'embarrasse, arrête son rire.

— M'zelle Maria!... dit Natale.

Sa main suppliante s'est tendue. Comme il est d'une race qui ne peut retenir ses gestes, il a avancé cette main vers celle de Marie. Il

touche les doigts qui reculent, puis les saisit. Marie, gênée, assez irritée, veut ôter sa main. Une manière de courte lutte a lieu contre le comptoir débordant de légumes, de feuilles, de fruits. Marie a fait un pas brusque en arrière.

Et soudain, sur le poignet du Sicilien, s'abat un petit coup sec, rageur, bien porté, qui l'étonne tellement qu'il lâche prise.

C'est le petit Alexandre, dont les yeux trop sérieux écoutaient toute la conversation. Il n'en a pas bien saisi le sens, mais, au premier geste de Marie, il a compris qu'il se passait une chose qui ne lui plaisait pas. Un instinct violent, cet instinct qu'on appelle « la voix du sang », l'a redressé, tout petit coq, contre celui qui touchait à sa mère.

Le Sicilien, abasourdi, baisse les yeux sur cet enfant qui lui vient à peine à la hanche et qui, pourtant, le regarde avec des yeux d'ennemi.

Alors, le petit, planté devant Marie, toise de bas en haut l'homme immense, et, de sa voix suraiguë de cinq ans :

— Tu sais, toi, crie-t-il, j'te défends d'toucher à ma tante Marie!

Puis, avec son rire effronté de gavroche, cinglant comme un coup de fouet :

— Entends-tu?... Sale Maltais!...

II

LES FIANÇAILLES

I

Maltide, dans un coin de l'arrière-boutique, tenait par les pattes le poulet qu'elle venait d'égorger pour le dîner de fiançailles du lendemain.

La tête et les ailes de la bête pendaient; et, par moments, un dernier sursaut secouait tout le bras de la vieille fille.

Alors, enfonçant encore son couteau dans le bec entr'ouvert :

— Y veut point en finî d'trépasser, disait-elle. Faut pourtant qu'y soit froidi d'ici c'soir,

pour que l'goût d'la mort li soit passé d'main...

Et le petit Alexandre qui ne voulait pas regarder cela, se détournait, tout pâle :

— Oh! tante Maltide, pleurait-il presque, ça doit-être si affreux d'avoir un couteau comme ça dans la gorge!

Mais Maltide ne l'entendait pas. Elle continuait tout haut ses réflexions ménagères :

— Après ça, faut que j'ponche un citron. Et puis faut que j'foule la pâte de ma tourte.

La voix haute du petit monta encore, scandalisée :

— Tout c'fourbi-là pour ce vilain Maltais!

— Vas-tu t'taire, vieux voleû! fit Maltide, riant tout de même, tant elle trouvait l'enfant gentil.

Et, tout en s'activant, elle se complut à ses pensées.

C'était donc demain qu'on déclarait officiellement ces fiançailles de Marie et de Natale! La joie de Maltide était faite de bien des choses. D'abord, de par sa malice naturelle, elle se délectait à l'idée de marier à un étranger sa nièce, qu'elle n'aimait point. En-

suite et surtout, elle savait bien que le Sicilien était, pour elle et Alexandre, une sorte de complice inavoué qui allait les aider dans l'accomplissement de leur plus cher désir : accaparer l'enfant, le reprendre définitivement à sa mère.

Un jour était venu où, lasse des assiduités du maçon, Marie, imprudente et exaspérée, lui avait jeté à la tête, alors qu'elle se trouvait seule avec lui, la parole terrible :

— J'suis pas une jeune fille! J'ai un enfant, entendez-vous! J'suis la mère du p'tit Alexandre!

Quelle scène, dans la boutique obscure! Marie, épouvantée, avait regardé ce garçon trop grand s'effondrer sur une chaise et enfoncer dans ses bras sa tête bouclée, avec des sanglots d'enfant qui secouaient ses larges épaules.

Habituée aux douleurs glacées des gens de chez elle, elle n'avait jamais imaginé qu'un homme pût ainsi pleurer. Ses soupirs, ses imprécations vers le ciel, la façon dont il s'était arraché les cheveux, dont il avait

déchiré sa veste l'avaient pétrifiée d'étonnement. Elle avait senti que ce chagrin déferlait comme une vague furieuse, éclatait comme un coup de soleil inconnu. Puis, d'un seul bond, le Sicilien était sorti de la boutique et Marie avait cru qu'il devenait fou.

Mais le lendemain, ravagé, blême, parlant tout bas, il était venu lui dire qu'il l'aimait trop, qu'il ne pouvait se passer d'elle, et qu'il persistait à la demander en mariage, malgré qu'elle eût cet enfant.

N'avait-il pas compris dès le premier jour, rien qu'à la jalousie que lui inspirait ce petit toujours pelotonné dans les jupes de Marie, que c'était lui le grand, le seul obstacle? Et le petit, avec son aversion étrange, son insolence, n'avait-il pas compris, lui aussi, que cet homme se dressait du fond du destin comme une sorte de rival dangereux, voleur insolite qui rôdait autour du cœur de sa mère?

Marie, d'abord, avait nettement refusé. Elle n'aimait pas Natale et le lui avait dit. Elle n'aimait que son enfant. Alors, il avait proposé de reconnaître l'enfant...

Sans rien apprécier d'une générosité si haute, Marie avait accueilli l'offre suprême par un éclat de rire révolté. Lui, son fils, être reconnu par ce Sicilien? Lui, le petit Français, le petit Normand, s'appeler Fanella...?

C'est que Marie ne comprenait vraiment que la douleur humaine qu'elle avait elle-même traversée. Sa pitié ignorait toute souffrance non expérimentée. N'en est-il pas ainsi de toutes les pitiés? Alors, le désespoir masculin la laissait froide. Et puis, cet homme qui l'aimait n'était pas du même sang qu'elle, et son âme réfractaire de paysanne racée le repoussait de toute ses forces.

Il avait donc fallu l'intervention de Maltide et d'Alexandre pour faire fléchir sa décision.

Ceux-là, d'abord inclinés à donner raison à Marie, ont enfin compris le parti qu'ils peuvent tirer de ce mariage inattendu. Leur logique secrète est assez serrée :

Marie adore son enfant et n'aime pas Natale; Natale adore Marie et déteste l'enfant; l'envie la plus vive de Marie est donc de ravoir son enfant à elle seule, et celle de Natale, d'avoir

Marie sans l'enfant. Or, en insinuant à Marie qu'elle reprendra l'enfant une fois mariée, elle se décidera à épouser Natale; et, d'autre part, en persuadant Natale qu'il ne tient qu'à lui, avec un peu d'habileté, de déshabituer Marie de son enfant, il s'ingéniera, en effet, à l'en éloigner. Alors, Maltide et Alexandre, profitant de cette pression sur Marie pour exercer la leur également, finiront bien par attirer à eux la proie qu'ils convoitent, ce petit Alexandre tant disputé en silence depuis cinq ans.

Ainsi, Marie, adroitement influencée, a fini par dire « oui », parce qu'elle croit, par ce mariage, reprendre enfin son fils, alors que Maltide et Alexandre l'ont poussée à se marier parce qu'ils ont l'espoir que le Sicilien les aidera à son tour, en temps voulu, à reprendre le petit. La roublardise normande, alliée à la fourbe sicilienne, verra-t-elle réussir ses menées?

Pauvre gamin de cinq ans, enfant de drame dès avant sa naissance, autour duquel, maintenant, ce drame obscur se joue!

Sans rien savoir, l'innocent, il continue pourtant à manifester son irrésistible antipathie.

Dès que le Sicilien paraît dans la boutique, le voici qui, avec ses manières d'enfant gâté, s'écrie :

— Oh! qu'il est laid, c't'homme-là!. Oh! qu'il est noir!... Pourquoi qu'y vient ici nous embêter.

En vain essaie-t-on de le faire taire. Quant à Marie, elle ne peut s'empêcher d'être reconnaissante à son fils de cette haine.

Aujourd'hui, inquiète et morne, elle tripote, depuis le matin, la petite bague bleue que Natale lui a donnée hier, la bague de fiançailles qui luit à son doigt. De temps en temps, elle regarde tristement sa main. Quelle joie, autrefois, au temps de son candide amour pour le fils Budin, quelle joie si elle avait pu se voir ainsi, la bague au doigt! Marie songe au regard de la fille Legrix, surprise dans son pré, en train d'admirer sa bague, cette fille Legrix à laquelle elle a si cruellement, jadis, arraché son bonheur. Comme tout cela est loin! Comme

Marie, à présent, se sent l'âme fanée! Pourquoi est-on venu la déranger dans sa pauvre tranquillité, elle qui ne demandait qu'à aimer son fils et à souffrir pour lui sans rien dire! Est-ce qu'elle est en humeur d'être une fiancée, vraiment? Est-ce que ce repas de demain, préparé avec tant de soin par Maltide, n'est pas la chose la plus ridicule du monde?

Pour tâcher de se remettre, elle se dit que cela, en somme, n'engage à rien. Puis elle essaie de penser gentiment à Natale. Ce Sicilien, après tout, n'est pas un mauvais garçon. Il l'aime et le lui a bien prouvé! D'ailleurs, les renseignements qu'on a pris sur lui sont excellents, ses papiers en règle, et c'est vrai qu'il gagne très bien sa vie et qu'il a un peu d'argent... Ah! quand Marie, une fois mariée, reprendra son fils dans sa maison à elle, quand elle aura le droit de lui dire : « Mon fils! »

Marie, frémissante, se perd dans un rêve. Puis elle revoit toutes les prévenances dont on l'entoure depuis qu'elle a consenti à ce mariage. Cela l'étonne, mais elle ne se méfie pas.

Elle croit simplement que Maltide et Alexandre sont heureux de la voir sortir, par un mariage convenable, d'une situation équivoque, honteuse. Du reste, Maltide ne cesse de lui répéter, depuis un mois :

— Vois-tu, ma fille, eune fois crochée au bras d'un homme, te v'la sauvée. C'est vrai qu'c'est pas un jeune homme du pays, mais y a assez longtemps que tu t'quittes locher comme un prunier par l'existence ; faut pas êt' trop difficile.

Le lendemain, quand on se mit à table, Marie se sentit presque heureuse. Un air de fête régnait dans l'arrière-boutique où l'on avait dressé le couvert sur une nappe. Les deux grosses lampes de la maison y versaient une lumière joyeuse. Les petites filles battaient des mains, la soupière fumait, les bouteilles de vin luisaient ; et Natale, dans ses habits propres, rasé de frais, calme, souriant, avait à peu près l'air d'un fiancé comme les autres.

Mais au moment où l'on se penchait sur le potage, le petit Alexandre, qui était resté silen-

cieux, laissa tout à coup retomber sa cuiller dans son assiette :

— Et puis, pourquoi qu'tu viens manger chez nous ?... dit-il en regardant le Sicilien dans les yeux. C'est pas ta soupe, ça !

Natale Fanella était devenu pâle, de cette pâleur subite, si tragique, qui attestait l'impétuosité de son sang méditerranéen. Cependant, il ne répondit rien.

Maltide, pour essayer d'atténuer la gêne générale, se mit à rire.

— L'por' garçon, dit-elle, il en est resté dupe !

Et elle fit semblant de gronder le gosse qui continuait à regarder fixement son ennemi.

Mais, vers la fin du dîner, le Sicilien crut prendre sa revanche. L'enfant s'amusait à piquer ses pommes de terre dans son assiette, puis à les y remettre, malgré qu'on le suppliât de bien vouloir les manger.

Alors, Natale qui ne connaissait pas la valeur des mots, déclara :

— Il est vicieux, ce petit !

Il avait sans doute voulu dire « capricieux »

Mais le mot était tombé de sa bouche, ce mot haï du peuple, ce mot inadmissible.

— Vicieux ?... répéta Marie tremblante de colère.

Elle s'était levée d'un bond. Elle courut au petit Alexandre, l'enleva de sa chaise, et, revenant s'asseoir à sa place, elle le serra fortement contre elle. Telle était son agitation qu'elle faillit se trahir devant les enfants et crier : « Ce n'est pas vrai ! Mon fils n'est pas vicieux ! » Elle se retint juste à temps et commença d'embrasser la tête du mioche d'une bouche énervée, tout en haletant :

— Je n'souffrirai pas qu'on traite le p'tit comme ça !... Vous entendez?

Et le petit, triomphant, agrippé à Marie, regardait avec défi Natale tout bouleversé.

Alors Alexandre temporisa :

— Y sait pas bien l'français, remarqua-t-il. Il s'excuse. N'est-ce pas, Noël ?

— Mais oui, mais oui !... fit le Sicilien en mangeant sa moustache et tâchant d'éteindre ses yeux.

Mais Marie, maintenant, lui jetait des re-

gards de haine. Alors, malgré qu'il se sentît vert de jalousie à cause des baisers qu'elle donnait à son enfant, il essaya de sourire. Il comprenait qu'il fallait, par un grand coup, réparer sa maladresse.

— J'te demande pardone, mon bambino !... balbutia-t-il.

Sa bouche blême se convulsa sur ses belles dents, et il tendit la main à l'enfant comme à un homme.

Mais le petit, boudeur, lui tourna le dos, et, s'installant mieux encore sur les genoux de Marie :

— Zut ! répondit-il.

Et, sans savoir ce qu'il disait :

— Et d'abord, ma tante Marie est à moi, pas à toi !

Là-dessus les convives se regardèrent saisis, car chacun d'eux, sans en rien dire, retrouvait, dans cette parole, l'écho d'une pensée secrète... Et tout à coup Marie pleura.

On voit la fin de ce repas, la figure malheureuse de Natale, les gentillesses du gamin pour consoler Marie, la consternation de tous.

Ainsi s'auguraient ces fiançailles, fiançailles où se heurtaient tant de choses : de la ruse, de la passion vraie, de la noblesse, de la méchanceté, de la haine, de l'angoisse, du pressentiment.

III

NOTRE-DAME-DU-DÉSESPOIR

Tenant son enfant par la main, Marie, dans la nuit, marche à travers des petites rues, au hasard; et, comme attirée par un aimant formidable, après avoir tourné dans le colimaçon noir de ces rues, toujours elle se retrouve en face de Notre-Dame.

Les deux tours montent vers un ciel bas, pluvieusement nocturne. Le parvis mouillé, où les réverbères se reflètent, reluit comme un fleuve. Quelque éclat de rosace brille dans un creux de pierre.

Marie, obsédée par la cathédrale-fantôme,

accélère le pas, traverse un pont. La tête en avant, elle reçoit la pluie au visage. L'enfant, impressionné, silencieux, court presque pour la suivre.

Maintenant, tous deux viennent de s'enfoncer dans une ruelle nouvelle. Marie, dans l'obscurité, serre les dents, et sa pensée rapide la ravage.

Ce soir, en la quittant, après le dîner, Natale a failli l'embrasser sur la bouche. Elle le reconduisait gentiment jusqu'à la porte de la rue, et lui l'a prise aux poignets dans l'ombre. Alors, elle a compris, et, reconnaissant le geste ancien, le geste masculin, elle n'a pu retenir un mouvement de recul, un cri étouffé; car elle a senti, dans tous ses nerfs, une crispation presque douloureuse.

Puis, une fois le Sicilien dehors, comme elle allait refermer la porte avec rage, elle a tout à coup saisi le petit Alexandre, qui venait de la rejoindre, et, sans savoir ce qu'elle allait faire, elle l'a, sans prévenir personne, entraîné avec elle sous l'averse fine, en une course agitée et noire.

L'enfant n'a pas protesté. Il a suivi sans comprendre, muet. Ne doit-il pas être le compagnon de misères de Marie, ce petit qui lui appartient et à qui elle appartient, lui qui, pour elle, est plus que la respiration même? C'est pourquoi elle l'a, d'instinct, associé à cette promenade désespérée dans la nuit.

Marie accélère le pas. Comment faire, comment faire pour secouer, pour oublier ces pensées toujours les mêmes, cahotiques et torturantes? Donc, Natale va devenir son mari. Plus que jamais, ce soir, à cause de cet essai de baiser, elle songe aux exigences du mariage, et quelque chose en elle s'offense et se révolte.

Pourquoi, pourquoi ce garçon obstiné est-il venu la troubler dans sa vie intense et triste de mère humiliée? Que veut-il d'elle? Il lui parle toujours de ses yeux. Qu'y a-t-il donc dans ses yeux qui attire ainsi les hommes à son insu? Pourquoi tant de jeunes gens, avant Natale, sont-ils venus à elle? Ne sentaient-ils donc pas comme elle était sévère, calme, acharnée seulement à aimer son fils en secret?

Ah! sa tranquillité douloureuse!... Est-elle vraiment perdue maintenant?

Encore un homme, encore du tourment... Mais elle le hait, cet homme! Malgré toute la bonne volonté qu'elle tâche d'avoir, malgré tout ce qu'elle essaie de se persuader à elle-même, elle le hait. Du fond de sa race, du fond de sa maternité, elle le hait... Elle se rappelle le mot de sa sournoise belle-sœur aux premiers jours des fiançailles :

— Tu sais, Marie, c'est un Italien! Gare aux coups de couteau!

Pourtant, est-ce que Marie n'accepterait pas tous les risques, toutes les répulsions pour reprendre ses droits sur son fils, pour redevenir au grand jour la mère de son enfant! Oui... Mais le petit, lui, le petit qui déteste Natale!...

Les questions affreuses qui la tourmentent depuis un mois se présentent plus brutalement que jamais à son esprit. A-t-elle le droit, pour prendre possession entière de son fils, de consentir à ce mariage désaccordé? Faut-il, d'un autre côté, considérer cette hostilité du

petit comme un caprice d'enfant, sans importance? Ne va-t-il pas, à la longue, s'habituer à Natale comme Marie elle-même s'y habituera?

Mais ce baiser de ce soir, ce baiser irritant qu'il a essayé de prendre sur sa bouche!...

Marie, une fois de plus, se retrouvait devant Notre-Dame. Elle ne savait pourquoi cette vue fatale l'écrasait. Ses pensées et ses pas tournaient-ils donc toujours dans le même rond? Elle fit encore volte-face, serra nerveusement la main du petit Alexandre essoufflé, et tous deux s'abîmèrent de nouveau dans la nuit d'une ruelle.

— Après tout, pensait-elle maintenant, il est encore temps d'rompre! Pourquoi que j'me casse la tête comme ça?

Mais elle savait bien que, si elle rompait avec ce fiancé inespéré qui faisait la joie de son bilieux entourage, elle rompait définitivement avec la paix relative de son existence. Quelle détestation définitive elle allait s'attirer! La vie serait-elle possible ensuite? Marie était-elle assez forte pour cette épreuve?

N'était-elle pas déjà trop blessée par le malheur, trop affaiblie?

Elle pensa tout à coup à la lettre de félicitations que sa mère lui avait envoyée quelques jours auparavant, lettre triomphante, si heureuse...

Marie éclate d'un rire amer. Sa propre voix la réveille comme d'un cauchemar. Elle s'est arrêtée dans sa marche. Le petit Alexandre, effrayé, se serre contre elle. Ses yeux anxieux de gosse regardent sa mère dans l'ombre, puis se reportent peureusement autour de lui. Qu'est-ce que Marie fait donc à cette heure dans cette rue qu'elle ne connaît pas? Va-t-elle devenir une autre Berthe-Folle?

Elle regarde, elle écoute. Des ombres se meuvent dans des recoins noirs. C'est le monde de la place Maub', le monde de Notre-Dame nocturne qui s'est éveillé à l'heure des chauves-souris et qui, maintenant, chuchote, remue, crie. Une voix d'ivrogne, du côté de la Seine, répète une même clameur monotone, déchirante :

— Au secours! Y m'étrangle!... Au secours! Y m'assassine!..

Sous un réverbère, Marie aperçoit un groupe de deux êtres, quelque souteneur maltraitant un fille. La voix pâle de l'homme halète des injures. Celle de la femme supplie tout bas. Marie, horrifiée, regarde. L'homme tord les poignets grêles, frappe les joues tirées de la fille, une mince créature à peine femme. Et, dans un geste de bête fauve, tout à coup, il avance sa tête en casquette sur les mains qui cherchent à se dégager, et, l'un après l'autre, mord jusqu'au sang les ongles tendres. On entend la fille qui pleure, qui se plaint, toujours tout bas, par crainte de quelque agent cycliste, sans doute.

D'autres silhouettes rôdent. On dirait que tout un peuple de souteneurs et de filles, d'ivrognes et de mal tournés, peuple en loques, peuple coléreux, hoquetant, sauvage, ironique, va, comme au temps jadis, se ruer à l'assaut des tours, magnétisé par les chimères. Ceux de la pègre, ce soir, remplacent les truands.

Marie, en une fuite épouvantée, se met à courir devant elle, entraînant son enfant, qui bute et tombe, et qu'elle relève sans cesser de

courir, d'un mouvement saccadé. Elle n'a plus qu'une pensée : sauver son fils du danger possible. Il lui semble, maintenant, voir et sentir partout de l'atrocité autour d'elle. Elle court. Peu à peu, une sorte d'ivresse la gagne. Ne l'emporte-t-elle pas dans la nuit comme une proie, ce petit? Ne lui appartient-il pas à elle, à elle seule, en cette minute? N'est-il pas le petit complice de son désespoir, lui qui repousse de toutes ses forces l'homme qui vient tourmenter sa vie? Ah! le saisir dans ses bras, fuir tous les dangers, ceux de la rue et les autres, s'en aller seule avec lui bien loin, n'importe où!

N'importe où... Mais où donc? Une révolte furieuse secoue soudain l'âme de Marie, lui crispe les poings. N'y a-t-il vraiment pas une place sur la terre pour elle et son fils? Sera-t-elle toujours dépendante des autres? Sera-t-elle toujours humiliée, meurtrie, martyrisée?... Ou bien retourner vers une famille déçue qui accumulera sur sa tête toutes ses méchancetés liguées, ou bien épouser cet étranger, dont son instinct ne veut pas... Pourquoi donc l'existence lui refuse-t-elle avec un tel entêtement ce qu'elle demande : vivre enfin son bonheur maternel, son pauvre bonheur légitime, candide, chaste, respectable...

Marie longe le quai du bras de Seine. Notre-Dame est encore là, à sa gauche, spectre surgi dans la pluie printanière, du fond d'un Extrême-Orient extravagant. Elle est là avec sa pierre et son verre, avec ses symboles, sa folie, son apocalypse. Mais, Marie ne sait rien de ces choses. A présent, ses yeux fixes ne sont occupés que de l'eau ténébreuse, où les chalands endormis et mouillés d'averse luisent comme d'immenses poissons bruns. Elle se souvient d'un autre soir de désespoir, celui où elle accouchait dans la nuit, au bord d'une autre berge de cette même Seine noire aux reflets de sang... La berge de la naissance et la berge de la mort... La voilà donc, la place cherchée! Tant d'autres avant elle y ont trouvé l'asile suprême. La Morgue est là pour en témoigner. On fait quelque pas de trop et on tombe. L'eau noire se referme, et c'est fini du malheur de vivre...

Allons! Puisque la terre n'a décidément pas

une seule petite place pour elle, Marie va enfin renoncer à son humble espoir. Elle va emporter son petit, sa proie; elle va l'emporter dans la mort, seul refuge.

Elle s'est jetée, haletante, contre le parapet, s'est penchée vers l'enfant...

Le petit a-t-il deviné quelque chose? Sa mignonne bouche hermétique tout à coup se desserre. Il ne sait pas pourquoi il *faut* qu'il parle, ni quel danger imminent il doit conjurer en cette seconde incompréhensible, mais sa petite voix monte dans la nuit, inconscient et pressée :

— J't'aime bien, ma tante Marie...

Marie, comme si elle recevait un choc en pleine poitrine, pousse une exclamation étouffée :

— Ah! mon p'tit!

Lui, lui qu'elle a mis au monde; lui, l'arraché de ses entrailles; lui, son fils, elle lui ôterait la vie? Elle se souvient du premier cri, le cri de la naissance, celui qui lui a révélé la grande passion maternelle. Quelle rage sacrilège, ce soir, l'a donc saisie?

Elle s'est précipitée sur l'enfant qu'elle soulève dans ses bras, qu'elle étreint frénétiquement. Et ce sont des sanglots, des larmes folles qui jaillissent, rebondissent, ruissellent.

— A Dieu vat!... crie l'esprit de Marie. Le destin ne peut pas être plus noir qu'il ne l'a été déjà. Abandonnons-nous, les yeux fermés, à lui.

Elle a repris la main du gosse, elle rentre à grands pas vers la maison.

Alors, sur le point de sonner à la porte, saisissant encore l'enfant dans ses bras, elle lui chuchote, parmi des baisers brusques, comme s'il pouvait tout comprendre :

— Ah! mon chéri! Que l'malheur recommence s'il veut! Du moment qu't'es là, toi, ça vaut la peine de vivre, va!

IV

LA GRANDEUR DU TOUT PETIT

Bien que revenue de son désespoir, Marie, les jours qui suivirent sa course norturne autour de Notre-Dame, continua, malgré ses résolutions, d'avoir ce cœur serré, cette anxiété, cette souffrance dont la cause était surtout l'inimitié toujours plus accentuée entre son enfant et son fiancé.

Quand le Silicien, à table, tournait un regard noir vers le petit, qui lui avait dit quelque méchanceté, Marie sentait que son sang se glaçait dans ses veines. Elle guettait un mot,

un mouvement qui lui eût donné l'occasion de montrer une fois de plus qu'elle était prête à tout rompre, parce que son fils seul lui importait.

Maltide et Alexandre, au contraire, semblaient s'amuser prodigieusement, dès que le petit commençait ses impertinences. Tout en gardant l'air innocent de gens qui n'attachent aucune importance à la chose, ils tâchaient d'exciter l'enfant par des rires et des exclamations. C'est que cette guerre servait leurs projets, préparait l'avenir : la vie ne serait pas possible pour Marie tant que Natale et le gosse seraient en présence. Alors, une fois mariée, elle finirait par convenir elle-même qu'il valait mieux laisser définitivement son fils à la fruiterie, et le tour serait joué.

Marie continue à ne rien soupçonner de la félonie qui l'entoure, mais elle sent qu'il y a, dans l'atmosphère qu'elle respire, une tension qui ne peut durer.

Aussi, un matin que le petit Alexandre, seul avec elle dans la boutique, est assis sur ses genoux et lui flatte les joues de ses petites

mains chaudes, elle prend sur elle, à tout hasard, de lui parler :

— Écoute, commence-t-elle. J'ai quelque chose à t'dire, mon p'tit gas.

L'enfant ouvre ses yeux intelligents, et toute sa physionomie écoute, attentive :

— Puisque tu dis toujours qu'tu m'aimes, continue Marie, y faut qu'tu m'le montres... Ce pauv' Noël, pourquoi qu't'es si méchant avec lui?

Le petit fait un geste violent. Il va parler. Marie l'interrompt.

— Non! fait-elle. Y n'faut pas l'détester, mon p'tit Alexandre. Écoute.

Et, comme si elle racontait une belle histoire :

— Pourquoi qu'y vient ici, Noël? Pour épouser la tante Marie. Pour la rendre heureuse. Elle restera d'abord quinze jours seule avec lui, puis tu viendras la rejoindre, et alors elle sera comme ta maman, et Noël comme ton papa. Comprends-tu? Noël va donner à tante Marie des robes, des bonnes choses à manger, une jolie chambre avec un joli lit, une belle

armoire, un tapis. Et elle sera comme une dame, sans travailler, sans s'fatiguer, elle qui trime toute la journée comme une pauv' petite bonne qu'elle est...

La voix de Marie sombre brusquement :

— J'suis si fatiguée! J'peux pourtant pas mourir de fatigue. Regarde mes mains comme elles sont abîmées... Et regarde comme j'suis pâle...

Le regard intense du petit, son regard de grande personne, s'est fixé sur les tristes mains crevassées, sur le visage meurtri. Il ne dit plus rien, maintenant, il ne bouge plus. Alors, Marie, oubliant qu'il n'a que cinq ans, se laisse aller douloureusement. Son cœur, toujours fermé, soudain s'ouvre et déborde. C'est la première fois que quelqu'un l'écoute se plaindre.

— J'suis malade, Alexandre, tu sais... Je n'le dis pas, mais bien souvent y m'semble que j'vais passer, tant mon cœur me fait mal. J'ai été trop longtemps malheureuse, probablement; c'est ça qui m'a ruiné les sangs... Ah! si tu savais c'que j'ai souffert, c'que j'ai pleuré!...

Et toute seule, toujours toute seule, sans mère, sans sœur, sans amis, loin des miens, loin du pays, avec rien qu'des méchantes gens autour de moi qui m'bousculaient quand j'avais le plus mal, qui m'chassaient comme une bête, qui m'battaient même quelquefois... Et puis la honte... Ah! c'qu'ils m'ont tous fait honte!... Et pourtant, j'sentais bien, moi, que j'n'avais pas fait d'crime... Oui, y avait un crime... Mais on m'l'avait fait; c'est pas moi... J'étais innocente, moi. J'le jure!...

Tout à coup, elle s'aperçoit de ce qu'elle est en train de dire à ce petit assis sur ses genoux. Sa tête se détourne, un sanglot soulève ses épaules.

Le petit, bouleversé, s'est précipité à son cou. Il lui entoure les épaules de ses deux bras trop courts, embrasse ses joues trempées, essaie de la regarder dans les yeux :

— Ma tante Marie... Ma p'tite tante Marie...

— Ah! laisse, va, mon pauv' gamin, pleure Marie en le berçant. Tu n'peux pas comprendre c'que j'dis... Mais, tout d'même, y n'y a qu'à toi que j'peux parler... Les autres...

Son visage bas laisse tomber de lentes larmes sur la tête de l'enfant pelotonné contre elle, et qui la regarde avec avidité. Tous deux se taisent un moment. Puis, d'une voix blanche, comme si elle parlait à l'invisible, Marie continue :

— Et maint'nant, c'est toute c't' histoire de fiançailles... C'est Noël que je n'connais pas... que j'n'aime pas... Et puis, surtout, c'est toi qui n'l'aime pas, qui lui fais toujours des méchancetés. Et moi, j'vois bien qu'y t'déteste déjà, qu'y t'en veut... Et alors... Et alors, tout ça m'fait si mal!... si mal!...

— Ma tante Marie... répète le petit, qui s'est levé.

Il ne peut rien dire de plus, parce que les enfants n'ont pas de langage pour expliquer ce qu'ils sentent. Mais ses prunelles sans larmes, dilatées, expriment l'effarement douloureux que lui cause ce chagrin obscur, profond, dressé devant sa petite intelligence, trop faible encore pour recevoir une telle confidence.

Ils se regardent un instant, les yeux dans

les yeux. Puis Marie sourit, s'essuie les paupières, l'embrasse :

— Mon chéri!... Qu'est-ce que tu peux comprendre à tout ça!... Va jouer, va!... Vois-tu, ta tante Marie n'est qu'une bête!

Doucement, elle le pousse vers la porte de la rue :

— Tiens! Voilà justement le p'tit Henri qui vient t'chercher pour jouer... Regarde! Oh! le beau diabolo qu'il apporte!...

Les yeux du petit se sont illuminés à la vue du joujou neuf.

— Henri!... Henri!... crie sa voix aiguë, montre ton diabolo!

Et, tandis qu'il s'élance à toutes jambes sur le trottoir, Marie, appuyée au seuil, le suit d'un regard infiniment triste et tendre, secoue la tête et s'abîme dans des rêves désolés.

Le soir de ce jour-là, Natale, qui venait dîner en famille, comme cela arrivait souvent, entra dans l'arrière-boutique au moment où l'on se mettait à table. Tout le monde était déjà à sa place, et Maltide levait le couvercle de la soupière.

— Voilà Noël!... dit-elle en clignant vers le petit. Bonsoir, Noël!

Chacun leva la tête. Le petit Alexandre, brusquement, s'était mis sur ses pieds. Le cœur de Marie se serra. Qu'allait-il encore dire, le pauvre innocent, qu'allait-il inventer pour la faire souffrir?

Natale avait tourné vers lui son regard sombre. Lui aussi attendait le mot enfantin et cruel qui, une fois de plus, allait le faire pâlir.

Alors, après avoir hésité une seconde, comme si un grand combat se livrait en lui, l'enfant, bousculant sa chaise, courut vers le Sicilien.

Natale eut un recul involontaire. Tous les yeux regardaient ce qui allait se passer.

L'enfant ouvrit les bras, sautilla vers le géant, tendit sa bouche pour un baiser.

— Bonsoir, Noël! cria-t-il.

Et, très vite :

— J't'aime bien, tu sais, Noël, parce que t'aimes bien ma tante Marie et qu'tu veux la rendre heureuse!

Un « ah! » général de surprise, une sourde

exclamation de Natale. Il s'est penché. Ses grands bras élèvent l'enfant, et voici qu'il fait pleuvoir des baisers impétueux sur sa tête, sur ses paupières, sur ses joues; et il y a de grosses larmes dans ses yeux noirs.

Marie aussi s'est mise à pleurer, tout en souriant de joie, stupéfiée.

Ainsi donc, ce tout petit qui courait si vite vers son diabolo avait tout de même deviné le sens de ce chagrin! Et maintenant, en un généreux et noble geste d'homme, il se réconciliait avec son ennemi!

Marie se lève, s'approche de Natale, qui tient toujours l'enfant dans ses bras. Elle est si émue qu'elle se met à embrasser, au hasard, l'homme et l'enfant. Et Natale répond, et le gosse aussi, de sorte qu'ils se tiennent tous trois dans ce coin de la pièce, rapprochés, pleurant et s'embrassant, à la stupeur de Maltide, d'Alexandre, de sa femme et de ses fillettes.

Enfin, l'une de celles-ci s'écrie joyeusement, en tapant son assiette avec son verre :

— Une vraie fricassée de museau, ce soir!

Et c'est un bon rire qui éclate dans le coin. Marie, un peu confuse, revient s'asseoir à sa place, tenant par la main Natale, qui porte toujours l'enfant.

Et, comme on commence à manger la soupe retardée, le petit Alexandre, qui est enfin descendu des bras du Sicilien et a placé sa chaise entre lui et Marie, se tourne vers sa mère et la regarde jusqu'au fond des yeux comme pour dire : « Je n'ai pas compris ce que tu m'as dit; je suis encore trop petit. Mais mon cœur, lui, est déjà grand, et m'a dicté, à travers les ténèbres de tes paroles, ce qu'il fallait faire. Et maintenant, ton visage sourit et je suis heureux. »

Et les yeux de Marie répondent à ce regard éloquent. Puis elle redresse la tête et se met vite à causer, car elle ne veut pas qu'on surprenne qu'entre elle et son enfant il y a déjà un grand secret, à cause du miracle de la tendresse.

V

LA NOCE

Dans la grande salle réservée du petit restaurant bas et noir, toute la noce entrait dans un brouhaha de voix, Maltide guindée dans sa robe neuve, les cheveux pommadés sous un chapeau à fleurs violettes, les mains gourdes dans des gants « paille », le petit Alexandre en marin bleu, les deux fillettes en robe blanche, Marie, toute pâle, dramatisée par sa toilette sombre, cadeau de Natale.

La femme d'Alexandre avait aussi une robe fraîche et un chapeau. Ses parents étaient

venus, profitant de la circonstance pour voir Paris. C'était un vieux père, et c'était une vieille mère coiffée d'un bonnet à rubans. Il y avait aussi deux de ses oncles, cultivateurs en blouse.

Natale, mince et distingué, plus pâle encore que Marie, avait, de son côté, amené deux de ses amis, des Napolitains aux yeux de braise, aux cheveux bleus, maçons comme lui, et qui lui avaient servi de témoins.

Comme on ne s'était rendu à l'église qu'à quatre heures, selon une mode populaire assez fréquente, c'était seulement à présent qu'on allait faire un repas sérieux. Il était près de cinq heures de l'après-midi. Mais ceux de la Normandie aiment ces déjeuners dînatoires où l'on reste à manger et boire jusqu'à la nuit.

L'air surchauffé du mois d'août entrait par les fenêtres ouvertes, chargé de relents de cuisine et d'asphalte arrosé. Et l'on voyait un coin de Notre-Dame se refléter dans les vitres.

En s'asseyant à la place d'honneur, en face de son mari qu'elle ne pouvait voir à cause d'une plante verte fausse posée au milieu de la

table, Marie demeura grave malgré les conversations déjà bruyantes qui l'environnaient. Elle était encore tout impressionnée par la cérémonie à la mairie, et surtout par cette bénédiction nuptiale où elle avait vu Natale si recueilli à côté d'elle, plongé dans la prière, avec son maigre profil pâle à paupière baissée. Elle avait eu un petit frisson d'orgueil en s'entendant appeler « madame », au sortir de l'église, par les parents de sa belle-sœur. Était-elle donc devenue une femme honorable, une personne comme les autres? Elle songeait à tous les frais que Natale avait faits pour que la noce fût belle, à la gentille chambre pourvue d'une petite cuisine proprette qu'il avait louée pour eux, au cinquième, juste en face la cathédrale. Elle ne l'avait pas encore vue meublée, cette chambre. C'était une surprise que son mari voulait lui réserver. Depuis que le petit s'était réconcilié avec lui, leurs fiançailles avaient été douces, bien que Marie n'eût pas cessé de se tenir sur la réserve et que des inquiétudes vagues eussent continué parfois à l'assombrir.

Quelqu'un qui lui parla la tira de ses rêves. Déjà la noce s'était animée. Les deux cultivateurs en blouse riaient très fort d'une bonne plaisanterie comme on ne manque jamais d'en dire aux mariés, dans les fermes, à leur repas de noce. Les enfants, surexcités, jacassaient ; la voix de Maltide dominait.

Quand on apporta le poulet à la suite des hors-d'œuvre, les cultivateurs trinquèrent en disant :

— A la santé de tout un chacun, fussiez-vous dix mille.

Ils étaient hauts, ventrus, colorés entre leurs favoris grisonnants. Ils avaient ces visages de juges anglais que, si souvent, ont les paysans normands.

Tout le monde, à leur suite, leva son verre plein de vin rouge, et les pommettes se tintèrent légèrement. Le bonnet à rubans de la vieille mère mettait une tache vive parmi les lueurs des bouteilles et de la vaisselle. Un garçon affairé tournait autour de la table avec des gestes de prestidigitateur.

Cependant, parmi la vague de voix, mon-

tante et descendante, le tintement des fourchettes et la sonnaille des verres, le bruit sourd de la ville entrait par les fenêtres. On apporta un nouveau plat, d'autres bouteilles. Une griserie, maintenant, remplissait la pièce, et le sang était tout à fait monté aux joues.

Lorsque le soir vint, à l'heure du « trou normand », ce petit verre d'eau-de-vie qu'on avale pour alléger le poids des mets, l'un des cultivateurs, d'un bout à l'autre de la table, interpella, tout au milieu du bruit, Maltide, qui reprenait un second petit verre.

— Hein! la 'tite mère! s'exclama-t-il. Au lieu d'leû vin, si on pouvait descendre au cellier comme cheuz nous, et boire des bonnes bolées d'cid' au cul du tonneau!

L'œil unique de Maltide s'alluma, un rire sans dents l'épanouissait.

— Vous parlez, mon père Le Bec! J'ai doutance que j'boirais avec vous à la pignoche!

— Hein! continuait-il, exalté. Un fromage carré et une miche de pain brié?... Et du cid' à cœur de journée!

— Tenez, mon père Le Bec! nous sommes

faits pour nous marier! lui riposta Maltide au milieu des rires.

— Quand vous voudrez!... dit le père Le Bec.

Et l'autre cultivateur, introduisant dans le colloque ses yeux de ruse et son nez fin :

— Attention, la 'tite mère! C'est pas li qui parle, du moment! C'est la boisson qui parle. Faut qu'vous sachiez, d'vant que d'l'épouser, qu'y n'a bon cœur que l'matin. L'après-midi y boit tout seul, et, quand il est bu, la mauvaiseté l'prend!

Tous les Normands s'amusaient du débat. On apportait les lumières, et cela sembla augmenter le tapage de la table. Mais Natale et les Napolitains ne prêtaient pas attention aux propos de la noce. Très animés aussi, ils s'étaient engagés dans une joyeuse conversation en italien, à grands gestes et à œillades flambantes.

Et soudain le petit Alexandre, ivre aussi de tout le vin qu'il avait bu, se mit à les imiter avec des syllabes inventées et des mimiques si justes qu'un esclaffement général éclata. Ils

ne s'aperçurent d'abord de rien, occupés par leur bavardage. Mais Natale, s'étant tourné tout à coup, vit l'enfant, et son visage se décomposa.

Marie dut se lever pour arrêter le petit. Une honte lui venait de ce mari qui faisait rire tout le monde.

Le vieux père de Mme Alexandre fit cesser la gêne en proposant de chanter chacun à son tour, puisqu'on était au dessert. Et, le premier, il entonna quelque romance tremblotante, debout devant son assiette. On lui battit un ban retentissant. Sa femme fit entendre ensuite quelque chose de cassé et de faux où l'on reconnaissait à peine l'intention de chanter. Les Italiens se pinçaient les lèvres. Mais les Normands, reconnaissant la chanson, reprenaient en chœur le refrain, qui était sentimental, et ils étaient émus.

Et les cultivateurs chantèrent des couplets grivois, et la femme d'Alexandre elle-même chanta. On avait dispensé la mariée.

Quand ce fut le tour de Maltide, on écouta avec la même attention la voix de la vieille

fille borgne qui détonnait dans cette ancienne chanson, mineure et féroce, du Lieuvin :

Voulez-vous ben savoir pour qui
— La barbe li branl' quand y rit —
J'ai épousé un vieux mari ?
— La barbe li branle, la barbe li rit,
La barbe li branle, à mon mari,
La barbe li branle quand y rit.

C'est pour l'argent qu'y me montri,
— La barbe li branl' quand y rit. —
Maintenant que l'argent est mis,
Je voudrais qu on fît un édit,
— La barbe li branle, la barbe li rit,
La barbe li branle, à mon mari. —

Qu'on écorch' tous les vieux maris,
— La barbe li branl' quand y rit, —
J'écorcherais le mien aussi...

Au milieu des applaudissements, la chanson s'acheva. Maltide se rasseyait, quand Natale, à son tour, se leva. Ce fut un étonnement. Les Italiens savaient donc chanter aussi ?

Natale avait fait un signe à ses deux amis. Ils quittèrent la table. On vit avec stupeur qu'ils revenaient, apportant chacun une mandoline. Assis aux côtés de Natale, une jambe

repliée sur l'autre, ils préludèrent. Un silence absolu était tombé sur la tablée comme pétrifiée. Et Natale, d'une voix souple et chaude, chanta avec des trémolos langoureux l'éternelle complainte de Naples :

Sul mare lucido
L'astro di argento!
Placida è l'onda,
Prospero il vento!...

Les deux amis reprenaient le refrain d'une voix également juste, brûlante :

Santa Lucia! Santa Lucia!

Ils chantèrent longtemps. La dernière note des mandolines s'égrena dans le silence. Enfin on applaudit. Mais il semblait que cette musique étrangère eût glacé la joie du dessert.

« Qui qu'chest qu'cha? » demandaient toutes les prunelles normandes.

Sans doute, eux qui avaient glapi à tort et à travers leurs couplets barbares, trouvaient-ils vaguement ridicule, un peu scandaleux, ce

roucoulement napolitain dont ils ne comprenaient pas les paroles et qui descendait tout à coup, voix d'ailleurs, voix ennemie, sur leur plaisir paysan.

Marie, un peu de vin en tête, s'enivrait en silence de tristesse. Était-il possible, était-il possible qu'elle fût maintenant la femme de cet étranger?

Au milieu du désordre des convives, qui, à présent, fumaient, trinquaient, entraient, sortaient, elle alla s'accouder à une des fenêtres ouvertes. Natale vint la rejoindre. Et, comme elle regardait distraitement dehors, elle vit, sous un réverbère, deux ou trois de ces enfants bruns qui chantent dans les cours. Ils s'étaient arrêtés le nez en l'air, ayant, d'en bas, reconnu la musique de leur pays; et ils écoutaient encore, tout frissonnants.

— Oh! dit Marie, étourdiment, des p'tits Italiens qui sont là! Viens les voir, mon p'tit Alexandre! Y sont sans doute sortis d'queque roulotte!

La voix de Natale penché à son oreille la fit tressaillir toute.

— Mâ, vous aussi, vous êtes Italienne, maint'nant! disait-il âprement.

Elle se retourna tout d'une pièce, le dévisagea. Sa main tâtonnante, instinctive, cherchait son fils. Elle le saisit sans quitter Natale des yeux, le colla sauvagement contre elle. Celui-là, c'était son pays, ses prés, sa ferme, sa race. N'était-il pas issu du foin nocturne où le fils Budin, gas de Normandie, l'avait violée? Face à face avec le Sicilien qui, maintenant, la défiait du regard, elle sentait toute son âme crier :

— Ce n'est pas vrai! Je ne suis pas Italienne! Je suis Française, je suis Normande! Vous, je ne vous aime pas, je ne vous connais pas! Allez-vous-en de ma vie, allez-vous-en de ma race! Retournez avec les vôtres, et laissez-moi avec les miens : nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

Leurs regards, brusquement, se quittèrent. Marie, tombée sur une chaise, avait pris son petit garçon contre elle, et elle l'embrassait convulsivement.

Natale la couva d'un regard fixe, chargé

d'une patience terrible. Autour d'eux, les femmes s'agitaient déjà, demandant leurs chapeaux. On vidait les derniers verres. C'était le départ.

Alors Marie redoubla de baisers, et ses mains serraient si fort les bras du petit qu'il se mit à pleurer.

— Ah! n'pleure pas! cria-t-elle avec une véhémence ignorée. D'abord, j'veux pas t'quitter, entends-tu? Ça s'rait la première fois depuis qu't'es né. On n'me forcera pas à ça!

— Tante Marie, sanglote le petit, que le vin trouble, tante Marie! J'veux pas qu'tu t'en ailles avec Noël! J'veux qu'tu restes!... T'en vas pas!... T'en vas pas!...

Les gens de la noce, impressionnés, entourent le groupe.

Violent, Natale s'est avancé. Il saisit Marie par le bras, la force à se lever, et, sans dire un mot à personne, empoignant par la taille sa femme, qui se débat, il l'entraîne vers la porte, vers les escaliers, vers la rue, au milieu d'une stupéfaction qui finit par des éclats de rire.

— A la bonne heure, au moins ! crient les cultivateurs, violets de gaieté. Cha, chest un mari !

Et les deux Napolitains de déclarer avec un sourire de triomphe, face à la Normandie vaincue :

— *Il ratto!* Le rapt!

VI

LA NUIT RÉVÉLATRICE

Debout au milieu de la petite chambre dont la fenêtre ouverte était tout encombrée par la cathédrale du soir, Marie, de ses grands yeux d'angoisse, regardait autour d'elle.

Elle était encore pantelante de cet enlèvement par lequel son mari de quelques heures avait affirmé son droit avec tant de violence. Assis dans son coin, Natale la regardait. Elle essayait, dans l'ombre, de rassembler ses pensées, de se remettre, de faire bonne contenance en face de cet homme qui était maintenant

son maître. Une timidité inattendue lui venait. Elle sentait encore sur son bras l'empreinte de ses doigts autoritaires.

Au bout d'un instant, il se leva et alluma une lampe posée sur la table. Il l'éleva au-dessus de lui et dit :

— Comment vous trouvez, ici?

Marie se rappela alors qu'il lui réservait depuis longtemps la surprise de cet ameublement. Elle passa la main sur son front, tenta de sourire et se mit à regarder à sa droite, à sa gauche. Ses yeux se posaient tour à tour sur les choses. Elle vit le lit de pitchpin, la moquette coloriée, la table, les vases de verre bleu sur la cheminée, la pendule, et enfin l'armoire à glace, cette grande ambition des humbles.

C'était beau, certes! Marie promenait un regard déchirant autour d'elle. Tout cela, qui représentait du bonheur, ne la rendait pas heureuse. Elle retint un sanglot qui lui tordait la bouche. Ah! comme toute son âme clamait vers son enfant absent! Elle constatait, une fois de plus, qu'on ne connaît jamais son

bonheur. Ne venait-elle pas d'être heureuse pendant cinq ans sans le savoir? Que faisait-elle, maintenant, avec cet inconnu, dans cette chambre étrangère? N'était-ce pas l'heure de coucher son fils, de le border dans son petit lit, de recevoir sur la joue le baiser de sa gentille bouche mouillée?

— Ça vous plaît?... demanda Natale.

— Oui... murmura-t-elle en se mordant les lèvres.

Donc, il avait, pour elle, préparé ce nid, qu'elle trouvait vraiment luxueux. Elle ouvrit la bouche pour parler et se tut, par crainte que le sanglot n'éclatât. Et elle comprit qu'au lieu d'être reconnaissante, elle en voulait à ce garçon de tout ce qu'il lui donnait ce soir, car cette belle chambre, pour elle, représentait quelque chose comme le cauchemar de la joie.

Natale, sans insister, reposa la lampe sur la table. Il s'était de nouveau assis. Ses mains s'avancèrent doucement et prirent celles de Marie, debout devant lui : il semblait avoir peur de l'effaroucher.

Il avait jeté son chapeau. Ses beaux che-

yeux noirs luisaient de toutes leurs boucles rondes. Elle vit son visage maigre, ses yeux étincelants, où passait un regard d'indulgence ineffable.

— A moi tout seul, maint'nant... dit-il presque bas. A moi tout seul, Maria.

Puis, plus bas encore :

— T'amo, Maria! Ah! si tu savais comé t'amo!

Il posa son front contre les deux mains qu'il tenait toujours. Et, sans quitter cette attitude tendre, il commença, comme s'il faisait enfin ses confidences :

— Non posso vedere gl'occhi tuoi, Maria!... Non! N'peux pas voir tes yeux... C'est eusses qui m'ont pris... Tes yeux! tes yeux!...

Il relevait la tête, extasié. Marie, gênée, le regardait, cherchant à retenir le geste qui la tourmentait : retirer ses mains, se reculer.

Un petit silence passa entre eux. Il la contemplait.

Et soudain, il prononça lentement :

— Senti, Maria!... Bientôt, tu m'aimeras mieux que ton petit!

Marie eut un rire court de défi et d'ironie

amère. Ses deux mains s'arrachèrent de celles de Natale; elle recula jusqu'à la table, et, redressant la tête :

— Oh! mais ça, n'y comptez pas, vous savez!... dit-elle.

Une seconde, il la toisa, resté assis à sa place. Puis avant qu'elle eût esquissé un geste, il fut d'un seul bond près d'elle. Les doigts autoritaires l'avaient de nouveau empoignée. Elle se sentit entraînée, poussée, renversée. Sa tête tomba en arrière, sur la mollesse du lit. Marie, le cœur fou, revivait la scène de jadis, dans le foin de chez elle. Un cri de haine et de peur lui déchira la gorge; ses mains se tendirent pour la défense, tout son corps révolté se souleva.

Et comme elle dressait ses ongles pour griffer, tendait sa bouche pour mordre, tout à coup, elle retomba. Ses mains, abandonnées, s'affaissèrent sur le lit. Un gémissement semblable à ceux que lui arrachait jadis la douleur de mettre son fils au monde monta de sa poitrine. Ses yeux s'étaient révulsés sous les paupières lourdes.

Une transe aussi intense que celles de l'enfantement, mais délicieuse, venait de traverser tout son être, sous le coup de poignard du baiser. Maintenant, elle était comme une assassinée sur laquelle le meurtrier s'acharne.

— Ah! mon Dieu! disait sa bouche aux dents serrées, ah! mon Dieu!...

Sa chair, qui, jusqu'alors, s'était ignorée, venait de s'éveiller, comme il arrive souvent aux femmes les plus glacées, lorsqu'elles ont eu un enfant. Le démon du plaisir se dressait en elle. Une énergie nouvelle, formidable, venait de lui naître.

En vérité, cette surprise était la plus foudroyante de toutes celles que le destin lui avait apportées.

Et, au moment où, pâmée, elle attendait l'éclair de joie inouïe et finale que son corps prévoyait, elle entendit Natale haleter sur sa bouche :

— Qui aimes-tu l'mieux? Moi ou le gosse?

— Ah! toi, toi! sanglota-t-elle malgré elle.

Et d'une voix vaincue, rauque, monotone, elle répéta sans le savoir :

— Je t'aime... je t'aime... ah! je t'aime...

Ils s'étaient tous deux endormis sur le lit, serrés l'un contre l'autre. Longtemps, leurs respirations égales montèrent et descendirent. La lampe brûlait dans le silence.

Vers deux heures du matin, Marie se réveilla.

Au premier mouvement qu'elle fit, encore inconsciente de ce qui s'était passé, elle sentit qu'elle n'était plus la même. Quelle souplesse inconnue détendait donc ses membres? Elle éprouva la sensation étrange d'avoir les reins satisfaits. Elle se redressa, se souvint. Ses yeux se fixèrent dans le vide. Sa pensée, peu à peu, se remettait en place. Et ce fut une immense révolte.

Elle se prit à regarder Natale, qui continuait à dormir près d'elle, le visage calme, la bouche ouverte, le nez pincé comme celui d'un mort. C'était donc là son mari, son maître?... Certes, il l'avait mâtée!...

Seulement en cet instant elle entendit le son de sa propre voix sanglotant les paroles abominables. Elle avait renié son fils, elle avait dit à ce Sicilien qu'elle l'aimait mieux que son petit! Puis le souvenir de l'étreinte, brusquement, la traversa. Et ce fut quelque chose de si profond qu'elle retint une exclamation.

Et, parce que la sensualité est très proche du crime, une bouffée d'instincts violents lui monta à la tête. Elle eut envie d'assommer cet étranger qui dormait là, de l'assommer avec quelque objet, immédiatement, de toute la force de sa rancune. Ainsi, son petit, son pays, sa race, elle avait tout abandonné parce qu'il la tenait là, sous son baiser. Ah! ce baiser!... Quelle chose! Comment avait-elle jusqu'alors ignoré cela, elle qui croyait tout savoir de la vie?

Elle acheva de se redresser, posa un pied sur la belle moquette coloriée. Ses yeux hypnotisés regardaient sur la table, à côté du chapeau de Natale, un couteau qu'il avait sans doute sorti de sa poche. Le couteau italien...

Marie va s'élancer. Elle se retourne, Natale vient de se réveiller.

Il l'enveloppe d'abord de son regard long et noir d'amoureux, puis, dans un geste étiré de félin, il allonge un bras paresseux, lui entoure les épaules, l'attire contre lui.

Alors toute la révolte de Marie retombe. Sa bouche s'offre involontairement, les prunelles montent sous ses paupières. Et, les mâchoires crispées, les narines ouvertes, la voix sombrée, elle supplie comme dans un cri de haine :

— Viens!

VII

LE DÉCHAINEMENT

Marie, le long des rues matinales, se dépêchait, évitant le regard des passants.

Elle venait de quitter la jolie chambre où s'étaient passées les choses qu'elle essayait d'oublier. Natale, parti de bonne heure à son travail, ne pouvait rentrer pour déjeuner. Il avait emporté dans un filet son repas de midi, et il ne devait revenir que pour celui du soir. Alors, le premier geste de Marie était de courir vers son fils.

— Y m'donneront bien à manger à la fruiterie... se disait-elle

Elle s'appliqua à ne songer qu'au bonhour d'embrasser son petit pour la première fois quitté. Mais rien que son allure, qu'elle sentait différente de la veille, trahissait ce qui était arrivé, malgré ses efforts pour ne pas y penser.

Or, en approchant de la fruiterie, peureuse, elle ralentit le pas. Il lui semblait tout à coup qu'elle n'avait plus le droit d'aller voir son enfant. Quelque chose en elle était coupable... Oui, il y avait une sorte de crime entre elle et son fils. Mais lequel?

La pensée de Marie s'essayait péniblement à une analyse trop difficile pour son cerveau. Elle ne savait pas que toute son angoisse lui venait de ce qu'elle avait été mère avant d'être amante, et qu'à cause de cette interversion une âpre lutte allait commencer maintenant entre l'instinct sensuel et l'instinct maternel; elle ignorait que ces deux forces naturelles sont égales dans l'âme féminine, cette âme toute physique; elle ignorait que les sentiments de la femme, malgré leur apparence d'idéalité, ont tous leurs sources à même la chair complexe et laborieuse de celle qui fut créée pour

le grand devoir charnel d'être l'amante et la génitrice...

Devant la porte, elle s'arrêta, n'osant plus entrer. Elle comprenait qu'elle ne pourrait pas regarder son fils en face. Elle n'avait plus les yeux qu'il fallait : son regard, désormais, était sans innocence. Jusqu'à ce jour, une candeur pareille les avait réunis, égalisés. Aujourd'hui seulement, elle sentait qu'elle était une femme et qu'il était un petit enfant.

Des hommes qui passaient devant la porte la fixaient une seconde, se retournaient vers elle. Pour la première fois elle se rendait compte de la beauté de ses yeux. Elle les *sentait* beaux. Elle savait pourquoi ils attiraient l'attention masculine. Et elle se prit à rougir d'être regardée.

Alors, le cœur battant, elle entra brusquement. La porte s'était refermée. Marie, seule dans la boutique déserte, attendit encore avant de révéler sa présence. Baissant le front, retenant son souffle, elle écoutait les bruits de la maison dont hier encore elle faisait partie. Tout le monde n'allait-il pas s'apercevoir

qu'elle n'était plus la petite Marie de la veille?

Dans ce silence attentif, une confusion pleine de rage lui venait de sentir son corps si heureux, et, en même temps, si inquiet d'un nouveau bonheur. La plaie inguérissable du désir avait été ouverte en elle. Elle devinait que des profondeurs morales avaient aussi été touchées. Elle se sentait étrange, capable de choses inconnues. N'avait-elle pas eu, la veille, le geste de tuer Natale ? Quel était donc l'élan secret et nouveau qui l'avait portée vers ce couteau, elle, la douce Avenel, la créature effacée ? Quel monstre insoupçonné avait, pendant si longtemps, dormi en elle, attendant d'être déchaîné au premier frisson de sa chair froide ? Par quelle crise de haine, de méchanceté, de ruse allait-elle passer ? Qu'est-ce qui se ramassait donc dans son âme de si mauvais, de si redoutable ?

— Ma tante Marie !

Le petit vient de se jeter sur elle. Il entrait par hasard dans la boutique et l'a trouvée là,

muette et pâle. Il rit de plaisir, sautille, cherche à embrasser, multiplie les questions :

— Où qu'tu étais ?... Qu'est-ce que tu faisais ? Tu n'vas plus t'en aller ?... Tu vas rester avec nous ?...

Marie s'est enfin penchée. Elle laisse l'enfant l'embrasser, mais n'ose lui rendre ses baisers, parce que ses lèvres sont impures. Lui, heureux, l'a forcée à s'asseoir, et, vite, il est venu s'installer sur ses genoux.

Maltide entre, puis la femme d'Alexandre, puis les deux fillettes. Alexandre est en courses pour la journée. On se dit bonjour avec quelque gêne. Puis, afin de ne pas avoir l'air d'y mettre d'indiscrétion, après avoir demandé des nouvelles de Natale, tout de suite on parle de choses assez indifférentes. Mais Maltide a bien vu qu'il y a une réticence dans les caresses de Marie à son enfant. Et, comme on se met à table, elle ricane sans comprendre :

— Tu vois bien, Marie, qu'tu pourras très bien vivre sans l'petit !

Quelle parole ! Marie s'était redressée. Une lueur passa dans ses yeux. Cette parole était

une révélation. Subitement, elle se rendit compte d'un danger. Pourtant, elle ne voulut pas convenir avec elle-même qu'il y avait quelque chose de juste dans ce que Maltide venait de dire, et que la place de son petit n'était plus près de son lit de femme en puissance d'amant, de femme consentante et pâmée. Mais une peur inavouée se dessinait dans son être comme un éclair dans la nuit, la peur de sacrifier son enfant à son plaisir ; en même temps, un soupçon terrible lui venait. Elle était tout près de deviner le manège qui, depuis tant de jours, se faisait autour d'elle.

Sa réflexion n'avait pas duré deux secondes. Un instinct désespéré de se raccrocher à ce petit comme à son seul défenseur contre elle-même et contre les autres lui fit crier, presque :

— C'est pas vrai que j'pourrai vivre sans lui ! La preuve, c'est que j'vais l'emmener dès ce soir.

Maltide, stupéfaite, la regardait. Elle s'apercevait bien qu'elle avait dit une chose imprudente. Alors elle essaya de rire :

— T'y penses pas, Marie !... L'lendemain

d'ta noce !... Et qu'est-ce qu'y va dire, Noël ?

— Y dira tout c'qu'y voudra, gronda Marie.

Le petit, qui se réjouissait déjà d'être emmené, demanda, inquiet :

— Est-ce qu'il y sera, Noël ?

Un rire qui ressemblait à un sanglot secoua Marie.

— Bien sûr qu'il y sera !

Elle savait que la présence de l'enfant allait être une gêne, un empêchement à cette volupté qu'elle considérait comme une honte ; mais il lui plaisait de la racheter ainsi, cette volupté irrésistible, détestable, dressée en ennemie devant son amour maternel. Elle sentait sourdement que, si elle ne reprenait pas immédiatement son fils, elle s'habituerait à ne plus l'avoir près d'elle à chaque minute de la vie, et que, cela, c'était la grande défaite, le suprême triomphe du plaisir, et aussi le triomphe des usurpateurs.

Cependant, pleurant à moitié, le petit s'était mis à parler :

— J'veux pas voir Noël ! Dis-lui qui s'en aille !... J'fais semblant d'l'aimer, mais c'est

pas vrai ! C'est pour toi, tante Marie ; mais j'le déteste. Il est méchant ! Y t'a emportée hier sans que j't'aie dit bonsoir... Oui, il est méchant... très méchant !

Maltide, rassurée par cette attitude du petit, se mit à sourire.

— J'veux qu'tu viennes !... s'emporta Marie.

L'enfant se tut. Il venait de reconnaître sa Marie des mauvais jours, sa Marie incompréhensible. Ses yeux sérieux la regardèrent un moment dans le silence général de la table. Puis il se leva de sa place, et, posant câlinement sa tête sur l'épaule de sa mère, il murmura :

— J'irai où qu'tu voudras, tante Marie...

Sur ce, Maltide éclata. Tous ses projets semblaient s'écrouler d'un seul coup devant elle. Et Alexandre qui n'était pas là !

— Comment, proféra-t-elle de sa vieille bouche tremblante, tandis que son œil unique jetait des flammes, comment, tu veux nous quitter tous pour aller avec elle chez l'sale Maltais ?

— J'veux aller avec elle... dit le petit très

calme. J'aime mieux ma tante Marie qu'tout l'monde, même avec Noël.

Marie l'a saisi contre elle. Ah ! sa bouche, maintenant, ne craint plus de l'embrasser. C'est lui, son fils, son seul amour, sa seule passion sur la terre. Elle ne veut plus rien entre eux deux, ni famille, ni amant, personne.

— Mon p'tit !... mon p'tit ! bégaie-t-elle farouchement.

Elle s'est levée. Un sourire presque diabolique crispe sa bouche. Marie vient de concevoir un projet.

Et, malgré les vociférations et les gestes de Maltide, les pleurs des fillettes effrayées, les injures de madame Alexandre, elle quitte à grands pas la pièce, passe dans la boutique, et, serrant fortement son fils par la main, triomphante, elle sort, courant presque, et disparaît avec lui au premier tournant.

Alors Maltide, sur le pas de sa porte, le poing tendu dans le vide, les joues frémissantes :

— Tu crois qu't'as gâgné, vieuille bouée ! Mais t'as pas encore emporté tout l'paquet! A Noël, maint'nant! J'allons bên voir comment qu'y va s'y prend', et si l'petit n'sera pas ici après-d'main !

VIII

LA FUITE

Parmi les chaos du train qui l'emportait avec son enfant vers le pays, vers la libération, Marie réfléchissait profondément. Tous deux étaient seuls dans leur compartiment de troisièmes. L'enfant, debout, collé à l'unique vitre, devant la portière, regardait filer les paysages. Il était si heureux d'être dans ce train, gigantesque joujou, qu'il n'avait pas encore dit un mot depuis le départ.

Et Marie, abandonnée à elle-même, dans un coin, se remémorait, avec une intensité singu-

lière, les moindres détails de son voyage ancien pour venir à Paris, seul voyage qu'elle eût jamais fait. Ainsi, c'était au bout de six ans qu'elle retournait chez elle. Entre cet aller et ce retour, que de changements!

Elle revit la petite Avenel qu'elle était alors, fraîche comme une fleur de pommier, fille désemparée et naïve fuyant la colère de son père et courant vers l'horreur de l'inconnu; et elle la compara à la femme d'aujourd'hui, si pâle et si ravagée, s'en allant de son plein gré au pays, avec son petit garçon à son côté. Non, il n'y avait plus aucune ressemblance entre cette Marie-ci et cette Marie-là. Et pourtant, elle eût cru à une impossible prédiction, autrefois, si quelqu'un fût venu lui dire qu'elle devait revenir vers les siens avec ce cœur presque indifférent.

Sa mère... Avait-elle oublié même sa mère? Elle regarda son fils debout, qui se détachait en silhouette sur le fond d'un couchant lumineux dont la vitre fuyante était toute rouge. Oui, c'était ce petit être-là qui lui avait pris son âme. C'était dans son amour pour lui qu'elle

avait tout laissé sombrer, souvenirs, regrets, jeunesse, santé. Certes, elle avait presque oublié sa mère; mais n'avait-elle pas également oublié tant d'irréparables injustices qui s'étaient acharnées sur sa pauvre petite jeunesse sans défense ?

Comme Marie, abîmée dans de tels songes, contemple son fils, tout à coup, elle se souvient qu'il est temps de le faire dîner. Et voici que, la conscience de l'heure lui revenant, elle se rappelle aussi que, juste à ce moment, Natale doit rentrer de son travail. Amoureux et rapide, il monte l'escalier; il ouvre la porte de la jolie chambre, il regarde, il appelle. Personne. Marie est partie sans laisser d'adresse.

Le sourire diabolique reparut sur la bouche de Marie, tandis qu'elle se levait de son coin, ouvrait un panier, débouchait une bouteille, installait l'enfant qui, maintenant, gazouillait, intarissable. Et tout en lui répondant avec patience et tendresse, elle passa en revue, dans sa tête, les diverses péripéties de son départ.

Cela n'avait pas été très compliqué. Sitôt sa

décision prise chez Maltide, emmenant le petit avec une surprenante autorité, elle avait bondi jusque chez elle. Elle savait bien que Natale refuserait de prendre l'enfant au lendemain de sa noce. Mais comme, pour rien au monde, Marie ne voulait le rendre à Maltide et Alexandre maintenant qu'elle l'avait reconquis, il ne lui restait plus qu'à fuir, emportant sa proie.

Monter les étages, ouvrir l'armoire, prendre le billet de cent francs déposé là par Natale, mettre un chapeau, réunir quelques effets, courir à la gare, s'informer du train, se munir, en attendant le premier départ, des provisions nécessaires, acheter un foulard et un béret pour le gosse, tout cela avait été fait en moins de deux heures. Et maintenant que le train roulait, Marie se complaisait à songer au désarroi dans lequel elle laissait à la fois son mari et les gens de la fruiterie.

— Qu'y s'débrouillent! conclut-elle avec une ironie féroce. Moi j'ai mon gamin avec moi, j'ai de l'argent, je r'tourne chez maman... Le reste m'est égal.

Ainsi, elle ne se rendait pas compte que, non seulement elle frustrait de sa présence un homme qui, par amour et malgré tous les obstacles, avait voulu devenir son mari, son foyer, sa respectabilité, mais encore qu'elle venait, en somme, de lui enlever tranquillement son argent. De la sorte, elle trompait de toutes les façons la confiance qu'il avait mise en elle. D'ailleurs, n'avait-elle pas eu déjà l'envie de le tuer?

Ce n'est pas que Marie soit d'une nature basse, mais ce sont les circonstances qui la poussent.

Elle ne sait pas que de tels gestes prouvent un manque de sens moral. Comme ses sœurs les femmes que leur physiologie toujours tourmentée force à se pencher sans cesse vers elles-mêmes, à subir les réactions que leur physique inflige à leur mentalité, Marie suit implacablement la voie qui lui est tracée. Ici, la maternité l'a faite admirable; là, l'éveil charnel et ses révoltes, la haine amoureuse du mâle, la porteront vers des actes de félonie et de violence. Aucune éducation, aucune vraie religion, aucune tendresse chaude et protectrice ne sont venues corriger en elle l'impulsion naturelle. Oui, Marie, fille simple, est bien cette barbare rusée mue par les grandes forces de la terre, cette barbare que les femmes, généralement, arrivent à cacher même à leurs propres yeux, sous des dehors de grâce et de sentimentalité.

Avec un plaisir extrême, Marie s'appliquait à régler dans son esprit les détails de son retour à la ferme. Maintenant qu'on savait dans le pays qu'elle était mariée, il devenait bien naturel qu'elle vînt voir sa mère, amenant avec elle son petit-neveu qu'elle avait élevé, et qui, justement, avait besoin de changer d'air. Elle descendrait à Biéville, où on arrivait vers onze heures et demie du soir, y dormirait à l'auberge comme une dame, puis le lendemain, ayant déjeuné, elle reprendrait tranquillement un train, et, arrivée à la ville, elle se ferait conduire en voiture, toujours comme une dame, jusqu'à la ferme. Elle y arriverait vers trois heures. Elle était sûre d'y

trouver tout son monde. Quelle surprise, quels cris de joie. Angéline et Henri, comme ils seraient heureux !

Et sa mère, sa mère au visage navré... Elle se mettrait à sangloter de bonheur. Marie vit d'avance les grands yeux ineffables avec lesquels la pauvre créature la regarderait. Elle avait dû tant pleurer depuis le départ de Marie ! Tous les soirs, peut-être... Marie l'imaginait à la nuit tombante, au coin de son feu, dans sa cuisine triste, seule avec son secret, laissant couler les grosses larmes retenues toute la journée.

A cette vision, un attendrissement immense lui vint... Sa mère... Elle l'avait tant appelée, jadis, aux heures de douleur et de désespoir. Puis elle s'était habituée à la longue à vivre seule, à souffrir seule. Quelque chose en elle s'était détaché. Elle était devenue à son tour une mère, une grande personne...

Une pensée brusque, soudain, la fit tressaillir :

— Est-ce qu'un jour mon fils pourra m'oublier aussi ?

Et voici qu'elle se prit à dévisager ardemment le petit qui achevait de grignoter quelque biscuit, riait des secousses que le mouvement du train donnait au verre dans lequel il buvait.

— Mon fils... pensa-t-elle, ma mère...

Et elle comprenait qu'à présent sa jeunesse avait rejoint la vieillesse de la femme Avenel. Leurs deux âmes n'étaient-elles pas pareilles ? La maternité est identique chez les jeunes et les vieilles. La maternité n'a pas d'âge.

— Marie a pris son enfant contre elle. A une station, on a allumé la veilleuse dont une seule moitié paraît dans la coupure de la cloison, éclairant d'une lueur vague le compartiment. Le train berce la mère et l'enfant. Et Marie, plongée dans un doux bien-être, continue à songer.

— Maint'nant, j'suis heureuse, se dit-elle. Oui, j'suis heureuse...

Elle s'attarde un moment sur cette idée, puis :

— Qu'est-ce qui me manque ?... ajoute sa pensée.

L'enfant vient de s'endormir, allongé sur la

banquette de bois, la joue sur les genoux de sa mère. Marie, immobile, se met, malgré elle, à rêver d'autre chose. Un souvenir inavouable vient l'obséder. Ses bras involontaires s'étirent, elle sent son regard qui se noie, ses narines qui battent.

On ne peut donc plus oublier cela quand on l'a subi ? C'est donc cela la jeunesse, cette jeunesse que Marie croit si bien finie quand elle regarde son fils ; c'est cette inattendue jeunesse de la sensualité qui la différencie tout à coup de sa vieille mère, qui vient déranger l'équilibre qu'elle avait enfin retrouvé par l'amour maternel...

Marie devine qu'une chose fatale est à jamais dans son sang. Au fond, si ce train l'emporte si vite dans la nuit, n'est-ce pas, en vérité, pour fuir cette chose, ou plutôt pour se fuir elle-même, échapper à sa destinée féminine qui veut à présent qu'elle soit amante avec autant d'ardeur qu'elle est mère ?

Elle secoue nerveusement la tête, serre les poings comme pour se défendre contre l'invisible. Elle se répète, rengaine têtue :

— J'suis heureuse... Oui, j'suis heureuse. Rien ne me manque !

Mais son corps sait bien ce qui lui manque. Elle veut résister, oublier. Elle veut s'absorber dans la contemplation de son fils qui dort là, si innocent, avec sa tête ronde enfoncée dans la tiédeur du giron maternel que tourmente le mauvais désir... Vains efforts. Des frissons la parcourent qui la font rougir toute seule.

Ah ! pourquoi lutter? Elle a enfin appuyé sa tête, détendu ses poings, fermé les yeux dans la demi-obscurité du wagon. Et, vaincue, elle s'abandonne sans force à la dangereuse rêverie de ses flancs de femme, à peine éveillés au plaisir, déjà insatisfaits.

IX

AU PAYS

La fraîcheur du chemin creux dont les arbres se rejoignaient par le haut, l'air presque aigrelet de ce mois d'août finissant et comme déjà atteint par l'automne, le recueillement, le silence, tout cela surprenait Marie étrangement. Elle ne savait pas qu'elle avait oublié à ce point l'atmosphère de son pays. Le cœur étreint d'émotion, elle marchait assez vite ; et le petit Alexandre, frileux, impressionné par la campagne, qu'il voyait pour la première fois, se serrait le long de la hanche maternelle,

comme pour chercher protection contre toute cette verdure normande, solitaire et mouillée, qui envahissait ses yeux parisiens.

La voiture congédiée au bas du chemin, Marie avait voulu monter à pied, afin que la surprise de sa venue à la ferme fût complète.

Arrivée à la barrière de l'herbage au delà duquel les bois commençaient, elle s'arrêta, prise de tremblement. La ferme était là, devant elle, chenue, branlante et comme pourrie dans son creux d'herbe. La volaille luisait sous les pommiers, dans l'ombre tachée de soleil pâle ; et les oies marchaient toujours les unes derrière les autres, éclatantes de blancheur sur le fond cru du pré.

Rien ne semblait avoir changé durant ces six années où Marie avait vécu si loin, dans un perpétuel drame. Elle remarqua seulement que le gros noyer où sa petite sœur Angéline organisait des reposoirs d'ombelles et de marguerites avait disparu, laissant un grand vide dans le paysage familier.

Absorbée par son intense contemplation, Marie, le cœur battant, restait devant cette bar-

rière pas encore ouverte. Son petit, qui la tenait par sa jupe, ne disait pas un mot. Son tact naturel lui avait déjà appris à rester silencieux aux moments voulus.

Et, tout à coup, Marie eut un tressaillement, un coup au cœur, dont elle pensa défaillir. Ses mains s'étaient cramponnées convulsivement à la barrière : devant elle, dans l'herbage, une apparition.

Était-ce elle-même, était-ce la petite Marie d'autrefois qu'elle voyait surgir là comme le revenant de sa première jeunesse?

Une longue jeune fille coiffée de lumière, aux joues toutes rouges, aux hanches étroites, pareille, dans l'herbe mouillée, à une fleur plus grande que les autres. Elle sort de la ferme, portant quatre « cannes » à lait. Indifférente et virginale, elle ne semble être occupée que de son labeur quotidien. Sans doute, elle va traire ses vaches dans l'herbage de jadis, et peut-être va-t-elle y rencontrer son destin sous la figure d'un jeune gars aux yeux froids, aux narines fières, aux lèvres rouges dans une moustache blonde...

Angéline Avenel a levé la tête. Elle voit Marie et l'enfant devant la barrière, s'arrête :

— Qui qu'chest qu'vous voulez, bonnes gens?

Marie, essoufflée et pâle, a ouvert la barrière. Elle s'avance, tenant son enfant par la main.

— Angéline... balbutie-t-elle, est-ce toi ?

La jeune fille recule, comme effrayée. Sa face s'est empourprée jusqu'aux cheveux. Elle reste interdite, prête à fuir, tandis que Marie avance toujours.

— Angéline... répète-t-elle, tu n'me r'connais donc pas?... J'suis Marie... Marie, ta sœur...

— Marie?... dit la jeune fille, comme si c'était un nom inconnu.

Puis, brusquement, elle comprend. De surprise, elle laisse, dans l'herbe, tomber ses « cannes », qui roulent avec un bruit de cloche. Et la voici qui se précipite :

— Chest-y té, Marie?...

Marie l'a empoignée, de ce geste nerveux, passionné, que la maternité et le malheur lui ont appris. L'autre, rieuse, un peu niaise,

montre toutes ses dents blanches, pose cent questions sans attendre les réponses :

— Ton mari, comment qu'il est? Pour combié d'temps qu'te v'là? Comment qu't'es v'nue?

Tout en parlant, ses yeux examinent de côté l'enfant debout dans l'herbe.

— C'est mon p'tit n'veu, se dépêche de dire Marie. L'fils d'Alexandre.

Puis ardemment, tandis qu'elle se dirige déjà vers la ferme :

— Maman est là, n'est-ce pas?...

— Oh! mais non! fait Angéline. A c't'heure, alle est pour la journée au marché d'Tourneville, qui vend les p'tits cochons d'la grosse coche.

— Ah!... fait Marie.

Et c'est une déception si inattendue que les larmes montent à ses yeux. Il lui avait semblé de loin que sa mère, depuis six ans, devait l'attendre. Elle était si sûre de la trouver au coin de son feu, les yeux gonflés... Mais non. Sa mère ne pleure pas. Elle est au marché. Elle s'occupe de faire valoir sa ferme. Le temps,

qui nivelle tout, a passé sur sa douleur. Malgré tous les déchirements et tout l'adieu, la vie a repris son cours.

Marie détourne la tête pour se cacher d'Angéline, voit son petit qui la suit de loin, et, courant à lui, elle lui prend la main comme pour lui demander pardon de l'avoir un instant négligé, et aussi pour se remettre, près de lui, de son immense angoisse.

Précédée d'Angéline et tout en répondant de son mieux à ses questions, Marie est entrée avec son petit garçon dans la ferme.

Voici, immuable, la cuisine de son enfance; voici l'âtre où elle pleurait contre la poitrine de sa mère, aux premiers jours de son malheur. Le petit christ d'ivoire est toujours là, sur la grande cheminée, entre ses deux chandeliers de cuivre; la grosse horloge en forme de cercueil continue à battre d'un mouvement pareil les minutes de l'existence changeante; le pauvre meuble est à sa place. Seulement les pavés sont un peu plus disjoints, les murs un peu plus moisis. Un reste de feu couve sous la crémaillère, où pend la marmite noire.

Le petit Alexandre, saisi par la tristesse des choses, est tout de suite allé du côté de ces tisons, vers lesquels il tend ses menottes rougies. Angéline, elle, regarde Marie de la tête aux pieds, détaille son chapeau, son manteau, sa robe, et ses yeux désapprouvent ce costume, qui trouble ses idées ordinaires sur l'endimanchement.

Enfin, elle parle :

— T'as bien vieuilli, dit-elle. T'en as pas gâgné! J't'aurais pas r'connue brin du tout. Et pis comme t'es pâle!

Elle prononce « paôle ». Les oreilles de Marie, bien qu'entretenues par le parler de Maltide, sont habituées déjà à un autre langage. Elle s'étonne un peu de cet accent excessif, qu'elle a complètement perdu. Elle est étonnée aussi de la naïve brutalité avec laquelle sa sœur la juge. Elle s'est assise au coin de la grande cheminée, la tête basse. L'enfant, d'un geste habituel, vient s'installer sur ses genoux. Il la regarde avec des yeux dépaysés. Angéline, un peu gênée sans savoir pourquoi, ne dit plus rien. Elle est là, gauche, au milieu de la cuisine. Elle ne sait que faire de ses bras quand ils ne travaillent pas. Alors, Marie relève la tête, s'arrache aux réflexions profondes dans lesquelles elle se plongeait :

— Et papa? demande-t-elle lentement.

— Veux-tu vouère sa tombe?... fait Angéline avec vivacité.

Elle semble heureuse d'avoir trouvé une distraction pour sa sœur. Et, comme Marie se lève, elle ajoute :

— Tu sais où qu'est l'c'mitière, pas? T'en as pour dix minutes ou un quart à y arriver. Durant qu't'iras, moi, j'pourrai tirer mes vaques et pis ramasser mes fagots de linge. On a fait la l'ssive, ces jours...

— N'te gêne pas pour moi! répond Marie amèrement.

Mais Angéline n'a pas pu comprendre. Angéline est ce qu'était Marie autrefois : naïve, close, vierge. C'est comme si elle n'avait pas encore d'âme.

A genoux, la face dans ses mains, Marie s'était longtemps attardée sur la tombe de son

père. Elle avait pleuré en silence pour que le petit ne pût s'apercevoir de ses larmes. Il lui avait paru que ce tertre de fleurs, cette croix de bois, ces couronnes de perles lui faisaient un accueil plus chaud que celui de la ferme. Alors que les choses vivantes semblaient ne plus la reconnaître, la mort lui parlait mystérieusement. Marie avait la sensation que, pour la première fois, l'âme énigmatique de son père communiquait directement avec la sienne.

Quand elle s'était relevée, son petit, inquiet, l'avait embrassée en la serrant par le cou; et, le soulevant dans ses bras, elle lui avait dit gravement :

— Regarde bien la tombe de ton grand-père.

Sans doute, si elle avait su exprimer les choses secrètes qui parlaient dans son âme, eût-elle dit :

— Regarde bien la tombe de mon innocence, de mon insouciance, de mon bonheur.

Maintenant, de retour à la ferme, elle écoutait les propos d'Angéline.

Cette enfant, gaie, bavarde, s'attardait à raconter les menus potins du village, comme si

cela l'eût intéressée beaucoup plus que ce que Marie eût pu lui dire. Elle ne savait pas...

Marie, pendant qu'elle parlait, la regardait; et elle se sentait si profonde, si sombre, à côté de cette petit fraîcheur ignorante de tout! Dans son visage pâle de cardiaque, ses yeux tragiques s'ouvraient, larges, illuminés par l'intelligence de la douleur. Et elle sentait que son esprit n'était plus de niveau avec celui de sa sœur campagnarde.

Quelques nouvelles, pourtant, l'intéressèrent. Le fils Budin avait acheté un herbage dans les environs. On le rencontrait assez souvent aux alentours de la ferme. La fille Legrix ne s'était pas mariée. Depuis que son mariage avec lui avait été rompu sans qu'on eût jamais su pourquoi, elle « tournait à la vieuille dévote ».

Lorsque Angeline eut épuisé ses commérages, elle songea plus sérieusement à interroger Marie sur sa vie à Paris, sur son mariage. Mais Marie répondait peu, et la conversation tomba. Les deux sœurs, assises l'une en face de l'autre, aux deux coins de la cheminée, se regardaient. Elles n'avaient plus rien à se dire. Le

petit Alexandre, intimidé, s'ennuyait en silence. Alors Marie proposa de faire encore un petit tour de promenade avant la nuit.

Une fois dehors, trouvant un sujet de conversation, elle demanda :

— Et l'noyer, qu'est-ce qu'il est d'venu?

Alors Angéline, de sa voix godiche, raconta, dans ce style que Marie avait perdu, ce style charmant des campagnes profondes de Normandie :

— Y a deux ans qu'il est descendu, l'noyer. La blanc-gelée l'avait beaucoup chagriné un hiver. Y n'avait pus son feuillage. Li qu'était si boiseleux, il 'tait resté vif noir, même l'été, et, quand la sombreur venait, les cahouettes jargonnaient d'dans. J'avais doutance qu'y tomberait après les misères de l'automne; la mort l'affûtait d'pis longtemps. Alors, un jour, à la soirante, ya eune foudre de vent qu'a passé d'ssus, et il a été mis bas...

La nuit vint. Elles rentrèrent. Le petit Alexandre fit quelques pas devant, pour cueillir une fleur qui le tentait, et Angéline, le regardant de loin, remarqua :

— Il est pas bié gentil, l'tit gas d'Alexandre. Il a pas d'montrance du tout.

Marie se redressa, atteinte dans son orgueil. Mais elle réprima son exclamation. Elle n'avait pas le droit de se froisser, puisque son enfant passait pour celui d'une autre.

En rentrant dans la cuisine, elle frissonna. Elle ignorait que cette cuisine fût si horriblement triste. Elle ne s'en était jamais aperçue jadis.

Le petit dit :

— Il fait noir!...

Alors, Angéline alluma une chandelle, mit du bois sous la marmite. Le feu jaillit, fantastique, dans l'âtre obscur. Marie avait pris sans parler son enfant sur elle et le berçait; et ses yeux immenses regardaient fixement dans le passé.

Maintenant, Angéline, affairée, préparait le dîner, mettait la table. Le cœur de Marie pleurait. L'enfant s'était endormi.

Soudain, un bruit de carriole, des voix qui parlent. Marie s'est dressée sur ses pieds. Le petit, debout, réveillé en sursaut, vacille. La mère Avenel entre.

« Maman!... » veut crier Marie. Sa voix s'arrête dans son gosier. Son cœur malade l'étouffe.

— Qui qu'chest qu'est là, donc?... dit la mère Avenel, en clignant des yeux.

Elle s'approche, suivie d'Henri. Un instant son regard hésite. Mais les mères ont des yeux qui devinent avant d'avoir vu :

— Marie! s'exclame-t-elle, ah! ma Marie!..,

Des baisers, des larmes, des mots incohérents. Henri, grand, déjà moustachu, reste dans un coin sans oser parler. Marie, à la lueur du feu, regarde de tous ses yeux le visage de sa mère resté pareil, ce visage tant de fois désiré et qui n'a pas été là quand elle souffrait. Et la mère Avenel, avec toute une consternation dans la voix :

— Comme t'es changée, ma Marie!

Mais Marie ne pense plus à elle-même. Vite elle s'est retournée vers son petit qu'on n'a pas encore embrassé. Elle fait un signe à sa mère, et dit :

— Le p'tit d'Alexandre.

— C'est lui!... crie la mère Avenel. Puis,

tout de suite, sur un ton désillusionné :

— Y en a pas gros!... Por 'tit bézot!... Les enfants d'Paris sont-y tous comme cha?

Marie, pour cacher qu'elle est une seconde fois offensée, le harcèle comme on fait aux enfants un peu sauvages :

— Dis bonjour à ta grand'mère. Dis bonjour!... Veux-tu dire bonjour?...

Et le petit, reculé, accroché à Marie, se décide enfin :

— Bonjour, madame... fait sa petite voix.

— Y parle pointu, pas?... remarque la mère Avenel.

Et son regard veut dire :

— Il est pas d'cheuz nous, c'tit là!

Puis, se désintéressant du gosse, étreignant de nouveau sa fille :

— Ma Marie!... Te v'la mariée, établie. Es-tu bié rencontrée, au moins? Pour qui qu'tas pas amené ton homme?

Marie fixe sa mère un instant, et sent qu'elle ne racontera rien de la vérité, rien de ce qui la ravage. Tout cela est trop étranger pour ces âmes de la campagne. Certes, le visage de la

mère Avenel se souvient de tout, dit tout : les veillées, les angoisses, les larmes. Mais cela, c'est le passé. Et d'ailleurs, la pauvre bonne femme n'a-t-elle pas repris sa vie quotidienne, laborieuse et pressée? N'est-elle pas délivrée de son morose et terrible mari? N'a-t-elle pas près d'elle, pour effacer les mauvais souvenirs, cette Angéline et cet Henri qui sont restés des paysans comme elle?... Une rancune profonde envahit Marie, retient tout les élans préparés. On n'a pas fêté son fils. Il a semblé, en vérité, n'être pas reconnu par cette famille où elle revenait si fière de lui. Pourquoi y apporterait-elle son secret? N'a-t-elle pas appris à vivre ses drames toute seule?

Elle dit :

— Mon mari n'est pas v'nu parce que c'est un ouvrier; y travaille... Y n'a pas pu avoir de congé...

Et, retenant un sanglot, le regard droit dans celui de sa mère :

— Oui, maman, j'suis heureuse... Bien heureuse...

X

LE REGAIN

Déjà cinq jours passés à la ferme. Marie, pourtant, n'arrivait pas à retrouver le goût de son pays. De par cette race têtue, rancunière, ironique, cette race normande demeurée en elle, il lui était impossible de revenir sur son ressentiment premier et de renouer tout à fait avec les siens. Maintenant, c'était chez elle qu'elle se sentait dépaysée.

L'attitude de son petit garçon accentuait encore cette impression qu'elle avait d'être, à la ferme, une étrangère. Il ne pouvait s'habi-

tuer à l'atmosphère campagnarde. Il restait sauvage, intimidé, obstinément accroché aux jupes de sa mère. Peut-être sentait-il confusément que les gens de la ferme, à cause de son parisianisme de tout petit gavroche, ne l'admettaient pas comme un des leurs. Aussi faisait-il, à propos de tout, des remarques significatives.

Quand Marie, pour l'amuser, le conduisait près des poules au moment où la mère Avenel leur jetait le grain, il disait de sa voix haute, faubourienne :

— Elles n'sont pas si jolies que celles d' la rue aux Anglais.

Si l'on allait faire un tour dans les herbages, il soupirait, cet enfant de l'asphalte et du pavé :

— J'aime pas ça, ici. C'est trop grand... Et pis y a pas d'maisons.

Il avait peur des bestiaux, peur des porcs, peur des oies qui sifflent de côté quand on passe.

Et la mère Avenel répétait comme un reproche à ce petit-fils qui dérogeait :

— Ça n'ferait point un bon fermier, c'tit là ! Il a pas du tout l'cœur bestial...

Ce qui signifie : « Il n'aime pas les bêtes. »

Habitué à de perpétuelles gâteries, il avait pris Angéline en grippe le jour où, s'étant tordu les pieds dans le pré, il était tombé de son long. Elle lui avait alors crié avec un rire moqueur :

— Ramasse ton lard ! cha vaudra mieux que d'piailler !

Cette sourde antipathie entre son fils et sa famille mettait dans le cœur de Marie une angoisse nouvelle. De quelque côté qu'elle se retournât, lui fallait-il donc toujours être seule au monde avec son enfant ?

Elle ne voulait pas s'avouer qu'elle avait envie de retourner à Paris. Maintenant qu'elle avait rompu avec Maltide et aussi avec son mari, quelles conditions y retrouverait-elle, dans ce Paris, sa nouvelle patrie, cette ville de ses pires souffrances, par laquelle elle se sentait à jamais prise, comme tant d'autres ?

Pour essayer de sortir de ses torturantes pensées, elle songeait de nouveau à l'affole-

ment où l'on se débattait là-bas, dans le quartier Notre-Dame, sans aucune nouvelle d'elle et de son fils, sans un indice. Un sentiment de triomphe la soulevait alors. Elle se surprenait en train de murmurer, les dents serrées :

— Ah ! Ah ! Maltide et Alexandre ! Ah ! Ah ! Noël !...

Et elle se rendait compte que son instinct de vengeance était surtout dirigé contre Natale.

Aujourd'hui, par cette après-midi de chaleur tout à fait inattendue, comme il en revient parfois en septembre, vous la voyez, dans les bois de jadis, sous les pins brûlants et les bouleaux du sentier. Elle s'avance à pas lents, tenant par la main son petit garçon.

Par une large échappée, c'est la vallée qu'on voit en bas, avec ses nappes d'herbe verte entre les taillis, ses labours réguliers, ses petits toits enfouis.

Marie, par ce beau jour, a voulu refaire le chemin du passé, celui qu'au temps de sa candeur elle prenait pour aller retrouver son amoureux. Sous prétexte de promener le gosse,

elle a laissé à la ferme sa mère, sa sœur et son frère affairés autour des pommiers où ils gaulent les premières pommes, et elle a entrepris cette manière de pèlerinage mélancolique.

L'odeur forte des pins, l'odeur d'autrefois, lui gonfle la poitrine ; ses pieds sont dans les bruyères du premier baiser; voici déjà, là-bas, entre les troncs bruns, la clarté du grand herbage où elle a connu la terreur et le désespoir de l'étreinte.

Les yeux de Marie grandissent peu à peu dans sa figure tirée. Tout en avançant, elle serre la main de son fils qui la suit assez péniblement. Elle a besoin, pour ne pas mourir de tristesse, de sentir tout contre elle son petit camarade, sa raison d'être. Tous deux se taisent.

Et Marie, à mesure qu'elle s'avance dans son passé, se sent de plus en plus consternée. Est-elle vraiment la même fille qui, jadis, longeait si allègrement ce chemin? Se doutait-elle alors de son destin de misère solitaire? Ah! la vie, la vie, quelle aventure extraordinaire, quelle aventure épouvantable!

Soudain, Marie retient un cri. Comme elle entre dans l'herbage, elle vient d'apercevoir, exactement à la place d'autrefois, ronde et massive, une meule dressée sur le ciel; en vérité, la meule même au pied de laquelle sa virginité lui fut volée.

Elle se souvient qu'on est en septembre et que ce foin entassé est celui qui, fané à l'arrière-saison, porte le nom de regain.

Marie a lâché la main de son fils. Elle court. La voici qui, sauvagement, se jette sur cette meule et en arrache des poignées de foin. Puis elle se laisse tomber, haletante, à la place de jadis, la place fatale. L'enfant croit à un jeu et se met à rire en sautillant. Mais Marie, les yeux fermés, ne l'entend même pas. Dans son esprit tourbillonne un flot de sombres pensées. Alors le petit, étonné, inquiet :

— A quoi qu'tu penses, tante Marie ?

S'il savait à quoi elle pense ! S'il pouvait se douter, le frêle Parigot qui n'aime pas la campagne, qu'il a été conçu à cette place même, qu'il est né de ce pré, de ce foin, de ce ciel, de ces bois...

Marie l'a, d'un geste, attiré contre elle ; elle l'embrasse sur le front, les yeux, les joues, elle le serre sur sa poitrine, passionnément.

Il s'est remis à rire. Il se dégage des mains qui le retiennent, court, bondit autour de la meule, en tire des brindilles qu'il jette à la figure de Marie. Et, pendant qu'il s'égaie ainsi, Marie, les yeux perdus, continue son rêve.

Oui, autrefois, la brutalité du mâle, pour la première fois subie, lui a paru une chose abominable. Maintenant...

L'odeur sèche du foin l'enveloppe et la grise. Il fait chaud. Elle est lasse de sa course. Sa tête, quand elle la renverse, semble baigner dans l'immense ciel tiède et bleu. Le foin est moelleux sous elle. Ses bras sont abandonnés. Alors le souvenir de Natale, qu'elle s'applique avec tant de soin à chasser, revient impérieusement la posséder. Pensera-t-elle donc toujours à cet homme qu'elle déteste, comme à un amant ?... Ah ! pourquoi lui a-t-il laissé dans les reins ce souvenir terrible ? Pourquoi l'a-t-il marquée de la sorte au fer rouge de la sensualité ?

Elle se mord les lèvres, ferme les yeux... Juste à ce moment, la voix claire du gosse s'élève encore :

— Qu'est-ce que t'as, tante Marie ? T'es fatiguée ?

Marie tressaille. Sous le regard naïf de son fils elle est devenue pourpre. Pauvre petit innocent ! Elle songeait à tout autre chose qu'à lui.

Elle se lève, brusque.

— Viens, dit-elle. Nous rentrons.

A un détour du sentier, ils entendirent des pas. Quelqu'un venait en sens contraire. Et voici : ce fut le fils Budin qui apparut.

Angéline avait bien dit qu'il avait acquis un herbage dans les environs et qu'on le rencontrait assez souvent.

Il passa, levant sa casquette comme ont coutume de le faire les paysans normands quand ils croisent des étrangers. Les yeux de Marie, dans sa face devenue livide, flamboyèrent. Elle s'était arrêtée si net, la main sur le cœur, que le gars, surpris, s'arrêta aussi.

Ébahi, il la regardait. Puis ses yeux insistèrent, commencèrent à deviner. Il jeta un coup d'œil sur l'enfant, revint à Marie et comprit enfin.

Alors il avança d'un pas vers elle, et tous deux se dévisagèrent en silence.

Lui aussi, il avait changé. Il était toujours grand et blond, avec des yeux de glace bleue ; mais il s'était épaissi un peu, son teint frais semblait comme piqué, et, de ses jolies dents passées, il ne restait plus, sous la moustache grossie, que quelques chicots espacés. Marie constatait ces détails. Mais lui, que pensait-il d'elle ? Il ouvrit la bouche pour parler. La rancune ancienne qu'il avait de son mariage manqué avec la fille Legrix remontait avec peine. Tout cela était si loin, à moitié oublié comme d'autres vieilles histoires.

Son regard se dirigea du côté du gosse. Trop de choses se pressaient dans sa tête. Il dit seulement :

— C'est-y l'petit ?

Marie, avec de grands yeux, fit « Chut ! » et bredouilla :

— C'est mon n'veu qu'j'ai amené avec moi...

Le fils Budin hésita, puis avança encore d'un pas pour s'approcher de l'enfant. Alors Marie, avec une rapidité incroyable, fit faire une pirouette au petit stupéfait, se plaça devant lui, et elle écartait sa jupe comme un paravent.

— C'est bon!... murmura le fils Budin gêné. Si vous voulez pas que j'le voye...

Et, sans plus chercher à connaître l'enfant qui, effrayé, se pelotonnait derrière sa mère, il continua de considérer Marie. Quelque chose en elle, quelque chose d'irrésistible l'attirait, malgré lui. Elle était là, irritante de tout le mystère de sa vie depuis six ans. Et sans doute, de par ce fluide venu de celles qui ont connu le plaisir de la chair, ce fluide auquel les hommes ne se trompent point, la sentait-il épanouie, apte, femme, en un mot.

Ils se regardaient.

— Vous avez forci, dit-il, et pis pâli.

— Vous êtes bien changé aussi!... dit-elle.

Et lui, sans préciser davantage :

— Dame! Il y a longtemps...

Un long silence. Ils étaient là tous trois, le père, la mère et l'enfant, et pas un mouvement ne les jetait aux bras les uns des autres. Marie remuait dans son esprit des tas de souvenirs pesants, horribles; le fils Budin, assez troublé, songeait au plaisir pris autrefois avec cette même Marie devenue si étrangère, si intimidante, si désirable; et le petit Alexandre, leur fruit commun, ignorant qu'il fût, à cette minute, en face de son père et de sa mère, ne pensait qu'à une chose : « Je voudrais bien rentrer... J'ai peur du Monsieur... Pourquoi tante Marie lui parle-t-elle si longtemps? »

Le fils Budin, le visage un peu ému, dit enfin :

— C'est vos yeux qu'ont belli, par exemp'!

Marie comprenait si bien, à présent, ce que voulait dire le regard d'un mâle. Cette expérience la remplissait d'une témérité inconnue. Elle se sentait plus étrange encore que les jours précédents, plus souple, plus électrique. Certes la femme était née en elle, toute d'incommensurable ruse et de désir éperdu.

Et l'homme, sans qu'il s'en rendît compte, sentait passer tout près de lui ce grand frisson de la féminité.

Il s'approcha encore de Marie, osa lui prendre la main. Sa voix s'étrangla :

— J'vous ai pas oubliée, Mamzelle Marie...

Il se reprit :

— Madame Marie... J'sais qu'vous êtes mariée.

— Oui... fit Marie dans un rire plein de choses.

Une pensée démoniaque, soudain, la traverse. Cet Italien par qui elle a été vaincue et qu'elle hait, si elle pouvait enfin l'oublier ! Le gas Normand qui la regarde en cet instant, qui lui tient la main, qui la désire, n'est-il pas, en somme, son amant légitime, son véritable époux, le père de son fils? N'est-il pas son sang, sa race, son pays? Ah! si elle pouvait, par lui, effacer l'empreinte de l'autre, l'empreinte détestable, l'empreinte étrangère !...

Ses yeux se font provocants, sa voix basse dans les dents serrées.

— Vous êtes toujours gentil, vous savez ?

Flatté, il sourit et se redresse, à cause que l'homme, encore plus que la femme, est sensible aux compliments physiques. Pourtant, il a une seconde de surprise. Mais il comprend vite que Marie n'est plus la petite fille d'autrefois, méprisable parce que candide. Aujourd'hui, elle « sait ce que c'est »... Elle est son égale.

Il les sent, ces choses, sans se les formuler. Tout cela, au contraire, est entre eux, si brusque, si instinctif.

— J'suis gentil ?... fait-il. J'vous l'prouverais mieux, un jour, si vous vouliez...

Et, plus bas :

— Voulez-vous ?

Marie, dans un souffle, a dit « Oui ». Puis, poussant jusqu'au bout son audace, pressée d'accomplir l'acte pervers qui la tente :

— Ce soir, chuchote-t-elle... Après souper... Dans l'foin... L'même qu'autrefois...

Il a saisi ses paroles. Leurs regards s'échangent, rapides. Mais Marie, reprenant nerveusement la main de son fils, se remet en marche, courant presque à travers la bruyère où l'en-

fant trébuche. Le fils Budin, arrêté sur le sentier, la suit des yeux.

Marie ne retourne pas la tête. Le cœur tordu de mauvais sentiments, les yeux troubles, elle s'enfuit à travers bois, désespérée, égarée, ivre d'ironie et de méchanceté

XI

LE RETOUR AU FOYER

A mesure que le fiacre qu'elle avait pris à la gare la rapprochait de son quartier, Marie sentait s'accélérer les coups de son cœur.

Son petit garçon, serré contre elle, battait des mains en reconnaissant les rues, les quais, tout son Paris tant regretté pendant les huit jours passés à la ferme de sa grand'mère. Sa petite voix bavardait inlassablement, son rire clair éclatait. Le soleil luisait sur le va-et-vient de l'après-midi. L'air était tiède. Et Marie, tout en répondant avec complaisance au ga-

zouillement puéril, se débattait dans un tourbillon de pensées.

Elle la savait presque par cœur, cette lettre que Natale lui avait envoyée trois jours auparavant, et dans laquelle il la suppliait de revenir, en lui promettant qu'elle serait heureuse et que le petit aussi serait heureux. « Nous trois ensemble », disait-il. Et il racontait les heures épouvantables passées à la recherche de la disparue. N'avait-il pas été jusqu'à la Morgue? Il racontait aussi la grande scène chez Maltide et Alexandre avec lesquels il avait fini par rompre violemment. Il ne voulait plus rien connaître d'eux. Il les haïssait. Ils s'étaient ingéniés à le persuader qu'il fallait partir pour la Normandie. Ayant fini par deviner que Marie s'y était réfugiée, ils voulaient que Natale l'en ramenât de force, puis leur rendît l'enfant, cet enfant qui le détestait, lui, Natale, et qui ne ferait jamais que le troubler dans la vie de son ménage. Mais Natale aimait Marie et ne voulait que son bonheur. Puisqu'elle ne pouvait se passer de son fils, il le lui rendrait pour toujours.

Tout cela, malgré un style franco-italien des plus dificiles, était empreint d'une telle passion, d'une telle générosité, que Marie en avait pleuré. D'ailleurs cette lettre ne répondait-elle pas à tous ses désirs? ne solutionnait-elle pas toutes les questions?

« Viens, ma Maria! terminait-il, je t'attends. » Et le *post-scriptum* disait qu'il avait demandé quelques jours de vacances à son patron, afin de pouvoir rester enfermé dans la jolie petite chambre, où Marie lui ferait peut-être la surprise de rentrer tout à coup, tenant son enfant par la main.

Cette surprise, elle allait donc la lui faire. Elle allait entrer à l'improviste et le trouver là, tout seul, l'attendant fiévreusement. C'était pour cela qu'elle avait, une seconde fois, quitté sa mère, sa sœur, son frère, sa ferme, son pays, avant d'avoir pris le temps de s'attacher de nouveau à ces êtres et à ces choses.

Elle revit le pauvre regard d'adieu de la mère Avenel. Elle songea à la promesse fallacieuse qu'elle avait faite de revenir bientôt.

Comme elle était devenue insensible et menteuse! D'ailleurs, sa mère, depuis qu'elle savait Marie mariée et la croyait heureuse, n'avait plus aucun souci à son sujet; et c'était, entre elles, une chose morte de plus. En somme, le passage de Marie à la ferme n'avait été qu'un accident.

A présent, était-ce vraiment de la joie que Marie ressentait à la pensée de revoir Natale? La joie... C'était pour elle quelque chose de si inconnu, qu'elle ne pouvait y croire. Pourtant, oui, c'était avec élan qu'elle allait vers son mari, vers son amant. Ah! l'aimer, celui-là qui savait si bien bouleverser sa chair! Son cœur toujours serré par la douleur allait enfin se détendre, peut-être. Déjà une tendresse lui venait, cette tendresse émue, gentille, sans ironie, que les femmes apportent toujours à celui qu'elles ont trompé avec un autre, surtout quand elles l'ont reconnu supérieur à cet autre. Or, Marie ne gardait de la courte étreinte du fils Budin, étreinte coupable et légitime au pied de la meule de regain, qu'un piètre souvenir de brutalité sans presque de plaisir. Une

fois de plus, la vie lui avait appris quelque chose qu'elle ignorait. Elle savait maintenant que les hommes ne sont pas tous les mêmes, qu'ils n'ont pas tous le pouvoir de donner la joie. Et cette expérience nouvelle la remplissait d'un respect étrange, animal, pour ce Natale si puissant et si doux dont le souvenir ineffaçable était resté jusqu'au fond de son être. Et puis, vraiment, tant de générosité, de mansuétude, de sincère amour...

... Cependant, pour la dixième fois, le gosse appelle Marie inattentive.

— Regarde, répète-t-il, regarde! Voilà Notre-Dame!

Marie finit par l'entendre, se penche vers lui, l'embrasse. Bientôt elle va pouvoir lui révéler la vérité, bientôt il l'appellera « Maman ».

Les yeux de Marie brillent tout à coup. Pourquoi pas le lui dire tout de suite?

Elle prend son souffle pour parler, puis hésite et se tait. C'est une chose si grave, cette révélation... Et puis, on ne sait jamais... L'existence est si surprenante...

Une suprême restriction arrête définitive-

ment la mère. « Attendons, se dit-elle. Il sera toujours temps. »

— Maria !...

Il était accouru au coup frappé à la porte, avait ouvert. Marie le voyait dressé devant elle au seuil de la chambre. Sur la table, par un soin pieux et naïf de croyant, il avait disposé quelques fleurs dans un vase. La fenêtre était ouverte. La cathédrale flamboyait.

Plus que jamais, au sortir de la ferme pourrie de son pays, Marie reçut en plein visage l'impression de l'élégance et du confort.

Natale avait tendu les bras. Elle s'y précipita. Elle le sentit sangloter contre elle. Il parlait en même temps, posait des questions, mêlait des exclamations italiennes à ses soupirs. Et elle se prit à répondre, aussi incohérente que lui.

Ce ne fut qu'au bout d'un moment, quand il eut essuyé ses yeux noirs d'un revers de manche, qu'il pensa à se tourner vers le petit.

Avec des gestes de mère, il l'embrassa, lui ôta son béret et son manteau, puis lui donna

un sucre d'orge à l'absinthe, d'un vert cru, qu'il avait intentionnellement acheté, sans doute.

Tout de suite le petit se mit à sucer le sucre d'orge, en sautant d'un pied sur l'autre à travers la chambre. Ce que voyant, Natale revint à Marie. Elle avait également ôté son chapeau et son manteau. Ses cheveux brillaient dans la lumière venue de la fenêtre, ses yeux étaient clairs.

Alors Natale, lui prenant les mains, les regarda, ces yeux; et une rougeur lente, chaude, sans confusion, montait aux joues de Marie. Doucement Natale se rapprocha, la prit contre lui, appuya sa bouche sur la sienne. Et voici que le baiser s'attardait.

Marie sentait le frisson serpenter en elle. Ses dents s'entr'ouvraient. Il lui sembla qu'une lame torse la traversait toute. Le gémissement sourd du plaisir montait déjà de sa poitrine. Les bras de Natale se resserraient comme un lent étau. Il avait passé ses mains autour des côtes de Marie, et, sachant qu'il ne pouvait la renverser à cause de la présence du gosse, il

la collait farouchement contre lui. Puis il rejeta la tête en arrière pour voir de nouveau ses yeux, et tous deux échangèrent le clignement de leurs prunelles assombries, fixes, impératives, où toute la bête amoureuse, magnifiquement, regardait. Et ce regard fauve murmurait : « Veux-tu? »

Leurs deux cœurs battaient si fort qu'on les eût entendus. Marie, prise de vertige, sentait son âme sombrer.

A cet instant, l'enfant la tira timidement par sa jupe, et sa petite voix monta, tremblante d'étonnement, de peur et aussi d'une sorte de scandale.

— Tante Marie!

Depuis un moment, il avait jeté son sucre d'orge, et, les yeux dilatés, il observait le spectacle de ce couple, cette lutte immobile et muette qui pourtant semblait si acharnée; il surveillait aussi le regard inconnu de sa Marie, ce regard qui ne s'occupait plus de lui. Le mystère des grandes personnes l'épouvantait. Noël lui faisait peut-être mal, à sa Marie? Mais non! Il sentait bien que non!

Il insista, pleurant presque, tirant plus fort sur la jupe.

— Tante Marie! Tante Marie!...

Marie se retourne enfin, s'arrache de Natale. Elle est tremblante, haletante, ses mains brûlent.

Le petit cherche à lui sauter au cou. Ses yeux inquiets la regardent. Assis sur le bord du lit, Natale, la tête renversée, la paume sur les yeux, halète aussi.

Alors Marie se penche vers l'enfant, et, le poussant le plus doucement qu'elle peut de ses mains énervées, elle murmure d'une voix changée, saccadée :

— Va, mon chéri, va voir un peu comme c'est joli dans la cuisine. J'viendrai te r'chercher tout à l'heure.

— Non!... pleure le petit en résistant.

Alors Marie, véhémente :

— Si!... Moi je veux! Tu entends?

Et c'est presque brusquement qu'elle le pousse vers la cuisine.

La porte refermée à clé sur lui, le petit éclate en sanglots. Mais comment Marie

l'entendrait-elle ? Sa plainte amoureuse qui s'élève et retombe, qui s'exalte et se tait au gré de celui qui la possède, a recouvert la voix pleine d'appels, la petite voix désolée, la voix de son enfant.

XII

LE CRI DE LA RACE

Assise à sa fenêtre d'octobre, Marie, silencieuse et seule, ravaude les chaussettes de son homme. Notre-Dame est dans les vitres pluvieuses, cathédrale assombrie et mouillée. Le bruit du quai fait trembler la maison. Un remorqueur, parfois, jette tout au milieu du brouhaha son cri dominateur. Mais la lumière adoucie qui tombe sur la jeune femme penchée auréole tendrement ses cheveux légers et fauves, comme si elle était quelque sainte ancienne, sortie avec son nimbe d'une des verrières d'en face.

Charmant tableau, cette paisible et laborieuse ménagère qui s'active ainsi, tandis que son mari est au travail et son fils à l'école...

Cependant, ces yeux si sagement baissés sur l'aiguille, un plaisir de bête les a bistrés ; cette tête tranquille, au chignon de bronze et d'or, de harcelantes pensées l'obsèdent. Marie, tourmentée dans sa chair et son âme, songe.

Tout à l'heure, le petit Alexandre rentrera de l'école, et elle se désespérera de le constater plus pâlot encore et plus triste. Depuis un mois qu'il habite la jolie chambre d'amoureux, le petit Alexandre s'ennuie. Il n'a plus, pour y jouer, crier et courir, son trottoir habituel, hanté par des bandes d'enfants de son âge. Il ne peut plus entrer d'un bond dans la boutique, chiper un fruit d'un geste rieur et ressortir à cloche-pied, pour se mêler de nouveau à ses petits camarades. Il n'a plus à ses ordres toute cette famille extasiée qui l'entourait, depuis sa naissance, d'une inlassable adoration. Il lui reste Marie, certes; mais à côté de Marie, il y a Natale, et Natale, plus que jamais, est redevenu son ennemi.

Le cœur de Marie se gonfle d'une rage amère. Au moins quand elle est seule avec elle-même, peut-elle convenir de la vérité : le petit Alexandre était plus heureux chez Maltide... Marie se raidit pour ne pas achever sa pensée : « il serait plus heureux s'il y retournait ».

Est-ce que tout ne lui indique pas cela ? Est-ce que la présence de l'enfant n'est pas une gêne et une inconvenance dans cette chambre sensuelle, pleine d'une atmosphère de frénésie? Ne s'est-il pas déjà plusieurs fois réveillé nuitamment dans son petit lit, n'a-t-il pas failli surprendre l'étreinte du couple inassouvi?

Marie elle-même, malgré qu'elle ne veuille jamais se l'avouer, souffre très souvent de la présence de son fils. Alors, n'est-il pas légitime que Natale, malgré sa bonne volonté des premiers jours, soit, lui, dans une continuelle exaspération? Il lui arrive de le gronder, de tourner vers lui des regards durs. Le petit, maintenant, a peur de ce Sicilien dont il se moquait si bien jadis, et cette peur entre

pour beaucoup dans sa tristesse d'oiseau en cage. Son instinct d'enfant, d'ailleurs, l'a toujours prévenu que Natale surgissait dans l'existence de Marie comme un intrus, comme un adversaire redoutable.

Ah! comme Marie voudrait pouvoir secouer le joug charnel sous lequel elle ploie, retourner chaste et fière comme autrefois vers son fils, son unique amour! Mais elle ne peut pas. Plus elle va, plus elle s'enfonce dans le gouffre du plaisir. Déjà elle a perdu le courage de défendre ouvertement le gosse. Quand le Sicilien élève la voix contre le petit, elle sent ses entrailles qui bondissent, sa colère prête à éclater. Mais elle sait que son mari n'a qu'à s'approcher d'elle, à la regarder d'un certain air, pour que toute sa révolte tombe aussitôt.

Une honte incommensurable courbe la tête de Marie. Marie ne peut pas tolérer le mouvement qui la jette aux bras de l'amant. Les civilisations superposées dans son être lui ont appris que cet instinct-là est condamnable comme tout ce qui est animal en nous. Seule, l'animalité maternelle, à travers lois et reli-

gions, est admise et même magnifiée, parce que l'humanité ne peut pas mourir. Aussi, dans l'amour maternel, pas de déviation. La femme s'y rue avec la même violence que la bête. C'est le seul instinct qui n'ait pas été dépravé par des défenses et des condamnations.

Oui, Marie accepte d'être une mère passionnée; mais elle ne peut, sans être accablée de cette honte, accepter d'être une amoureuse également passionnée. C'est contre son gré qu'elle est amante; mais elle se refuse à être en même temps *aimante*. Elle en veut, de par les préjugés ancestraux, à celui qui lui a pris sa chair, qui l'a rendue, pense-t-elle, « coupable ». Et pourtant c'est ce lien charnel seul qui pourrait l'aider à se rapprocher de cet homme d'un autre sang, de cet étranger.

Parce que Marie, têtue, inapprivoisable, ne veut pas aimer Natale, la barrière reste dressée entre eux, plus infranchissable tous les jours. Sans rien savoir de cette race latine opposée à la sienne, Marie sent sourdement tout ce qu'il y a de dangereuses choses originelles dans l'âme

de Natale. Elle sent qu'il porte en lui la rancune profonde de tout ce qu'il a souffert à cause d'elle et de son enfant, de tout ce qu'il a souffert pour réaliser son désir. Elle devine d'une façon obscure ce tempérament méditerranéen, plein d'impulsions et de revirements, et qui sait si bien, plus tard, reprendre la monnaie de ses générosités. Si elle pouvait analyser, elle comprendrait aussi que ce caractère, plein de véhémence, a de la fourbe plutôt que de la ruse, et le sens de la farce plutôt que cette ironie nordique qui, au besoin, se moque de soi-même après avoir ri des autres. Elle saurait également qu'il y a, dans l'âme latine, un sens profond de l'abus ; elle saurait que Natale ayant compris son pouvoir sur elle en profitera de plus en plus pour exercer sa domination, voire sa tyrannie.

Certes, les deux races qu'ils portent en eux comme une fatalité sont incompatibles. L'expansion méditerranéenne se heurtera toujours à l'inguérissable esprit de raillerie, à la noueuse obstination, à la ruse silencieuse et surtout à cette glace inhospitalière qui repousse l'étranger, qui semble, dans l'âme complexe du Normand, être un souvenir de l'iceberg ancestral. C'est pourquoi l'amour, entre Marie et Natale, n'est que le masque de la haine.

Et pourtant!... Marie, entre son enfant et son amant légitime, n'a-t-elle pas dans sa vie actuelle tous les éléments voulus pour être enfin heureuse? Un peu de tendresse partagée entre le gosse de six ans et le grand gosse qu'un homme reste toujours, un peu de cette roublardise maternelle, si douce, dont les mâles ont tant besoin, et Marie créerait autour d'elle tout un bonheur. Son âme, née si noble, retrouverait une camarade dans l'âme de Natale, noble aussi à sa façon. Elle saurait ne pas le laisser retomber de la générosité dans la rancune, elle saurait obvier avec une adroite fermeté à ses instincts abusifs... Mais, chez ceux du peuple, la bête humaine est restée farouchement entière, et les concessions sont presque toujours impossibles : d'où ces violences aveugles, ces férocités, tout ce heurt immédiat, toute cette sauvagerie constatée chaque jour parmi eux. Les crimes de famille sont quoti-

diens dans cette classe, tandis que le meurtre entre gens du monde soulève toujours la stupéfaction publique.

Marie, de temps à autre, relevait la tête et regardait distraitement la cathédrale; et ses yeux étaient tristes. En somme, depuis sa première rencontre avec le fils Budin, au temps de son innocence, elle n'avait jamais pu retrouver son équilibre. Oui, elle avait été renversée et n'arrivait pas à se remettre sur ses pieds...

Avec un soupir, elle reprenait une fois de plus son ouvrage abandonné, lorsque l'enfant rentra.

Au petit coup frappé à la porte, Marie courut ouvrir, et elle se jeta sur l'écolier, sauvagement, pour l'embrasser. Elle l'aveuglait de baisers, bousculait le cartable attaché à son dos, lui chavirait son béret. Ses gestes, à présent, n'étaient plus jamais calmes.

A genoux devant lui, elle le regardait avidement. On eût dit qu'elle avait oublié son visage. Et ses yeux suppliants plongeaient

dans ceux du gosse comme pour lui demander pardon. Sur sa figure malade se peignait toute son angoisse, la peur d'aimer moins son fils, l'horreur de partager son âme qui, de droit, lui appartenait à lui seul, le désespoir de savoir que *l'autre chose* était devenue aussi importante que l'amour maternel.

... Cependant, le petit, quand elle l'eût débarrassé de ses livres et de son manteau, resta debout au milieu de la chambre, désœuvré. Marie, dans le jour tombant, avait repris sa couture. Il vint s'accoter à elle, et ses yeux s'ennuyaient.

Alors Marie jeta l'aiguille, les chaussettes, la laine, et, prenant l'enfant sur ses genoux :

— Nous allons bien nous amuser, dit-elle fiévreusement. Nous allons chanter tous les deux ensemble, veux-tu?... Tiens! Commençons par : *Les Compagnons de la Marjolaine!*

Ils chantaient. Leurs voix claires, un peu fausses, se mêlaient, répétaient, face à Notre-Dame de Paris, les vieilles chansons de France, venues, comme la pierre vénérable et sculptée, du plus profond de son histoire. Et la nuit

était doucement descendue sur la cathédrale et dans la chambre.

Ils commençaient en riant *Le Roi Dagobert*, quand Natale surgit devant eux.

Il rentrait, fatigué de sa journée. Devant la mère et l'enfant enlacés, égayés, si unis, il fronça le sourcil. Il ne pouvait s'habituer à les voir ensemble sans un sursaut de jalousie venu de sa race ombrageuse.

Il dit durement, en s'adressant à Marie qui tenait toujours le petit sur ses genoux :

— Au lieu d'chanter una stupidita commé ça, tu f'rais mieux, Maria, d'allumer la lampe et d'préparer l'dîner.

Le petit, si brutalement interrompu dans son jeu charmant, ne put s'empêcher de protester :

— C'est pas des stupidités, c'est *Le Roi Dagobert* !

Natale allumait la lampe. Il se retourna tout d'une pièce, haineux :

— Qu'c'est ça, roi Dagobert ?

L'enfant se mit à rire.

— Comment ! Tu ne connais pas l'roi Dagobert qu'a mis sa culotte à l'envers ?... Tout l'monde connaît ça !

— En France, murmura Marie, pas en Italie.

Mais Natale avait entendu et se sentit pâlir. Cette mère et ce fils semblaient toujours ligués contre lui, pauvre Sicilien de Tunis, dans cet esprit de moquerie qu'il ne connaissait pas et qui le laissait désarmé devant eux.

Il saisit d'une main sèche le bras de l'enfant, le descendit des genoux de sa mère, et, l'écartant d'une poussée légère :

— Toi, va apprendre tes léçons, dit-il. Et toi, Marie, à la soupe ! J'ai faim !

Marie, offensée, se leva toute droite, ouvrit la bouche pour parler et se tut. Les dents serrées, elle se dirigea vers la cuisine, et ses mains tremblaient.

Natale, voyant qu'elle obéissait sans rien dire, se mit tout de suite à bougonner très fort avec des regards mauvais. Il avait faim ; on ne le servait pas ; on ne s'occupait jamais de lui qui, pourtant, gagnait l'argent; cela ne pouvait pas durer plus longtemps. .

Le petit, effrayé, se tenait coi, le nez dans un livre. Et, tout à coup, Natale rejoignit Marie dans la petite cuisine et lui dit à brûle-pourpoint et à voix basse :

— A la fin, Maria! Mieux pour tous si l'bambino il retourne chez Maltida.

Marie, occupée autour du fourneau à gaz, releva vivement la tête, dévisagea son mari. Était-il complice des gens de la fruiterie, malgré les apparences, et ce coup était-il préparé entre eux? Une poussée de soupçons longtemps préparés par des inquiétudes hésitantes déferla en elle.

Elle croisa les bras.

— C'est toi qui dis ça?... prononça-t-elle avec lenteur et toujours à voix basse à cause du petit dans la pièce à côté,.. C'est toi qui dis ça?

Ils se considéraient fixement. Leurs regards se rencontraient comme des épées.

Marie reprit, de cette voix contenue, sourde :

— Tu sais, ta brouille avec Maltide, j'y crois qu'à moitié. Au fond, vous voulez p'têtre me rouler tous ensemble?

Natale ne répondit pas à cette question directe, mais un flot d'imprécations étouffées roula dans sa gorge. Puis :

— Moi?... Mé soupçonner?... Mâ j'suis généreux pour toi, moi! Généreux, oui, généreux!

Il répétait cela comme une injure.

— Si c'est pour me la r'procher toute la vie, ta générosité, chuchota Marie, j'aurais autant aimé qu't'en ayes jamais. Et d'abord, tout ça c'est des menteries. J'suis sûre maintenant que t'es d'accord avec Maltide.

Natale a bondi, l'a saisie aux épaules; ses yeux flambent, son geste est dur :

— J'te défends d'parler comé ça, cattiva!... gronde-t-il toujours à mi-voix.

Ils se regardent de près avec fureur. Les doigts de Natale, enfoncés dans les bras de Marie, lui font mal. Et pourtant, cette force qui la meurtrit, ah! n'est-ce pas la même qui la possède, qui la martyrise délicieusement? Son regard, tout à coup, chavire. Le visage de Natale est contre le sien. La haine, en eux, se mêle au désir, et c'est une double violence qui

les soulève. Natale baise tout à coup les lèvres de Marie et les mord en même temps, et il la serre contre lui comme pour la briser, écrasant ses côtes avec colère. Et, sur sa bouche mordue et prête à saigner, Marie déjà pâle de volupté l'entend qui murmure :

— Attends cette nuit, carogna!... Je mé vengerai, tu verras! Prends garde, Maria, prends garde à la vendetta!...

XIII

LE DERNIER COUP DE FOUDRE

Ils sont tous trois à table, Marie, Natale et le petit Alexandre, sous la lampe, au milieu de leur jolie chambre, et ils mangent sans parler ni se regarder. De temps à autre Marie se lève pour servir, et se rassied silencieusement. Le rideau est tiré sur la fenêtre, annulant la cathédrale de Décembre, toute noire dans le ciel obscur. L'enfant, les yeux baissés, n'ose relever son petit visage. A présent, il a tout à fait peur de ce grand Natale aux yeux de feu, à cause duquel il a déjà connu tant de repas orageux. Qu'il est loin le temps des fiançailles,

quand c'était le gosse qui, par ses mots cruels, faisait pâlir le Sicilien et rire toute la tablée !

Marie aussi a la face absorbée, le front plissé d'un souci persistant. Trop de choses violentes, — pensées, tourments, sensations — ont achevé d'user sa constitution déjà fatiguée par le malheur. Depuis quelques jours surtout, elle sent que la situation trop tendue ne peut pas durer plus longtemps, qu'enfin quelque chose va arriver. Mais quoi? Comment sortira-t-elle de la nouvelle condition qui lui est faite, plus compliquée encore que toutes les autres?

Le souffle court, les yeux dilatés, elle ressasse, sans en parler, une idée toujours la même : Natale essaie de la lasser à force de duretés pour le petit, afin qu'elle se décide d'elle-même à le rendre à Maltide.

Par instants, Marie est presque convaincue de cette nécessité. Mais, dès qu'une telle pensée effleure son esprit, elle se cabre toute, révoltée, scandalisée contre elle-même.

Quoi ! Elle abandonnerait son enfant, elle le rendrait à ceux qu'elle hait, elle ferait aboutir le sourd complot tramé contre elle depuis tant

de mois, et cela pour se livrer en paix au plaisir de ses sens? Oui!... Mais si ce départ chez Maltide est ce qui convient le mieux à l'enfant? .. Marie a-t-elle le droit, pour une question de tendresse et d'orgueil personnels, de persister à garder son fils près d'elle, puisqu'il n'y est plus heureux? Il a toujours l'air si triste, maintenant, ce gosse, avec ses grands yeux de petit bougre injustement malmené... Faut-il le garder? Faut-il le rendre?

De quelque côté que Marie se tourne, elle se sent criminelle.

— Fuir! Ah! fuir!... se dit-elle.

Mais n'a-t-elle pas déjà essayé de s'en aller, de retourner au pays, et n'est-elle pas revenue fatalement vers cet homme que tout son cœur déteste, mais que toute sa chair appelle? Maudite soit cette chair, cette ennemie redoutable éveillée en elle, maudite l'irrésistible et lâche sensation, maudite la jeunesse!

Et voici : l'enfant, ce soir, n'avait pas faim. Son assiette était encore à moitié pleine de soupe devant lui, alors que Marie avait déjà

servi la viande. Et, comme elle allait prendre cette assiette et l'emporter, Natale, soudain, surprit son mouvement, et donna un coup de poing sur la table.

— Je veux qu'y la mange !... déclara-t-il.

Marie, sentant qu'il y avait du drame dans l'atmosphère, hésita, frémissante; puis elle replaça l'assiette devant l'enfant et se rassit.

Sous les yeux fixes de Natale qui le surveillait, le petit tourna vers sa mère un regard malheureux, et toute son expression implorait d'elle un suprême secours.

— Mange!... répéta Natale, féroce.

Les sourcils froncés, le cou en avant, les prunelles étincelantes, il continuait, dans l'attitude du fauve qui va bondir, à guetter le pauvre mioche.

Marie, blême, s'efforçait de contenir la colère qui montait en elle. Retenant sa respiration, affectant le calme et la douceur, elle s'approcha du petit, prit la cuiller, et se mit en devoir de le faire manger comme lorsqu'il était encore aux langes. Et l'enfant, déjà, souriait à sa mère, ouvrait complaisamment sa petite

bouche pâle, lorsque Natale donna un second coup de poing, formidable, sur la table.

— Je veux qu'y mange tout seul!... rugit-il.

Un même sursaut de surprise secoua la mère et l'enfant; et la cuiller, tombant des mains de Marie, heurta un verre qui, avec fracas, se cassa sur le plancher.

Natale s'était levé. Son regard était si méchant, que Marie, retrouvant tout son courage, saisit le petit garçon contre elle.

Natale fit un pas en avant. Marie le devina.

— Y touche pas, surtout!... gronda-t-elle.

Et une telle menace passa dans ses yeux que Natale se rassit du coup.

Alors Marie, retournant à sa chaise, empoigna son fils et le renversa sur ses genoux. Elle le berçait nerveusement, et ses lèvres, appuyées sur le petit front, ne voulaient plus le quitter.

Natale, qui faisait semblant de manger, voyant cette bouche, qui lui appartenait si bien, s'attarder ainsi câlinement, devenait de plus en plus blanc de colère et de jalousie.

Or, l'enfant, pelotonné contre sa mère, réfu-

gié à sa place naturelle, se sentait à l'abri de tout. Une confiance naïve, absolue, lui venait. Il ne pouvait plus rien lui arriver de mal puisque sa Marie le tenait contre elle. Il tourna donc un peu la tête et osa regarder le Sicilien dans les yeux. Le sentiment du triomphe illuminait son visage pâlot. Il parut réfléchir une seconde, puis sa petite voix de nargue, sa voix d'autrefois, articula clairement, néfastement, dans le silence :

— J't'aime pas! Et ma tante Marie t'aime pas non plus!

Ils n'eurent que le temps d'entendre le bruit de la chaise bousculée, et déjà Natale était sur eux, la main levée. Un soufflet retentit. Marie s'était dressée. L'enfant, pâmé de sanglots, tenait sa joue dans sa paume tremblante.

Terrible, étouffée de stupéfaction, Marie, sans trouver ses mots, poussait des espèces de cris sourds, sans forme, des cris de bête dont on attaque le petit. Enfin elle put, entre deux hoquets, prononcer :

— Le frapper... Le frapper!... Mon gosse... à moi...

Natale se rapprocha. Alors Marie, d'un geste, reprit l'enfant sanglotant, et debout, les mains agitées, elle le serrait contre son tablier bleu, comme pour l'enfoncer dans son giron.

— Oui, il est à toi!... ricana Natale, mais tu sais bien que j'travaille à t'en faire un autre, moi!

— J'en veux pas! haleta Marie. J'en veux pas, d'ton enfant! Je l'tuerai s'y vient!

— Giamai!... vociféra-t-il. Tu l'aimeras mieux qu'ton sale gosse de malheur!

Ils se regardaient, crispés tous deux, exaltés; et ils sentaient que le duel, cette fois, n'était fait que de pure haine. Le petit Alexandre s'était tu peu à peu, comme s'il eût compris qu'il se passait devant lui quelque chose d'infiniment plus grave que son désespoir d'enfant pour la première fois battu.

Marie, emportée par la violence inconnue qui, jusque-là, avait dormi sous sa douceur naturelle, continua, se déchargeant en une fois de toute son exécration :

— Un enfant d'toi, sale Maltais!... J'aime

mieux mourir tout d'suite. T'as donc pas encore compris que j'n'aime sur la terre que mon p'tit, et que, si j'te déteste, c'est parce que t'es méchant pour lui? Hein?... Il est pas d'toi, celui-là! C'est pour ça qu'tu lui en veux? C'est un Français, c'est un Normand, et j'ai pas eu besoin d'toi pour le faire! Il est à moi seule, hein?... C'est mon fils, mais c'est pas l'tien!

Natale, blafard, l'écoutait. Et voici que, soudain, l'enfant, ayant cru comprendre quelque chose, leva la tête vers Marie, les yeux agrandis, et demanda presque bas :

— Tante Marie? Est-ce que... C'est-y toi, maman?

— Ah! tant pis, puisque j'l'ai dit! cria Marie. Oui, mon gosse, c'est moi ta mère.

Alors, tandis qu'elle poursuivait ses paroles saccadées, folles, le petit, comme pour lui-même, se prit à répéter indéfiniment, d'une grêle voix blanche, monotone :

— Maman... Maman... Maman...

— Non! disait Marie, j'aurais jamais dû m'marier, puisque ton père voulait pas m'épouser. J'aurais dû vivre pour toi tout seul! Je m'le pardonnerai pas... Mais j'partirai! j't'emporterai! je r'tournerai chez Maltide! oui! j'y r'tournerai!

— Maman... Maman... répétait le gosse hypnotisé.

Natale, tout à coup, recouvra la parole.

— Vas-y chez Maltida, vas-y, sventurata! et restes-y!... N'viens pas m'trouver!... Mais tu verras qu'tu r'viendras!...

A ces mots, une fureur aveugle posséda Marie. Elle savait si bien que c'était vrai! Pour toute réponse, elle se mit à proférer des injures, et, par un phénomène singulier, ce furent les mots de son terroir qui lui montèrent à la gorge :

— Cat-huant! Grand fourquet! Trop bête! Vieux restant! Vieux croc!

Gagné par ce rythme, Natale sortit aussi les insultes de sa patrie. Et il entremêlait les exclamations de Marie aux siennes :

— Accidente di Dio! Ladrona! Putana! Sfacciata!...

De sorte que, face à face, ils heurtaient, sous

forme de gros mots, leurs deux races inconciliables.

— Et d'abord, reprit Natale victorieux, il aurait très bien pu arriver, d'puis quatre mois, qu't'ayes déjà oune petit Italien dans l'corps!

La colère de Marie, subitement, tomba. Une immense ironie passa dans ses yeux.

Elle était là, tenant son enfant contre elle, dressée dans sa plénitude de femme et de mère. Elle, l'innocente, la faible de jadis, la maternité et le plaisir l'avaient accomplie. Elle avait tout su du secret féminin; elle était en possession de sa puissance. Ni son corps, ni son cœur n'avaient plus de mystère pour elle. Certes, elle le connaissait, ce cœur admirable de mère, instinctif comme ce corps d'amante! Et lui, l'homme, le mâle, en face de cette compagne complexe, rusée, meurtrie, étrange, qu'avait-il pour se défendre, sinon sa force et sa violence?

Après s'être attardée un moment à ce regard ironique, Marie, très lentement, pour accentuer son intention méchante, dit :

— Mais, si j'avais un gosse dans l'corps, j'serais pas du tout sûre qu'y s'rait d'toi! Tu crois donc qu'il y avait pas d'hommes, dans mon pays, quand j'y suis r'tournée?

Natale, comme blessé, recula jusque dans un coin de la pièce. Ses cheveux semblaient s'être hérissés sur son front, ses joues rentrèrent, du phosphore passa dans ses yeux. Et, pareil à un aliéné, il commença une sorte de danse lente, silencieuse, terrifiante, dans le coin où il s'enfonçait. Puis ce fut un bond prodigieux jusqu'à la table. Il saisit au hasard une bouteille vide, et, sans un mot, de toute la vigueur de sa furie, il la lança à la tête de sa femme.

Marie tournoya, les mains à son front. La bouteille ne l'avait qu'effleurée avant de s'écraser contre le mur. Toutefois le choc avait été été assez rude pour l'étourdir un instant; et un léger flot de sang qui jaillissait passa à travers ses doigts, vint tomber sur la tête du petit Alexandre accroché à elle et hurlant.

L'enfant reçut ce sang au visage. Un seul cri le souleva, le cri qu'il venait d'apprendre, le cri tendre et tragique :

— Maman!...

Et sans savoir, possédé, lui aussi, par toute la colère du monde, il se rua sur Natale, et, de ses deux petits bras furieux, il se mit à le frapper.

Il n'était qu'un nain lancé contre un géant, mais il défendait sa mère, et, s'il n'avait pas la force, tout l'instinct masculin, du moins, vivait en lui.

Alors, Natale, enivré par la vue du sang, à cause de son désespoir d'amant trompé, à cause de cet enfant ennemi de son amour, cet enfant fils de l'autre homme, Natale ne se connaît plus. Il sent que, dans sa destinée, quelque chose se déchire. Est-ce que, depuis qu'ils se connaissent, Marie et lui ne tournent pas autour d'un dénouement fatal? Il y a, ce soir, de l'irréparable dans l'air.

Inconscient à force de rage, frénétique, il fait soudain le geste de sa race.

Le temps pour Marie de voir, au-dessus de son fils cramponné à Natale, briller l'éclair du couteau caché, du couteau italien :

— Maman!... crie l'enfant pour la dernière fois.

Puis il tombe, la lame dans la gorge. Il est là, jeté sur le plancher, au pied du lit, muet, ses habits de gosse buvant le sang huileux qui lui sort du cou. Le manche noir du couteau, seul visible, est horrible sous son menton. Mais ses yeux regardent encore, ont l'air de suivre les mouvements de l'homme. Marie s'est effondrée sur sa chaise.

— Oui, regarde!... dit la voix rauque de Natale. Regarde bien, sale bambino! Elle est à moi, pas à toi! Ta mère, oui, mais ma femme!

Et il court sur Marie pétrifiée à sa place, la tête appuyée au mur, les bras ballants, et dont les prunelles fixes sont effrayantes. Va-t-il l'assassiner ou la posséder? Le désir du baiser et celui du meurtre se sont confondus en lui. Il court à elle, se jette sur elle, l'étreint dans un rire de fou.

Mais Marie n'est plus. Elle retombe, cadavre, entre les bras du Sicilien. Son regard angoissé, son regard qui reflétait toutes les phases de sa vie, toutes les douleurs, toutes les passivités, son regard profond, son regard admirable, son regard féminin n'a pu rester vivant après qu'elle

a vu son fils assassiné devant elle; car le couteau qui frappait la chair de sa chair l'a comme assassinée en même temps.

Son cœur, précocement usé par l'existence, son cœur déjà si malade s'est, d'horreur, arrêté pour jamais dans sa poitrine. Créature sans défense contre la fatalité physiologique qui pèse sur les femmes, elle meurt comme elle a vécu, victime du désir masculin. Un homme avait commis le crime de lui imposer un enfant, un autre homme a commis le crime de tuer cet enfant. Toute la vie de Marie a tenu entre ces deux gestes. Au coup de foudre du viol a succédé pour elle celui de la maternité, au coup de foudre du plaisir celui de la mort.

Marie vient de passer subitement comme son père, « parce que les sangs lui ont tourné d'une émotion pas endurable ».

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

I. — La rencontre du destin 1
II. — Le premier baiser. 16
III. — L'étreinte 25
IV. — La stupeur 38
V. — La première angoisse 48
VI. — La confidence 58
VII. — La vaine attente 69
VIII. — L'entrevue des deux Marie 81
IX. — Le départ 91
X. — Le voyage 104
XI. — Marie en place 116
XII. — Les affres 134
XIII. — La naissance 152
XIV. — L'extase 163
XV. — En famille 172
XVI. — La lettre. 184

DEUXIÈME PARTIE

I. — La déclaration 199
II. — Les fiançailles 214

III. — Notre-Dame-du-Désespoir 227
IV. — La grandeur du tout petit 238
V. — La noce 248
VI. — La nuit révélatrice 261
VII. — Le déchaînement 270
VIII. — La fuite 280
IX. — Au pays 290
X. — Le regain 305
XI. — Le retour au foyer 319
XII. — Le cri de la race 329
XIII. — Le dernier coup de foudre 343

Saint-Denis. — Imp. A. Rincheval et Fils. — 7-23

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

MARGUERITE AUDOUX
L'Atelier de Marie-Claire . . . . . . 1 vol.

ALBÉRIC CAHUET
Le Missel d'Amour . . . . . . 1 vol.

FÉLICIEN CHAMPSAUR
Ouha, roi des Singes . . . . . . 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
L'Ex-Voto . . . . . . 1 vol.

GABRIEL FAURE
La Vallée du Rhône . . . . . . 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
La Comédie Bourgeoise . . . . . . 1 vol.

ROSEMONDE GÉRARD
Les Pipeaux. *Ouvrage couronné par l'Académie française* . . 1 vol.

E. GOMEZ CARRILLO
L'Évangile de l'Amour . . . . . . 1 vol.

MAURICE D'HARTOY
L'Origange, Royaume d'Amour . . . . . . 1 vol.

GEORGES LECOMTE
La Lumière retrouvée . . . . . . 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK
Le Grand Secret . . . . . . 1 vol

PAUL MAX
Neige Maculée . . . . . . 1 vol.

ANDRÉ MONTIERS
Les Petites "Visionnaires" . . . . . . 1 vol.

EDMOND ROSTAND
Le Cantique de l'Aile . . . . . . 1 vol.

JEAN ROSTAND
Ignace ou l'Ecrivain . . . . . . 1 vol

NICOLAS SÉGUR
Mr Renan devant l'Amour . . . . . . 1 vol.

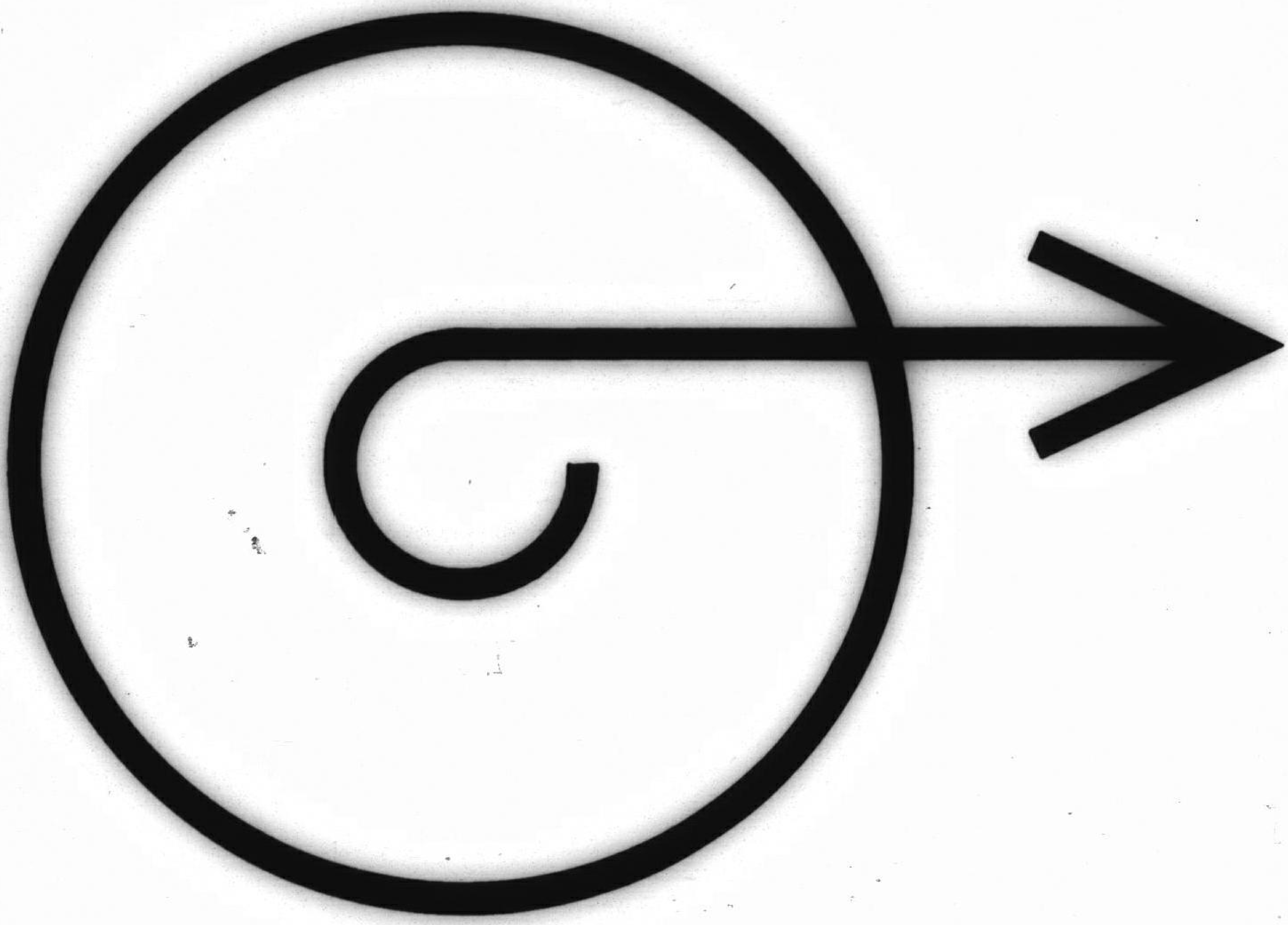
G. SOULIE DE MORANT
Mon Cher Compagnon . . . . . . 1 vol.

PIERRE VILLETARD
L'Aventure de Marise . . . . . . 1 vol.

MARCELLE VIOUX
Les Amants tourmentés . . . . . . 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Poèmes Lyriques . . . . . . 1 vol.

9973. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.



FIN DE BOBINE